LA REVUE DE PARIS

JUIN

ANDRÉ MAUROIS ..... Hans Christian Andersen.

ARTHUR KOESTLER ... Quand j'étais Communiste.

LA VARENDE ..... L'amour de Monsieur de Bonneville (II).

PIERRE FRÉDÉRIX ..... Six Semaines à Pékin.

P. de MANDIARGUES .. Rodogune.

JACQUES MOINNET ... Le Drame des Deux Asies.

GEORGES PILLEMENT . Le Siège d'Avignon.

ARMAND LANOUX ..... Rencontre avec Salvador Dali.

PIERRE ROUSSEAU .... Grandeur d'Einstein.

JEAN COCTEAU ..... Louise de Vilmorin.

THIERRY MAULNIER ... Jeunes Compagnies.

MARCEL THIÉBAUT .... Journaux Intimes.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, P. de BOISDEFFRE, ANDRÉ PARINAUD, JEAN FAYARD, MARCEL SCHNEIDER, PIERRE MICHAUT, B. de FALLOIS, JEAN MISTLER, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Hans Christian Andersen	3
ARTHUR KOESTLER	Quand j'étais communiste	19
LA VARENDE	L'amour de Monsieur de Bonneville (II)	35
PIERRE FRÉDÉRIX	Six Semaines à Pékin	55
P. DE MANDIARGUES	Rodogune	79
JACQUES MOINNET	Le Drame des Deux Asies	89
GEORGES PILLEMENT	Le Siège d'Avignon	100
ARMAND LANOUX	Rencontre avec Salvador Dali	114
PIERRE ROUSSEAU	Grandeur d'Einstein	126
JEAN COCTEAU	Louise de Vilmorin	138
THIERRY MAULNIER	Jeunes Compagnies	139
MARCEL THIÉBAUT	Journaux intimes	143
Le mois à Paris .. 159	Chronique bibliographique	174

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

CARNETS
par **HENRY DE MONTHERLANT**

HÉSITATIONS ALLEMANDES
par **ROBERT D'HARCOURT**
de l'Académie Française

LE CENDRIER
par **FRANÇOISE MALLET**

LA MAISON NATALE
par **BERNARD PINGAUD**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros) Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7
Canada	$ canadiens	7,30
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève.	Fr.S.	28,70
Par chèque bancaire	Fr.S.	30
Espagne	310 pesetas	
Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Italie	Liros.	4.360
Angleterre	£	2/9
Égypte	Piastres.	290
Hollande	Florins.	26
Portugal	Escudos.	198

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistes S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1955.**

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.

Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

Movado Automatic "331"

doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.

Réf 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

MOVADO

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITÉ permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. — FERRY Paris

Compagnie du RAZVITÉ - Colombes (Seine)

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Mars 1955

La situation au 31 Mars se totalise à 488,536 millions, en augmentation de 7.748 millions sur le mois précédent.

Au passif, la progression porte sur les Comptes de chèques et les Comptes courants pour 4.273 millions.

A l'actif, on constate une augmentation de 12.729 millions du Portefeuille effets, compensée partiellement par une réduction de 1.767 millions des Banques et correspondants, de 2.802 millions du poste Comptes courants et de 1.094 millions des Avances et débiteurs divers.

9 Mai 1955.

UN CAPITAL QUI S'ACCROIT

BONS D'EPARGNE

Émission 10.000 Fr.

12.500 Fr

Remboursement

à 5 ans

ÉMISSION LIMITÉE

A

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

par André Maurois

Andersen fut un homme très malheureux qui se fit heureux par persuasion, et peut-être n'y a-t-il pas d'autre manière d'être heureux. Il commence le « conte de sa vie » par une déclaration de bonheur. « Ma vie est une charmante histoire... Si, quand j'étais enfant, et entrais dans le monde, pauvre et sans amis, une bonne fée m'avait dit : « Choisis maintenant ton destin... » celui-ci n'aurait pu être dirigé plus prudemment, ni plus parfaitement. L'histoire de ma vie dira au monde ce qu'elle me dit à moi-même : il existe un Dieu aimant qui fait toutes choses pour le mieux. »

A la vérité, ce n'est pas là tout ce que l'histoire de cette vie dit au monde. Elle nous apparaît, non comme la biographie d'un favori des dieux, mais comme un conte où le héros, sans cesse menacé par la malchance et la méchanceté, se voit chaque fois sauvé par de bons génies ou par son propre courage. Elle nous fait voir un homme qui aurait toutes raisons de se plaindre, mais qui transpose sa douleur en récits merveilleux et assure son salut par l'art.

Les contes d'Andersen, eux non plus, ne sont pas des histoires heureuses. Les malheurs de l'auteur, les humiliations dont il a souffert, les déceptions d'amour qui ont jalonné sa vie, la cruauté des critiques, la démence et la mort toujours menaçantes, transparaissaient à chaque page, et comme en filigrane. Mais le fond tragique baigne dans une lumière si douce que la dureté s'en trouve estompée. L'humour est le

moyen le plus puissant qu'aient trouvé les hommes pour masquer leurs dures expériences. Celui de Swift avait transformé en voyages fantastiques et divertissements la plus sombre peinture de l'humanité ; celui d'Andersen a fait d'un cauchemar un beau rêve.

I

Il y avait une fois, dans une des plus jolies villes du Danemark : Odense, un cordonnier de vingt-deux ans, rêveur, un peu mélancolique, qui préférait les livres aux souliers. Quand il voyait des petits garçons aller à l'école, il avait des larmes aux yeux et disait : « J'aurais dû étudier ». Son père était un vieux fou, ridicule et inoffensif, dont les gens se moquaient dans les rues. Le cordonnier s'était marié avec une jeune femme, Anne-Marie, vigoureuse et saine, qui possédait au plus haut point le goût danois de la propriété. Bien que le ménage fût très pauvre, l'unique pièce qui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et d'atelier, luisait comme un sou neuf. Il y avait au mur des peintures et, sur une planchette, quelques vieux livres.

Le cordonnier n'avait pas eu assez d'argent pour acquérir un lit, mais, le catafalque d'un homme riche ayant été vendu par la famille pour une somme infime, le jeune Andersen avait acheté une partie des bois. Des morceaux de drap noir y restaient cloués et donnaient à ce lit nuptial un air vaguement funèbre. Le 2 avril 1805, un fils naquit dans ce lit bizarre et fut baptisé Hans Christian Andersen. De son berceau, il entendait le soir son père lire à haute voix des histoires à la lumière d'une chandelle. La chambre était son univers. Pour lui, chacun des objets vivait. Plus tard, il vit qu'une échelle conduisait à un grenier où, dans une caisse, sa mère cultivait du persil et quelques fleurs. L'enfant aima les fleurs à la folie. Il leur parlait. Le dimanche, venait la grand'mère paternelle qui toute la semaine travaillait dans le jardin de l'asile des aliénés. Elle apportait des bouquets que le petit Hans arrangeait dans les vases avec un goût spontané. De son grand-père délirant, il avait peur et il pleurait de honte quand les gamins de la ville poursuivaient le vieil insensé et lui jetaient des pierres. Les fous qu'il entrevoyait à l'asile le terrifiaient.

A cause de la misère de sa famille, et de la méchanceté des autres enfants, qui se moquaient de ses vêtements et de ses manières étranges, Hans Christian choisit très tôt la solitude. Il s'asseyait par terre, dans la cour, et se racontait des histoires. Son père lui avait lu des contes populaires et aussi les *Mille et Une Nuits*, la *Bible*. Il mêlait de tels souvenirs à ses sentiments et à ses douleurs. Un peu plus tard, il se prit d'une passion soudaine pour le théâtre. Son père l'y avait conduit une fois et, depuis ce jour, il imaginait des pièces qu'il jouait sur un théâtre de marionnettes dont il avait lui-même taillé les poupées.

Souhaitant un public, il essayait de communiquer à d'autres enfants ses inventions. Mais quand il dit, à l'école, à une petite fille, que les anges de Dieu lui parlaient, il entendit qu'elle murmurait à son voisin : « Il est fou comme son grand-père ».

Hans Christian n'était pas fou, mais il avait hérité un tempérament nerveux qui le rendait anxieux et sensible. Heureux tant qu'il vivait dans sa famille dont il ne mesurait pas la pauvreté, il souffrait dès qu'il affrontait le terrible monde extérieur. Ce fut bien pis quand, âgé seulement de huit ans, il perdit son père. Sa mère et lui passèrent la nuit dans un petit lit à côté de la couche funèbre où gisait le pauvre cordonnier. Un grillon chantait dans l'âtre. La dernière pensée du père avait été pour son fils : « Je ne sais, avait-il dit à sa femme, ce que Hans voudra faire dans la vie, mais, quoi que ce soit, et même la chose la plus sotte, laisse-le faire, laisse-le faire. »

Elle obéit, d'autant plus volontiers qu'elle était fière de Hans. Non qu'il fût un bel enfant. Trop grand, trop maigre, il avait des joues creuses et des bras trop longs. Ses mouvements maladroits faisaient rire les gens. Les traits étaient fins, mais les yeux, enfoncés sous l'orbite, se fermaient dès qu'il rêvait. Il parlait beaucoup, et on ne comprenait guère ce qu'il disait. Dès l'âge de sept ans il avait souffert de crises d'hystérie, par excès de sensibilité. A l'école des pauvres, où on l'avait envoyé, les enfants le raillaient quand il commençait un récit. Ses camarades lui jetaient des pierres : « Je serai comme mon grand-père », pensait-il encore avec désespoir et il se sentait étranger au monde.

Pourtant il possédait un don miraculeux, celui de se faire aimer de certaines personnes, celles qui admiraient la poésie. Quand il fut un peu plus âgé, la femme d'un pasteur lui prêta Shakespeare qui l'enivra. Tout enfant il écrivit des poèmes, une tragédie. Il se plaisait à faire parler des rois et des princes. Dans un vieux carnet de son père il établissait une liste des pièces qu'il voulait un jour écrire et jouer. Mais comment devenir acteur ou auteur ? Et qui l'y eût aidé ? Sa mère venait de se remarier avec un autre cordonnier. Cet homme couchait dans le lit où était mort le père de Hans Christian, travaillait au même établi ; il disait que Hans devrait maintenant faire son apprentissage d'ouvrier. Le seul refuge du garçon était un jardin où il chantait au bord de la rivière.

Il avait une belle voix. Un colonel de leurs voisins, qui l'entendit, se le fit présenter, le trouva drôle, précoce et décida d'obtenir pour lui une audience du prince gouverneur, le futur roi Christan VIII. Cela ressemble à un conte de fées, mais le Danemark était un petit pays et la famille royale, très proche de son peuple, s'occupait de tout et de chacun. L'étrange garçon, mal accoutré, fut reçu par le prince, lui récita des vers et demanda son appui pour devenir acteur. Le prince,

déçu, dit que le garçon ne semblait pas avoir de talent et qu'il ferait mieux d'entrer comme apprenti chez un tourneur. C'était raisonnable — et faux, comme tant de choses raisonnables.

Il fallut rentrer à Odense. Hans Christian brisa sa tirelire d'enfant qui contenait treize rigsdaler. « Je veux aller vivre à Copenhague, dit-il. — Et que pourrais-tu y faire ? demanda sa mère stupéfaite. — Je deviendrai célèbre. — Et comment ? — D'abord, on souffre de choses terribles ; ensuite on devient célèbre. » Telle était l'image de la vie que lui avaient enseignée les contes. Les voisins jugeaient dangereux d'envoyer à la capitale, sans argent, un garçon de quatorze ans, mais le beau-père cordonnier n'était pas fâché de se débarrasser de Hans Christian. Celui-ci embrassa sa mère, revêtit un habit usé, mit un chapeau qui lui tombait jusqu'aux yeux, chaussa des bottes qui craquaient bruyamment, et partit.

Andersen regardant, du haut d'une colline, les toits vert pâle, les tours et les clochers de Copenhague, à demi voilés par la brume, fait penser à Balzac au Père-Lachaise, criant à Paris : « A nous deux ». Mais Balzac était mieux armé. Il avait derrière lui une famille prête à le soutenir, au moins un temps ; pour lui un tempérament robuste et un génie déjà mûr. Andersen, en 1819, arrive à Copenhague sans argent, sans métier, sans protecteur et avec l'idée la plus vague de ce qu'il prétend accomplir. Il souhaiterait entrer au Théâtre-Royal, centre de la vie culturelle d'une nation pour laquelle les arts comptaient beaucoup. Mais ce n'est qu'un rêve. Sa voix, assez belle, n'est pas placée et manque de travail ; il se croit un danseur, un acteur. Présomption. Un grand empoté, dégingandé et gauche, peut-il monter sur la scène ?

Il alla voir une danseuse illustre, madame Schall, puis le professeur Rahbek, directeur du Théâtre-Royal, et enfin le directeur général. L'étrange est que tous le reçurent, mais ils lui dirent qu'il serait ridicule au théâtre, que d'ailleurs il manquait de culture, et que le mieux pour lui serait de retourner à Odense pour y apprendre un métier. Il erra, mourant de faim, dans la grande ville. Un soir, il alla sonner chez Siboni, directeur de la musique au Théâtre-Royal. Il arriva vers la fin d'un grand dîner, fut introduit, raconta sa tragique histoire de façon émouvante et obtint de chanter devant cet auditoire d'élite. Sa misère et sa naïveté émurent le groupe d'artistes et, ô miracle, Siboni promit de le prendre comme élève.

Un danger plus grand encore que la misère, pour Hans Christian, était la vanité. Dès qu'il recevait quelques éloges, il se croyait un génie. Si un échec le dégrisait, il fondait en larmes. Il restait, adolescent lâché dans une grande ville, un enfant qui se raconte des histoires. Or, dans la vie, les contes que l'on se fait finissent le plus souvent très mal. Siboni et ses amis avaient, généreusement, réuni quelque argent pour permettre à ce flandrin touchant d'étudier le chant. Un professeur, Guldberg, avait entrepris, gratuitement, de lui enseigner le danois, qu'il savait à peine

écrire, et le latin. Le roi lui-même, informé, s'était dit prêt à l'aider. Le garçon conservait le don, par son charme bizarre, de se faire des amis illustres. Mais sa vanité et son obstination lassèrent vite les bons enchanteurs.

Ceux-ci auraient voulu lui donner une culture de base ; Andersen, lui, se savait un poète et avait hâte de le prouver. Comme il avait jadis écrit librement pour son théâtre de marionnettes, il écrivait maintenant pour la vraie scène. A seize ans, il composait des drames en vers et il y insérait des passages entiers des poètes qu'il admirait : « Mais ce n'est pas de vous ! » lui disaient ses protecteurs. « Non, répondait-il avec candeur, mais c'est si beau. » Un drame de lui, *Alfsol*, fut refusé unanimement. « Ce n'était, dirent les juges, qu'une collection incohérente de tirades. » Pourtant l'un d'entre eux, Jonas Collin, conseiller d'État, ajouta : « Si l'on considère que cette pièce est l'œuvre d'un jeune homme qui sait à peine écrire, qui ignore la grammaire et qui a, dans le cerveau, un extravagant mélange de bon et de mauvais, on ne peut s'empêcher de croire qu'il faudrait au moins, par une sérieuse expérience, s'assurer de ce que donnerait cette étrange tête si elle recevait une vraie instruction. »

Heureux Danemark où des hommes éminents se penchaient avec intérêt sur un génie naissant et douteux pour lui offrir une éducation ! Le premier mouvement d'Andersen, quand l'offre merveilleuse lui fut faite, ne fut pas la reconnaissance. Quoi ! Il fallait, pour trois ans, retourner à l'école et renoncer à être tout de suite un génie ? Il se résigna quand il se vit reçu en ami dans le délicieux intérieur des Collin. Mais il déchanta dès qu'il entra dans l'école de Slagense. Adolescent long comme un jour sans pain, ignorant du rudiment, il dut être placé dans la petite classe où il était trop grand pour les bancs, pour les tables, et où ses manies, sa maigreur, sa maladresse, son ignorance faisaient de lui, une fois de plus, un jouet pour la méchanceté des enfants.

Le recteur de Slagense, Meisling, gros homme apoplectique, le prit tout de suite en grippe et lui mena la vie dure, cependant que Madame Meisling, femme ardente, tentait de déniaiser ce jeune homme et entrait la nuit en chemise dans la chambre de Hans Christian. Or celui-ci avait soif d'amour, mais non d'un amour charnel. Une fée enfantine et chaste l'eût plus aisément séduit que cette avide matrone. Le monde des fabliaux faisait irruption, à sa manière brutale et scandaleuse, dans celui des contes. Le seul refuge était Copenhague où Andersen passait les vacances et où les maisons les plus distinguées s'ouvraient pour lui, à la grande jalousie du recteur Meisling. Ce furent des années de désespoir. D'Odense il recevait de mauvaises nouvelles ; sa mère, malheureuse, s'enivrait et choquait la petite ville. A l'école, Madame Meisling devenait de plus en plus pressante et impudique. Collin, informé par un autre maître, retira Andersen de cette maison.

Retour à Copenhague où, à vingt ans, dans un grenier, il se prépare à ses examens. Des amis illustres et dévoués veillent affectueusement sur lui. Les bons génies existent comme les mauvais. Il devient le compagnon intime des enfants Collin et en particulier de la plus jeune fille : Louise. Les garçons bousculent parfois Andersen quand il veut leur lire les poèmes ou les pièces dont ses poches sont toujours pleines, mais Louise est patiente ; elle sait qu'il a besoin de louanges et « d'essayer » ce qu'il écrit sur un public. Quand enfin arriva le jour de l'examen, il fut reçu. *Annus mirabilis*, car il eut aussi une petite pièce acceptée au Théâtre-Royal. Les fées étaient à l'œuvre.

II

Vingt-cinq ans. Andersen n'est plus un étudiant. Ses poèmes sont publiés et, quand les critiques le condamnent, il riposte brutalement. A tort, car la seule façon de répondre à des critiques injustes est de prouver, par des œuvres, leur injustice. Il est, malgré ses défauts, tendrement aimé par quelques familles amies. Dans l'une d'elles, les Voigt, il a trouvé une jeune fille qui l'enchante : Riborg Voigt. Elle a de la simplicité, de la grâce et, malgré sa jeunesse, de la maturité. Dès le premier jour ils ont parlé de poésie, de musique, de philosophie. Le soir, le frère de Riborg, Christian Voigt, camarade d'Andersen, a pu voir que celui-ci était bouleversé. Inquiet des espoirs formés par son ami, il se hâte de lui dire : « Ma sœur est fiancée avec le fils du pharmacien. » Andersen aussitôt quitta la famille Voigt. Ne connaîtrait-il donc jamais l'amour total d'une femme ? Et comment eût-il été aimé ? Les femmes sont réalistes. Fils d'un pauvre homme, sans beauté, sans argent, sans gloire, qu'apporterait-il en mariage ?

Pourtant il joua quelque temps encore avec l'idée d'épouser Riborg Voigt. N'osant lui en parler, il lui écrivit pour demander si elle était sûre d'aimer l'autre homme. Elle fondit en larmes en lisant la lettre, mais répondit qu'il lui fallait épouser le fils de l'apothicaire et qu'Andersen devait essayer de comprendre. Il ne la revit que des années plus tard, mariée. « Les souvenirs, écrivit-il après cette rencontre, sont comme les grains d'ambre ; il suffit de les frotter pour qu'ils exhalent à nouveau leur parfum. » Quand il mourut, on trouva sur lui, dans un sachet de cuir, attaché à son cou, une lettre de Riborg Voigt.

Malheureux en amour, malheureux en poésie. Un volume de poèmes qu'il publia fut déchiré par la critique danoise qui était alors pédante et dure. Malgré de grandes beautés de sentiment et d'image, le livre péchait par négligence de forme. Les bons Collin défendirent leur ami et lui conseillèrent de voyager. Il alla en Allemagne, vit Tieck et Chamisso, et rapporta un charmant récit de voyage. De nouveau, les critiques fondirent sur le naïf jeune homme dont la présomption les irritait.

Il en fut si bouleversé qu'il pleura comme un enfant. Il trouvait son livre tellement beau. Était-il possible qu'on pût ne pas l'admirer ? « Ce n'est pas de la vanité, disait-il ; au contraire, c'est un manque de confiance en moi. » Il était d'autant plus assoiffé d'éloges et sensible aux critiques, qu'il avait eu une enfance et une adolescence douloureuses. Tout le blessait.

Ce fut pire lorsqu'il devint amoureux de Louise Collin. Les beaux yeux bleus, les longs cheveux bruns soyeux de son amie lui avaient fait un peu oublier Riborg Voigt. Il osa adresser à Louise des poèmes et des lettres. La pauvre fille fut bien embarrassée. Elle aimait Andersen comme un frère ; elle croyait même peut-être à son génie. Mais faire de lui un mari ! Louise voulait épouser un solide Danois de son monde, capable de faire vivre une femme et des enfants. Elle s'efforça de ne pas causer un trop grand chagrin à Andersen ; elle lui dit qu'elle devait communiquer toutes les lettres qu'elle recevait à sa famille. Il cessa d'écrire et bientôt Louise annonça ses fiançailles avec M. Lind, un avoué. Andersen pensa plus que jamais que les joies de la vie n'étaient pas pour lui et qu'il lui fallait errer parmi les hommes comme un être venu d'une autre planète.

Le seul moyen de ne pas trop montrer son chagrin semblait, une fois encore, de voyager. Le roi lui en donna les moyens en lui accordant une pension de deux ans. Il alla en Suisse, en Italie. A Rome il rencontra le sculpteur danois Thorwaldsen auquel il avoua ses angoisses, et décrivit la cruauté des critiques. « Ne vous laissez jamais émouvoir par cette sorte de choses, dit Thorwaldsen. Connaissez votre propre force. Ne permettez pas à l'opinion publique de vous guider. Avancez tranquillement. Pour créer il faut maintenir l'esprit en paix. Sans doute vous avez, malheureusement, besoin d'un public, mais vous ne devez jamais y penser. Sinon vous deviendrez la proie de ses caprices. »

A Rome il dut une autre leçon : celle de la sensualité. Jusqu'alors ses amours avaient été spirituelles. L'Italie éveilla sa chair. Il vit un modèle aux seins nus et il en fut bouleversé. A Naples une jeune fille en haillons, belle comme une statue, lui donna des fleurs.

Journal d'Andersen. « Serait-ce vraiment un péché que de satisfaire ce désir puissant. Jusqu'ici je demeure innocent, mais mon sang brûle et, quand je rêve, tout mon être bout. Le Midi réclame ses droits. J'en suis malade. Heureux celui qui est fiancé, puis marié !... Pensé à Louise, et aux autres. Si elles avaient pu me voir hier soir, elles auraient eu peur de moi. Naples est plus dangereux que Paris... Paris est froid ; ici le sang brûle. » Cette crise s'apaisa quand il remonta vers le Danemark. Il restait, malgré Naples, un enfant et cette pureté préservée allait donner au meilleur de son œuvre un son cristallin, inimitable.

En rentrant d'Italie il publia un roman : l'*Improvisateur*. C'était un surnom qu'on lui avait jadis donné et, bien que le héros fût un jeune

Italien, Antonio, Andersen avait écrit là sa propre histoire. Les dons d'Antonio, improvisateur de contes et de poèmes, incitaient des amis à lui faire donner une éducation. Le roman se passait dans une Italie pour Nordiques. Clairs de lune sur les grottes bleues de Capri ; reflets rouges du Vésuve ; brigands et cyprès. Le livre avait de précieuses qualités ; l'auteur y avait transposé sa mère, son grand-père fou, le recteur Meisling, la redoutable Madame Meisling. Tout cela vivait. Les critiques ne purent s'abstenir de tancer l'auteur, mais le succès fut net et les exigeants amis d'Andersen, pour la première fois, le louèrent sans réserves. Le livre fut traduit en plusieurs langues. « Je veux devenir le premier romancier du Danemark », claironna Andersen, qui demeurait vaniteux par besoin de compensation.

Ses romans (car d'autres suivirent : *Rien qu'un Violoneux, les Deux Baronnes*) étaient à ses yeux ses travaux sérieux, mais de temps à autre, pour son plaisir, il écrivait un conte, tantôt développement d'un récit populaire entendu dans son enfance, tantôt pure invention. Il y animait l'encrier et la plume, le balai et la marmite. « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » Les primitifs, les enfants et les poètes répondent : Oui. Andersen était à la fois primitif, enfant et poète, et ses contes charmaient ceux qui le méritaient. Lui-même n'attachait aucune importance à ces babioles. C'était du théâtre, ou du roman, qu'il attendait la gloire. « Mais Dieu, dans la vie, a une curieuse manière de nous donner ce que nous désirons de si étrange façon que d'abord nous ne le reconnaissons pas. » Lorsqu'Andersen réunit ses premiers contes en un volume, il constata qu'ils touchaient un public infiniment plus étendu que *l'Improvisateur* ou que sa pièce *le Mulâtre*, qui avait pourtant eu du succès. Enfants et grandes personnes savaient les contes par cœur. Dans les rues de Copenhague on commençait à se montrer ce grand corps : « Regarde, voici Hans Andersen. »

Il demeurait, à trente ans, efflanqué, bizarre, mais s'habillait maintenant avec soin. Il avait, pour une élégance un peu trop recherchée, le goût naturel de ceux qui, dans l'enfance, ont été privés de toute élégance. D'où un air d'enfant endimanché. Mais son naïf contentement, quand un passant inconnu le saluait *par gratitude*, faisait plaisir à voir. Bientôt les critiques eux-mêmes, si longtemps hostiles, firent preuve de bon goût en reconnaissant la qualité des contes. *La petite sirène, le costume neuf de l'empereur, l'inébranlable soldat de plomb, le rossignol, le vilain petit canard*, autant de chefs-d'œuvre dont l'absolue perfection ne pouvait être niée.

Les artistes sont souvent surpris par le succès, à leur avis démesuré, de ce qu'ils font le plus facilement. Voltaire n'estimait pas autant que ses tragédies, aujourd'hui bien oubliées, *Candide*, qui le maintient vivant après deux siècles. Andersen composait ses contes avec une miraculeuse aisance, car en eux il exprimait, par symboles cachés, ses angoisses et son courage d'enfant malheureux ; leur succès littéraire le confondait.

Mais ce succès était mérité. Le style des contes était d'une délicieuse simplicité. Bien qu'ils fussent des paraboles, la leçon n'était jamais explicite, ce qui eût tué la poésie. Le sentimentalisme, tenu en bride, ne refusait pas une place aux aspects douloureux de la vie. La petite sirène éprouvait des souffrances très aiguës, comme son créateur. Le lecteur trouvait dans ces récits autant de cimetières, de cadavres et de monstres que de palais enchantés, et les princesses elles-mêmes y étaient bien souvent des monstres, comme la vie l'avait enseigné à Andersen.

La gloire naissante du poète n'apaisait pas la tristesse de l'homme. Autour de lui tous ses amis s'étaient mariés. Il enviait cet avoué Lind qui avait épousé Louise Collin : « Le petit Danemark a donné à cet homme, disait Andersen, ce que le monde entier ne peut donner au poète. » En vain dans ce vaste monde, qui maintenant le connaissait et le louait, il chercha le bonheur. Il alla en Grèce, en Turquie, revint par le Danube. Le roi de Prusse l'invita à sa cour ; le roi et la reine de Danemark le reçurent à leur table. Ces amitiés royales lui faisaient plaisir. Elles pansaient d'anciennes blessures. Ne trouve-t-on pas toujours, dans les contes, des rois et des cours ? « Et après tout, disait le rossignol à propos de l'empereur, il y a quelque chose de sacré dans une couronne. » Mais une marche nuptiale lui eût mieux plu que tant de marches triomphales.

En 1842 il fit un séjour à Paris. Xavier Marmier l'y avait fait connaître, par un article dans la *Revue de Paris*, et il fut fêté par les gens de lettres. Victor Hugo le reçut et voulut bien écrire quatre vers dans l'album d'autographes du poète danois :

Heureux qui peut aimer et qui, dans la nuit noire,
Sort en cherchant la foi et rencontre l'amour ;
Il a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur ! aimer, c'est la moitié de croire.

Il trouva Dumas au lit, écrivant un drame. « Asseyez-vous une minute, dit-il à Andersen, j'ai en ce moment une visite de ma muse ; elle ne restera pas longtemps. » Il continua d'écrire, tout en parlant avec le visiteur, cria : « Vivat ! Le premier acte est fini » et sauta du lit. Puis il emmena Andersen à la Comédie-Française pour y voir dans sa loge Rachel qui jouait Phèdre. « Vous rirez, dit Andersen à son guide, mais mon cœur bat comme si j'étais un enfant parce que je vais parler avec Rachel. » Dumas le dit à Rachel qui répondit gravement : « Oui, les artistes se comprennent toujours entre eux. »

Il vit encore Lamartine qui l'étonna par sa connaissance des affaires danoises et de la poésie nordique ; Vigny qu'il trouva très aimable et qui le toucha, en venant lui-même à l'hôtel où était descendu Andersen et en lui apportant ses œuvres. Balzac lui apparut comme un homme élégant, très bien habillé, joyeux, dont les dents blanches brillaient entre

des lèvres très rouges. Quelques jours plus tard il le rencontra au Louvre mal vêtu, couvert de boue et portant un chapeau usé. Surpris, Andersen demanda timidement : « N'êtes-vous pas M. Balzac ? » L'autre rit et montra ses dents blanches : « M. Balzac, dit-il, part demain pour Saint-Petersbourg », ce qui, par la suite, fut confirmé. Andersen se demanda si le grand romancier ne s'était pas déguisé pour quelque enquête sur les mystères de Paris. C'était comme un conte.

Au Danemark, dans plusieurs maisons aristocratiques, nichées au milieu de grands parcs, il était accueilli en hôte honoré, et cela tout près d'Odense, où les gamins avaient poursuivi son grand-père en jetant des pierres et où les écoliers avaient ri si cruellement des pauvres habits et des souliers percés de Hans Andersen. Ses traits mêmes avaient changé. L'âge et la gloire revêtaient de dignité ce visage tourmenté. Les femmes ne voyaient-elles pas, elles aussi, que le vilain petit canard devenait un cygne ? Il aima encore l'une d'elles qui, à sa manière, l'égalait comme artiste : la cantatrice suédoise Jenny Lind. Manuel Garcia, le fameux chanteur, père de la Malibran et de Pauline Viardot, avait dit à Jenny après un an de leçons : « Va, ma fille, tu es maintenant la première cantatrice du monde. » Berlioz écrivait d'elle : « C'est un talent complet et magnifique », et Blaze de Bury : « Il y a un sérieux dans ce talent, une loyauté qui dépasse tout ce qu'on imagine. »

Jenny Lind, « le rossignol suédois », avait eu une vie bien différente de celle d'Andersen. Point de luttes ; point d'obstacles ; une suite ininterrompue de victoires. Elle était belle et gracieuse. L'admiration d'Andersen la toucha ; elle devint pour lui une camarade très chérie. Ils faisaient ensemble des promenades à pied dans Copenhague. Andersen n'osait pas lui dire ses sentiments, mais un jour qu'elle s'embarquait pour une longue traversée, il l'accompagna jusqu'à la passerelle et là, lui remit une lettre. C'était une déclaration. Elle ne répondit jamais. Plus tard, il essaya, au cours d'une promenade avec des amis, de l'isoler des autres pour lui parler librement, mais, coupant la phrase commencée, elle courut et rattrapa le groupe. Il comprit. Elle voulait bien chanter pour lui. Rien de plus. Il écrivit des contes pour elle. Rien de plus. Quand elle épousa le pianiste Otto Goldschmidt, Andersen comprit que le bonheur charnel lui serait à jamais refusé.

A Londres, en 1847, il fut reçu avec de grands honneurs. Les Anglais aiment la féerie et la poésie ; ils avaient adopté Andersen. Il fut à la fois émerveillé par la puissance de l'Angleterre victorienne, par la richesse de Londres et épouvanté par les quartiers pauvres. C'était le temps où Dickens peignait la misère des malheureux et tentait, par ses romans, de réveiller l'esprit de Noël qui est celui de charité. Andersen rencontra Dickens chez Lady Blessington. « Nous nous serrâmes les mains, dit Andersen, nous nous regardâmes dans les yeux et avant même d'avoir parlé, nous nous étions compris. » En cela son âme enfantine était optimiste. Il fit un séjour chez les Dickens et les irrita par son

ignorance des coutumes anglaises. Jamais homme ne fut moins britannique. Quand Mrs Dickens le trouva en larmes, étendu sur le parquet, à propos d'une critique hostile qu'il venait de lire, il fut jugé. Après son départ, Dickens mit une inscription dans la chambre qu'il avait occupée : « Hans Andersen a dormi dans cette chambre cinq semaines, qui à la famille ont paru cinq siècles. » Mais Andersen ne se douta pas, heureusement, de l'impression faite et conserva le souvenir d'une amitié idyllique. Heureux les simples en esprit, car ils ne comprendront pas l'ironie.

Il mit longtemps à accepter l'idée que ses contes étaient ses chefs-d'œuvre. Le théâtre restait pour cette alouette un miroir où il se brûlait en vain. Il y eut encore de malheureuses expériences. Mais sa gloire passait tout échec. Partout où il allait on le fêtait. En 1867, il fut invité à Odense pour y recevoir le titre de citoyen d'honneur. Les enfants qui admirèrent ce vieil homme, élégant dans son habit noir bien coupé, tout chargé de croix et de plaques, ne savaient même pas qu'il avait été, dans leur propre cité, à l'école des pauvres et qu'il s'y était trouvé si malheureux. Il fut logé dans le palais de l'évêque ; toute la ville était illuminée ; les classes avaient congé en l'honneur du grand homme. Un immense cortège défila sous le balcon où se tenait le poète, avec des torches et des bannières, tandis que les enfants d'Odense chantaient en chœur. Le roi avait envoyé un télégramme. Le conte finissait assez bien.

Mais l'illustre Andersen n'avait pas de maison et vivait comme les oiseaux des bois. La vieillesse et la maladie rendirent bientôt ce type d'existence dangereux et impossible. Deux familles juives d'Odense, riches, cultivées et amicales, l'adoptèrent et lui donnèrent, pendant ses dernières années, l'hospitalité. Les Henriques et les Melchior étaient parents. Dans les deux maisons, de belles jeunes femmes, musiciennes, s'empressaient pour assurer le bonheur du vieux poète. Peut-être même lui faisaient-elles une vie trop douce, car, ses conflits apaisés, il n'était plus tenté d'écrire. Il découpait des silhouettes pour les enfants et leur lisait à haute voix ses contes. Ce fut chez ses amis Melchior qu'il fêta son soixante-dixième anniversaire. Il était maintenant très faible. Tout le jour il dormait ou rêvait. Madame Melchior lui apportait des roses blanches du jardin ; il humait le parfum des fleurs et baisait la main qui les offrait. Le 4 août 1875 il ne se réveilla pas.

III

La gloire universelle d'Andersen ne surprend point. Les hommes ont toujours eu besoin des contes, où ils trouvent un monde magique. Là tous les obstacles sont levés ; l'amour finit par triompher ; et si la souffrance et l'horreur n'y manquent jamais, faute de quoi l'homme ne s'y retrouverait plus, elles sont à la fin dominées. Aussi les contes sont-

ils une des formes les plus anciennes de la création littéraire, antérieure même aux hymnes et aux psaumes. Ils correspondent à la période magique de la pensée humaine. Or toute enfance traverse cette période et tout homme que ne tue pas entièrement la mécanique en soi, conserve un peu d'enfance.

« Un écrivain, dit Valéry, se récompense comme il peut de quelque injustice du sort. » L'humanité entière a besoin de réparer l'injustice fondamentale qui est d'exister dans un monde hostile ou inintelligible ; les contes sont sa récompense. Ils l'ont bercée depuis des millénaires. Dans la fable, comme l'a montré Alain, les lois naturelles continuent d'opprimer l'homme. « La tortue tombe ; le fromage tombe. Le chat grimpe à l'arbre, ce que le renard ne peut, et le bouc reste au fond du puits. Dans les contes, au contraire, les lois naturelles ne comptent pas. » Les difficultés et les remèdes y sont toujours de magie ou d'enchantement. Une sorcière jette un sort ; un magicien l'annule. La morale des contes est que la foi, la jeunesse, l'amour et la vertu finissent par tout surmonter. « La chose règne dans la fable ; l'esprit règne dans le conte. »

Depuis qu'il y a des hommes, et qui racontent, les thèmes de leurs histoires favorites ont toujours été à peu près les mêmes : Cendrillon ou le triomphe de l'innocence, Aladin ou la lampe merveilleuse, la Belle au bois dormant et le Prince charmant. Ces thèmes ont été adaptés à toutes les civilisations, retouchés pour tenir compte des mœurs ; très rarement renouvelés. Inventer des sujets de conte entièrement neufs et pourtant émouvoir, comme les contes traditionnels, tous les peuples de la terre, voilà un entreprise belle et difficile. Andersen y a réussi. Quelques-uns de ses contes, surtout parmi les premiers, sont empruntés aux récits qu'il avait entendus, enfant, dans la chambre paternelle ou à la cueillette du houblon. *Le briquet* descend de la lampe d'Aladin. *Grand Claus et petit Claus* est une vieille histoire que son père lui avait contée. Mais les plus beaux de ces récits, *la petite sirène, le brave soldat de plomb, le rossignol, le vilain petit canard,* ont été inventés par Andersen. Ils ont pris place, dans l'imagination des enfants et des poètes, parmi les mythes éternels. Ce n'est pas un mince titre de gloire que d'avoir ajouté quelques beaux rêves au patrimoine de l'humanité.

Pourquoi Andersen fut-il, plus qu'un autre, capable de ces inventions géniales ? Parce qu'il en éprouvait, plus que tout autre, le besoin. Si jamais homme a dû se récompenser des injustices du sort, c'est celui-ci. A l'origine des grands talents, il y a souvent des enfances douloureuses et des adolescences angoissantes. Nous savons que tel fut le cas de Victor Hugo, déchiré entre un père et une mère qui se haïssaient, témoin des horreurs de plusieurs guerres, jeune amoureux sans argent et d'abord sans espoir ; et celui de Dickens, enfant pauvre, humilié, allant voir son père à la prison, chef de famille à neuf ans. Mais combien plus

encore est-ce l'aventure d'Andersen, offensé par la folie ou la médiocrité des siens ; victime de sa laideur, de sa maladresse, de sa naïveté ; longtemps insulté par une critique méprisante ; et n'atteignant à la gloire qu'en renonçant à l'amour. Ses inventions sont nourries de ses déceptions.

A chacun de ses plus beaux récits, on peut lier un souvenir. *La petite sirène*, ondine qui veut à toute force quitter sa retraite sous-marine pour le monde humain, qui sur terre se sent étrangère, c'est Andersen lui-même. A chaque pas qu'elle fait, c'est comme si elle avait marché sur des aiguilles et des couteaux affilés. Ainsi Andersen, à chaque œuvre, rouvrait les plaies sanglantes de son amour-propre. La petite sirène supporte tout parce qu'elle espère être aimée du prince. Il la trahit pour épouser la fille du roi voisin, comme Riborg Voigt avait épousé le fils du pharmacien, et Louise Collin l'avoué Lind. Et pourtant elle sera sauvée et elle aura l'immortalité parce qu'elle accepte la douleur. « Et la petite ondine leva ses bras blancs vers le soleil de Dieu et pour la première fois elle sentit des larmes. » Le conte nous émeut encore parce qu'il était fait de la chair et du sang de l'auteur. « Madame Bovary, c'est moi », disait Flaubert. « La petite sirène, c'est moi », aurait pu dire Andersen.

Dans le *vilain petit canard*, la confession personnelle est plus évidente encore. Dans la cour des canards, le caneton trop grand est mal accueilli. Il est mordu, bousculé, nargué. « Le pauvre caneton ne savait où se fourrer, il était désolé d'avoir si laide mine et d'être la risée de la cour des canards. » On reconnaît l'école d'Odense et le pauvre Hans Andersen. Enfin, après de pénibles aventures, vient le jour glorieux où le petit canard aperçoit de beaux cygnes et vole timidement vers les oiseaux royaux. « Ils vont me massacrer, pense-t-il, parce que je suis si laid. » O surprise délicieuse ! Ils l'accueillent comme l'un d'eux et le caressent de leur bec, car il est lui-même un cygne. Ainsi les Collin et tant d'autres âmes fraternelles avaient accueilli Hans Andersen. « Peu importe qu'on soit né dans la cour des canards, si l'on est sorti d'un œuf de cygne. » La fin de ce conte adorable est tout illuminée par le bonheur d'Andersen enfin vainqueur. « Il songeait combien il avait été honni et pourchassé, maintenant il entendait dire qu'il était le plus charmant des charmants oiseaux ! Et les lilas inclinaient leurs branches sur l'eau jusqu'à lui, et le soleil brillait et réchauffait, alors ses plumes se gonflèrent, son cou mince se dressa et, ravi dans son cœur, il cria : « Jamais » je n'ai rêvé d'un tel bonheur quand j'étais le vilain petit canard. »

Le rossignol, l'oiseau mélodieux et libre qui chante pour l'empereur de Chine, c'est à la fois Jenny Lind dont le chant naturel était supérieur à celui de ces oiseaux mécaniques : les chanteurs de théâtre ; et Andersen lui-même, rossignol vivant qui chantait pour les rois. *Hans le balourd* triomphe de ses frères qui ne l'avaient pas trouvé malin. *Le garçon porcher* se débarrasse de ses vêtements sales et révèle qu'il est le Prince Charmant. *Le brave soldat de plomb* qui n'a qu'une jambe et doit affron-

ter de terribles aventures, qui est précipité la tête la première par la fenêtre du troisième étage, embarqué par des gamins sur un bateau de papier, englouti par le grand canal, avalé par un poisson et qui, dans ces effroyables désastres, demeure debout sur sa jambe unique, inébranlable et l'arme au bras, c'est un symbole du courage d'Andersen. Lui aussi a été un demi-infirme, lui aussi a été jeté par la vie en des situations épouvantables, lui aussi a traversé l'eau et le feu, lui aussi est resté debout, l'arme au bras, face au danger.

« La réalité est le plus beau des contes », dit Chesterton. Non. La réalité fournit aux contes une matière que l'esprit anime. Andersen a tiré de sa vie réelle la matière de ses fictions. Vie d'autant plus riche que, comme les enfants, il s'est toujours senti en communion non seulement avec les autres hommes, mais avec les animaux, avec les fleurs, avec les objets. Pour lui tout vit, tout parle, tout sent. Ce n'est pas là un artifice littéraire. Comme les Grecs anciens, d'un spectacle naturel, tiraient un mythe, il suffit à Andersen de regarder une bouilloire, une aiguille, des allumettes pour imaginer leurs sentiments. La vieille lanterne qui, depuis si longtemps, au coin de la rue, a lutté contre le vent et la pluie, pour écarter des humains les dangers de la nuit, si on la met à la retraite, Andersen souffre pour elle. Il lui prête le désir ardent de continuer son métier et de ne pas retomber au néant. « Le faux-col est orgueilleux de sa splendeur glacée ; la théière fait la dégoûtée et prétend ne chanter que lorsqu'elle a chaud ; et le schilling d'argent, si on lui dit qu'il n'est qu'une pièce fausse, vibre d'indignation. »

Cet animisme universel fut longtemps le mode habituel de pensées des hommes. Andersen le réveille en nous. Il nous entraîne dans un monde plus vivant que la vie, où les nuages chevauchent vers quelque palais merveilleux, où le crapaud, le chêne, la pierre du tombeau se réjouissent ou souffrent. Il nous ramène à notre jeunesse et à la jeunesse du monde. « Lorsqu'on est enfant, dit Andersen, et qu'on sait à peine parler, on comprend à merveille le langage des poules et des canards, des chiens et des chats. On entend même alors hennir la canne du grand-père dont on a fait son cheval, et on lui voit une tête, des jambes et une queue. Mais une fois qu'on grandit, cette faculté se perd. Cependant, il y a des enfants qui la gardent plus longtemps que d'autres ; on dit de ceux-là qu'ils restent de grands dadais... » Seulement on se trompe ; ils deviennent de grands poètes.

Il serait bien intéressant de faire sur ce point un rapprochement Hugo-Andersen. Victor Hugo lui aussi a prêté la vie à tous les êtres. Pour lui, animaux, végétaux, et les pierres elles-mêmes, sentent et souffrent. Il est remarquable que le conteur danois et le poète français aient l'un et l'autre pleuré « sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux ». Il est frappant aussi que l'un et l'autre aient eu des cas de folie dans leurs familles. Sans doute les deux poètes avaient, eux, échappé à la démence, en la sublimant par des œuvres. Mais qui sait si, à l'origine

de leur animisme génial, il n'y avait pas l'ébauche d'une hallucination, et s'ils n'entendaient pas tous deux, dans le silence des nuits, dialoguer la pendule et le feu ?

La différence est que les bêtes et les choses, aux oreilles de Victor Hugo, décrivaient un monde apocalyptique tandis qu'Andersen les entendait tenir des propos pleins d'un humour sentimental. Andersen transposait, dans l'univers des fleurs et des objets, la comédie humaine. Que le soldat de plomb et la danseuse de linon, que le balai, le panier, les assiettes prennent la parole, c'est pour révéler un monde aussi absurde que celui des hommes. Andersen avait trop connu le dédain, le snobisme, la morgue et l'ambition, et il en avait trop souffert pour ne pas éprouver le désir de s'en moquer. Aussi les sots sont-ils aussi nombreux, dans ses contes, parmi les choses que parmi les hommes. « Le bonhomme de neige, quand vient le soir, s'imagine que son regard impérieux a forcé le soleil à s'enfoncer sous terre ; le chardon prétend descendre d'une illustre famille d'Écosse ; la cane portugaise se croit d'une essence supérieure et méprise tous les canards qui ne sont pas Portugais ; l'ortie proclame qu'elle est une plante distinguée, puisqu'on tire d'elle une délicate mousseline. » Bref tous ressemblent aux snobs qui admirent l'habit du roi alors que le roi est nu.

Cet élément de satire, vigoureux jusqu'à la cruauté, ajoute beaucoup au charme d'Andersen pour les lecteurs adultes. Il ne semble pas qu'il gêne les enfants. Sans doute ceux-ci sont-ils des observateurs plus sévères que leurs aînés ne le savent. Les ridicules ne leur échappent guère. Qu'Andersen, à travers ces charmants récits, ait laissé transparaître sa profonde mélancolie n'est pas fait non plus pour leur déplaire. Les enfants sont, comme nous, curieux de ce « carnaval étrange » où ils se trouvent jetés. Ils ont leurs tristesses qui, produites par de petites causes, engendrent de grands désespoirs. Une poupée cassée leur inspire autant de chagrin qu'à un adulte une fiancée perdue ; une mauvaise note blesse un amour-propre autant qu'une décoration refusée. Les enfants ne craignent pas les livres tristes ; on dirait même qu'ils les préfèrent aux autres. Seulement ils souhaitent confusément, comme nous, que la sérénité de l'art fasse de ces chagrins, en fixant l'imagination, un spectacle et que la sagesse obscure dégagée par les contes soit en dernière analyse encourageante et tendre.

Andersen n'essaie jamais, dans ses récits féeriques, d'escamoter le problème du mal. Notre monde est plein d'horreurs. Il le sait, il le dit. Les parents les mieux aimés, un jour, meurent et laissent seuls, face au monde, des enfants désarmés. Les êtres que l'on aime ne vous aiment pas. Le prince oublie la petite sirène, qui l'a sauvé, pour épouser une fille de roi. On est entouré toute sa vie de sots, d'ambitieux et de méchants. Les meilleurs des hommes ne sont pas exempts de faiblesses. Comme ces bonshommes de pain d'épice revêtus de sucre d'un seul côté, ils

ont un envers et un endroit. Tout cela est triste à en mourir et il serait parfois tentant d'abandonner la partie. Mais il faut au contraire, comme le brave soldat de plomb, affronter les catastrophes héroïquement, droit sur une jambe, et l'arme au bras. Un jour, malgré les sorcières et les monstres, ceux qui le méritent seront sauvés par l'amour. La petite sirène gagnera l'immortalité ; le crapaud, parce qu'il a dans la tête une pierre précieuse, montera jusqu'à la joie rayonnante.

Chacun de nous peut se raconter sa vie de telle manière qu'elle devienne le plus beau des contes car nous en serons nous-mêmes les personnages, les enchanteurs et le héros. Telle est la leçon d'Andersen.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MOLIERE, HOMME DE THEATRE

par René Bray *(Mercure de France)*

Avant sa mort prématurée, qui est un grand deuil pour l'Université de Lausanne, où il enseignait depuis de nombreuses années, et pour l'Université de France, René Bray, connu pour ses beaux travaux sur *la Formation de la doctrine classique en France* et sur *la Préciosité, de Thibault de Champagne à Giraudoux*, avait pu mettre la dernière main à son excellente et définitive édition des *Œuvres complètes* de Molière, aux Belles-Lettres, et publier ce *Molière, homme de théâtre*, essai de synthèse original et pénétrant. René Bray a été frappé de l'importance qu'a eue, dans l'œuvre moliéresque, le fait d'avoir été non seulement écrite pour être immédiatement jouée, mais construite par un auteur qui fut en même temps acteur et chef de troupe. Il fallait plaire au Roi qui faisait des commandes en imposant parfois un sujet ou un décor ; satisfaire un public composé des bourgeois raisonnables du parterre et des aristocrates précieux des galeries ; enfin contenter la troupe elle-même, créer pour chacun le rôle qui convenait à son talent, à son physique, à son caractère.

L'essai de René Bray apporte ainsi des clartés essentielles pour tout ce qui regarde les circonstances de la création. La seule réserve que l'on pourrait faire tient au genre même de ces études, qui atteignent si bien le conditionnement d'une œuvre qu'elles risquent parfois de rejeter dans l'ombre la part intime et libre de l'inspiration, l'élan inexplicable, invincible et décisif du génie. Quand René Bray écrit de Molière *« qu'il n'est poète qu'en tant que comédien »*, sans doute se laisse-t-il entraîner au-delà du point juste de son propos. Car enfin, ce qui nous frappe au cœur en racontant Molière ou même en le lisant, ce qui tend à prouver que la force de son style ne tient pas toute au théâtre — n'est-ce pas cette poésie essentielle que composent un sens inné du comique, une sensibilité violente et freinée, et une intelligence ouverte aux grandes questions que l'homme se pose sur sa nature et son destin ? Toutes choses qui jaillissaient d'abord, du fond d'un tempérament.

P.-HENRI SIMON

(Suite de la chronique bibliographique page 34.)

QUAND J'ÉTAIS COMMUNISTE

par **Arthur Kœstler**

C'est en 1931 *qu'Arthur Kœstler, le célèbre auteur du* Zéro et l'Infini *adhéra au parti communiste. Il adressa sa candidature au* Comité Central du Parti *à Berlin, eut deux rencontres avec un chef de la section* Agitation et Propagande *et reçut quelques jours plus tard sa carte du parti. Ce que fut sa vie alors, c'est ce que ces pages vont apprendre. Leur intérêt ne nous semble pas lié seulement à la personne de Kœstler. Elles ont une valeur universelle car elles éclairent sur un esprit et des méthodes qui n'ont pas changé, et ne changeront pas. Par la suite Kœstler devait être envoyé en Russie et travailler activement pour le parti, par la suite aussi il devait rompre avec lui. C'est, si l'on veut, une autre histoire, mais une histoire étroitement liée à celle-ci, car ce sont les raisons qui lui avaient rendu l'atmosphère de la cellule allemande irrespirable qui, plus tard, devaient déterminer Kœstler, ces raisons se retrouvant en U.R.S.S. (enrichies, alourdies par l'appareil de terreur que l'on sait) à se poser en adversaire du régime de Moscou. Le texte qu'on va lire prendra place dans un volume de souvenirs que l'auteur publiera bientôt.* (N.D.L.R.)

Notre cellule était une des milliers de cellules communistes de Berlin, une des centaines de milliers d'unités de base du réseau communiste dans le monde. Ces cellules existent dans tous les pays où le Parti est légalement toléré ; dans les pays où le communisme est interdit, un système de « groupes de cinq » ou de « groupes de trois » rémplace les unités légales plus importantes. Le terme de cellule n'est pas une métaphore, car il s'agit bien d'unités vivantes, respirant au sein d'un vaste organisme en croissance, coordonnées dans leurs fonctions, gouvernées par une hiérarchie des centres nerveux et sensibles à diverses mala-

dies : au virus titiste, à la contagion bourgeoise ou au cancer trotskyste. Le rôle des phagocytes est joué par les divers mécanismes de défense du Parti, de la Commission de Contrôle Centrale jusqu'à la G.P.U.

Notre cellule comprenait une vingtaine de membres. La conscience d'être une unité entre des millions d'autres, dans un tout organisé et discipliné, y était toujours présente. Nous avions parmi nous plusieurs littérateurs comme Alfred Kantorowicz et Max Schrœder, tous deux aujourd'hui rentrés dans l'Allemagne de l'Est communiste ; un psychanalyste, Wilhelm R... qui rompit avec le Parti en 1933 et est actuellement directeur d'un Institut de Recherches aux États-Unis ; plusieurs acteurs d'un théâtre d'avant-garde appelé La Souricière ; plusieurs jeunes femmes à prétentions intellectuelles ; un agent d'assurance et un certain nombre d'ouvriers. Du fait que les intellectuels y étaient en majorité, notre cellule n'était pas typique dans sa structure, elle l'était entièrement dans ses fonctions, c'est-à-dire dans nos règles et nos travaux quotidiens.

Notre activité était à moitié légale, à moitié illégale. La cellule se réunissait officiellement une fois par semaine, mais les membres les plus actifs se tenaient en contact quotidien. La réunion officielle commençait toujours par une conférence politique faite ou par le chef de la cellule, ou par un instructeur de la permanence de l'arrondissement. On y indiquait la ligne à suivre au sujet des diverses questions à l'ordre du jour. Elle était suivie par une discussion d'un genre particulier. C'est une règle fondamentale de la discipline communiste que, une fois l'adoption d'une certaine ligne décidée par le Parti au sujet d'un problème donné, toute critique de cette décision devient sabotage déviatonniste. En théorie, la discussion est permise, tant que la décision n'est pas prise ; en pratique, les décisions sont toujours imposées d'en haut, sans consultation préalable du gros des militants. L'un des slogans du parti communiste allemand était : « Le front n'est pas un lieu de discussion. » Un autre disait : « Le vrai militant doit toujours se considérer au front. » Nos discussions étaient donc caractérisées par une unanimité totale d'opinion.

Au cours du printemps et de l'été fatals de 1932, une série d'élections eurent lieu qui secouèrent le pays comme une suite de tremblements de terre : l'élection présidentielle, deux élections au Reichstag, et une à la Diète de Prusse ; soit, en tout, quatre campagnes électorales brûlantes en huit mois, dans un pays au bord de la guerre civile. Nous participâmes à ces campagnes par une propagande faite de porte en porte, la distribution de brochures du Parti et la composition de tracts de notre cru. La propagande de porte en porte était la besogne la plus ingrate ; elle avait lieu surtout le dimanche matin, où l'on avait le plus de chances de trouver les gens chez eux. On sonnait, avançait le pied dans l'entrebâillement de la porte et offrait ses brochures et ses tracts, en invitant cordialement l'interlocuteur à une discussion politique immédiate. En

somme, nous proposions la Révolution Mondiale comme d'autres un aspirateur. La réception était généralement peu aimable, mais rarement agressive. On m'a souvent fermé la porte au nez, mais je n'ai jamais eu à me battre. Nous évitions toutefois de tirer la sonnette des nazis notoires. Or les nazis de notre quartier nous étaient tous connus, de même que nous étions tous connus des nazis, à travers nos réseaux rivaux de cellules et de *Blockwarts*. Toute l'Allemagne, villes et campagnes, était couverte par ces deux filets aux mailles complexes et serrées.

Le dernier été de la République de Weimar fut, pour le Parti, une période de transition ; nous nous préparions à plonger dans la clandestinité et à regrouper nos cadres. Nous pouvions nous trouver d'un jour à l'autre hors la loi ; tout devait être prêt pour cette éventualité. Dès l'instant où nous serions forcés d'entrer dans l'illégalité, toutes les cellules du Parti cesseraient de fonctionner et seraient remplacées par une nouvelle structure de « Groupes de Cinq », à l'échelle de la nation. Les cellules qui comptaient chacune entre dix et trente camarades étaient trop vastes pour le travail clandestin, et offraient des ouvertures trop faciles aux agents provocateurs et aux informateurs. La rupture des cadres en « Groupes de Cinq » réalisait une diminution correspondante des risques. Seul le chef du groupe connaîtrait l'identité et les adresses des quatre autres membres, et lui seul serait en contact avec le niveau directement supérieur de la hiérarchie du Parti. Arrêté, il ne pourrait trahir que les quatre individus de son groupe, plus son contact.

Ainsi, alors que la cellule fonctionnait encore, chacun de ses membres était secrètement versé dans un « Groupe de Cinq », chaque groupe ne devant, en principe, connaître la composition d'aucun autre. En réalité, comme nous habitions tous le même pâté de maisons, chacun de nous savait quel groupe se réunissait en secret et dans l'appartement de qui ; et, la nuit de l'incendie du Reichstag, où Goering porta son coup mortel au parti communiste, les groupes se dispersèrent, et cette structure compliquée s'écroula dans tout le Reich. Nous nous étions émerveillés de l'ingéniosité de nos chefs conspirateurs ; et, bien que nous eussions tous lu des ouvrages sur la technique de l'insurrection et de la guerre civile, nos facultés critiques étaient si bien endormies qu'aucun de nous ne se rendit compte de la catastrophe qu'impliquait pareil plan. Ces préparatifs en vue d'une longue existence clandestine en groupes décentralisés signifiaient que nos chefs acceptaient la victoire des nazis comme inévitable ; et la rupture des cadres en petites unités indiquait que le Parti n'opposerait pas de résistance ouverte, armée, à la prise de pouvoir de Hitler, mais se préparait à des actions sporadiques sur une petite échelle.

Nous, cependant, le gros des troupes, ignorions tout cela. Pendant le long été étouffant de 1932, nous étions continuellement en bagarre avec les nazis. Il ne se passait guère de jour à Berlin, où elles ne fissent

une ou deux victimes. Les champs de bataille étaient les petites tavernes, les bistros enfumés des quartiers ouvriers. Certains de ceux-ci servaient de lieux de réunion (*Verkehrslokale*) aux nazis, d'autres à nous. Pénétrer dans un bistro de l'autre camp, c'était s'aventurer dans les lignes ennemies. De temps à autre, les nazis tiraient dans un de nos *Verkehrslokale*. Cela se faisait dans la tradition classique des gangsters de Chicago : une bande de S. A. passait lentement en voiture devant le bistro, en tirant à travers les vitres, puis s'enfuyait à toute vitesse. Nous possédions beaucoup moins de voitures que les nazis, et les représailles avaient lieu le plus souvent au moyen de voitures volées ou empruntées à des sympathisants. Les hommes qui accomplissaient ces missions étaient membres du R. F. B. (*Roter Frontkämpfer-Bund*), ligue des Anciens Combattants Communistes. Ma voiture m'était fréquemment empruntée par des camarades que je n'avais jamais vus auparavant, et rendue quelques heures plus tard sans questions posées ni explications offertes. C'était une toute petite Fiat rouge, décapotable, qui convenait aussi peu que possible à ce genre d'exercices ; mais personne d'autre dans notre cellule n'avait de voiture. Celle-ci était le dernier vestige de mon passé bourgeois ; elle servait à présent de véhicule à la révolution prolétarienne. Je passais la moitié de mon temps au volant, à faire toutes sortes de courses : transporter des pamphlets et des tracts, filer certaines voitures nazies dont le numéro nous avait été signalé, servir de convoi de sécurité. J'eus un jour à transporter tout l'équipement d'une presse à main, d'une gare de chemin de fer dans la cave d'une épicerie.

Les R. F. B. qui venaient chercher la voiture pour leurs expéditions de guerilla étaient parfois des types assez sinistres des bas-fonds de Berlin. Ils arrivaient, annoncés par un coup de téléphone ou un message verbal de la permanence de l'arrondissement, mais il était rare que les mêmes hommes se présentassent deux fois. Je recevais parfois l'ordre de servir moi-même de chauffeur dans des missions moins dangereuses. Nous passions lentement devant un certain nombre de brasseries nazies pour observer les allées et venues ; ou bien nous patrouillions devant un de nos propres bistros lorsqu'un de nos informateurs dans le camp nazi nous avait avertis de l'imminence d'une attaque. Les missions de cette nature étaient peu agréables. Nous nous arrêtions, phares éteints et moteur en marche, à proximité de la brasserie et j'entendais, à l'approche d'une voiture, le déclic du cran d'arrêt des revolvers de mes passagers, accompagné par le conseil d'ami « de baisser la tête ». Mais je n'eus jamais à tirer moi-même.

Un soir, les hommes du R. F. B. qui vinrent chercher la voiture se déguisèrent chez moi avant de partir. Ils mirent des fausses moustaches, des lunettes, des vestons noirs et des chapeaux melons. Je regardai par la fenêtre s'éloigner ces quatre messieurs solennels qui avaient l'air d'aller à un enterrement dans la ridicule petite voiture rouge. Ils revinrent quatre heures plus tard, et s'en allèrent sur une poignée de main

silencieuse. Ma consigne, au cas où le numéro de la voiture aurait été relevé par la police au cours d'une action, était de dire qu'elle m'avait été volée et que je l'avais retrouvée dans une rue déserte.

De temps à autre, des rumeurs annonçaient que les nazis allaient attaquer notre Bloc Rouge comme ils avaient déjà attaqué d'autres agglomérations communistes. Nous nous mettions alors en état d'alerte et quelques hommes du R. F. B venaient monter la garde. Une nuit critique, une trentaine d'entre nous veillèrent dans mon petit appartement, armés de revolvers, de tuyaux de plomb et de matraques en cuir, comme les épaves d'une armée en déroute. Quelques semaines plus tard, von Papen accomplit son coup d'État : un lieutenant et huit hommes expulsèrent le gouvernement socialiste prussien. C'était le commencement de la fin.

Le parti socialiste, fort de huit millions d'adhérents, ne fit rien. Les syndicats socialistes n'ordonnèrent même pas une grève de protestation. Seuls, les communistes lancèrent l'ordre de grève générale immédiate. L'appel tomba dans l'oreille de sourds. Comme une monnaie dévalorisée, notre verbiage avait perdu pour les masses toute signification réelle. Nous avions perdu la bataille contre Hitler avant qu'elle fût livrée. Après le 20 juillet 1932, il était évident pour tout le monde, sauf pour nous, que le K. P. D., le plus fort des partis communistes d'Europe, était un géant castré dont les rodomontades ne servaient qu'à masquer la virilité perdue.

Quelques mois plus tard, tout était terminé. Des années de préparatifs et d'entraînement à la conspiration se révélèrent en quelques heures totalement vaines. Thaelmann, chef du Parti, et la plupart de ses lieutenants furent découverts dans leurs cachettes soigneusement préparées, et arrêtés dès les premiers jours. Le Comité Central émigra. La longue nuit descendit sur l'Allemagne.

Je me jetai dans les activités de la cellule avec ardeur. Je vivais dans la cellule, avec la cellule, pour la cellule. Je n'étais plus seul ; j'avais trouvé la chaude camaraderie dont j'avais soif ; mon désir de m'intégrer à un corps élémentaire actif était satisfait.

C'est peu à peu seulement que je me rendis compte de certains courants sous-marins derrière la surface unie. Je m'aperçus que les amitiés individuelles à l'intérieur de la cellule étaient considérées, sinon exactement comme répréhensibles, du moins comme légèrement équivoques et suspectes de « fractionnisme » politique. Le « fractionnisme » était un crime capital dans le Parti, et si deux camarades ou plus étaient vus souvent ensemble et défendaient la même opinion au cours des discussions, ils étaient inévitablement soupçonnés de former une faction secrète.

De même que dans les pensionnats et les couvents les attachements personnels intenses sont suspects de contenir un élément érotique, de même les amitiés à l'intérieur du Parti provoquaient automatiquement

le soupçon politique. Cette attitude n'était point déraisonnable, car, entre gens dont la vie était entièrement consacrée au Parti et remplie par lui, les amitiés non politiques n'étaient guère concevables. Les slogans du Parti exaltaient une « solidarité de la classe ouvrière » diffuse et impersonnelle, au lieu de l'amitié individuelle et, de la même façon, la « fidélité au Parti » se substituait à la fidélité aux amis. La fidélité au Parti signifiait évidemment une obéissance inconditionnelle et, en outre, la répudiation des amis qui avaient dévié de la ligne du Parti, ou qui s'étaient rendus suspects, d'une façon ou d'une autre. Presque inconsciemment, j'appris à surveiller mes gestes, mes paroles et mes pensées. J'appris que tout ce que je disais dans la cellule ou en particulier, même à un camarade dont je partageais le lit, laissait des traces et pourrait être un jour utilisé contre moi. J'appris que mes relations avec d'autres membres de la cellule ne devaient pas obéir à la confiance, mais à la « vigilance révolutionnaire » ; que rapporter toute parole hérétique était un devoir ; s'abstenir de le faire, un crime contre le Parti, et qu'éprouver de la répugnance envers ce code était un signe de préjugé sentimental et petit-bourgeois.

« *Toi et moi, camarade, nous pouvons nous tromper, mais pas le Parti. Le Parti, camarade, est quelque chose de plus grand que toi et moi et que mille autres comme toi et moi. Le Parti, c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire dans l'Histoire. L'Histoire ne connaît ni scrupules ni hésitations. Inerte et infaillible, elle coule vers son but. A chaque courbe de son cours, elle dépose la boue qu'elle charrie et les cadavres des noyés. L'Histoire connaît son chemin. Elle ne commet pas d'erreurs. Quiconque n'a pas une foi absolue dans l'Histoire n'est pas à sa place dans les rangs du Parti... La ligne du Parti est nettement définie, comme un étroit sentier de montagne. Le moindre faux-pas à droite ou à gauche vous lance dans le précipice. L'air y est raréfié ; quiconque a le vertige est perdu* » (Le Zéro et l'Infini).

J'appris que les règles communes de loyauté, de fidélite, d'honnêteté n'étaient pas des règles absolues, mais les projections éphémères de la société compétitive bourgeoise. L'antiquité avait eu son code d'honneur ; la féodalité en avait eu un autre ; la société capitaliste, un autre encore, que les classes dirigeantes essayaient de nous imposer comme des lois éternelles. Mais il n'existait pas de lois éthiques absolues. Chaque classe dirigeante, à son avènement dans l'Histoire, avait remodelé ces soi-disant lois suivant ses propres intérêts. La Révolution ne pouvait pas s'accomplir selon les règles du jeu de tennis. Sa loi suprême était que la fin justifie les moyens ; son guide suprême, la méthode du matérialisme dialectique.

« *L'impitoyable froideur* [*du vrai révolutionnaire*] *envers le genre humain découle d'une sorte de pitié mathématique... Une conscience vous rend aussi inapte à la révolution qu'un double menton. La con-*

science vous grignote la cervelle comme un cancer, jusqu'à ce qu'elle vous ait dévoré toute la matière grise. » (Le Zéro et l'Infini.)

L'extrême séduction de la méthode dialectique ne peut être comprise que par l'étude de ses maîtres, par la lecture, par exemple, du *Feuerbach* d'Engel, du *Dix-huit Brumaire* de Marx, ou d'*État et Révolution* de Lénine. Dorénavant, je vivais entièrement dans un monde mental que j'ai décrit ailleurs comme un « système clos », comparable à l'univers autonome des scolastiques du moyen âge. Tous mes sentiments, mes attitudes à l'égard de l'art, de la littérature, et mes rapports humains furent reconditionnés et modelés selon des normes nouvelles. Mon vocabulaire, ma grammaire, ma syntaxe, se modifièrent ; j'appris à éviter toute forme d'expression originale, tout tour de phrase individuel. La modération, les nuances, le mot juste étaient suspects. Mon langage, et avec lui ma pensée, subissent un procédé de déshydratation et se cristallisèrent selon les formules toutes faites du jargon marxiste. Il existait peut-être une ou deux douzaines d'adjectifs dont l'usage était à la fois sûr et recommandé, tels que : décadent, hypocrite, morbide, pourrie (la bourgeoisie capitaliste) ; héroïque, discipliné, solidaire, doué de conscience de classe (le prolétariat révolutionnaire) ; petit-bourgeois, romantiques, sentimentaux (les scrupules humanitaires) ; opportunistes et sectaires (les déviations de droite et de gauche respectivement) ; mécaniques, métaphysiques, mystiques (les positions intellectuelles condamnées) ; dialectiques, concrètes (les positions intellectuelles correctes) ; enflammées (les protestations) ; fraternel (le salut) ; inébranlable (la fidélité au Parti).

Toutefois, certains raffinements de langage étaient permis et même encouragés. Ainsi, l'ironie était une méthode désirable de polémique, mais son application en était limitée à l'usage des termes entre guillemets tels que le passé « révolutionnaire » de Trotsky ; les mesures « progressistes » du gouvernement « socialiste » de l'Angleterre, etc. Également apprécié était l'usage de ce qu'on pourrait appeler le calembour sémantique, inauguré par Marx dans son célèbre pamphlet contre Proudhon : *La Philosophie de la Misère et la Misère de la Philosophie.* Ce petit jeu pouvait être varié à l'infini : « La guerre aux profits et les profits de la guerre », « La psychologie de l'adolescence ou l'adolescence de la psychologie », « Les lois de la terreur et la terreur des lois », et ainsi de suite. Il y avait aussi un certain luxe verbal considéré comme de bon goût. Par exemple, Lénine mentionne dans un de ses ouvrages Érostrate qui brûla un temple parce qu'il ne trouvait aucune autre manière d'atteindre la renommée. Aussi, lisait-on souvent des phrases comme : « La criminelle folie hérostratique des saboteurs contre-révolutionnaires des héroïques efforts des masses ouvrières révolutionnaires pour réaliser le second Plan Quinquennal en quatre ans dans la victorieuse Patrie du Prolétariat. »

Peu d'intellectuels du Parti se rendaient compte, à cette époque, que

leur pensée était une caricature de l'esprit révolutionnaire ; que, dans la courte période de trois générations, le mouvement communiste était passé de l'ère des apôtres à celle des Borgia. Le processus de dégénérescence avait été progressif et continu, et les germes de la corruption étaient déjà présents dans l'œuvre de Marx ; dans le ton de vitriol de sa polémique, l'injure aux adversaires, la dénonciation des rivaux et des dissidents comme autant de traîtres à la classe ouvrière et d'agents de la bourgeoisie. Proudhon, Bakounine, Liebknecht, Lassalle avaient été traités par Marx exactement comme Trotsky, Zinoviev, Kamenev, et autres, furent traités par Staline, à la seule exception près que Marx n'avait pas le pouvoir de faire fusiller ses victimes. Au cours de ces trois générations, la dialectique s'est également simplifiée de façon considérable. Il était, par exemple, facile de prouver scientifiquement que quiconque se trouvait en désaccord avec la ligne du Parti était un agent du fascisme parce que : *a*) en étant en désaccord avec la ligne, il mettait en danger l'unité du Parti ; *b*) en mettant en danger l'unité du Parti, il augmentait les chances d'une victoire fasciste ; par conséquent *c*) *objectivement*, il agissait comme un agent du fascisme, même si *subjectivement* on lui écrasait les reins dans un camp de concentration fasciste. Il était également facile de prouver que la charité, publique ou privée, était contre-révolutionnaire parce qu'elle trompait les masses sur la véritable nature du système capitaliste et contribuait par là à le préserver.

Nos goûts littéraires, artistiques et musicaux étaient reconditionnés de façon analogue. La forme musicale la plus haute était le chœur parce qu'il représentait un collectif, opposé à l'expression individualiste. Le même argument provoqua une renaissance soudaine et inattendue du chœur antique dans les pièces communistes d'avant-garde, des années 30. Comme les individus ne pouvaient entièrement être bannis de la scène, il fallait les styliser, les typifier, les dépersonnaliser. Le roman communiste obéissait à des prescriptions analogues. Le personnage central n'était pas un individu mais un groupe : les membres d'une bande de partisans pendant la guerre civile ; les paysans d'un village en voie de collectivisation ; les ouvriers d'une usine travaillant de toutes leurs forces pour réaliser le plan. La tendance du roman devait être « fonctionnelle », c'est-à-dire didactique ; toute œuvre d'art devait contenir un message social. Ici encore, faute de pouvoir se passer entièrement de héros individuels, il convenait d'en faire les représentants caractéristiques d'une classe sociale donnée, d'un parti ou d'une attitude politique.

Débarrassée de ses exagérations, cette conception a, certes, une valeur relative dans le domaine du roman politique et idéologique. J'ai écrit plusieurs essais critiquant la théorie marxiste de l'art et essayant de réconcilier le besoin de signification sociale avec les exigences rivales de l'esthétique et de la psychologie. Mais ces exercices critiques ne

m'empêchèrent pas de tomber dans les erreurs mêmes que je dénonçais. Les conséquences d'années d'endoctrinement influent au-delà la pensée consciente et sont aisément discernables dans mes romans, dix ans encore après la rupture.

Il n'en est pas moins vrai que le point de vue marxiste a produit des résultats de valeur, tant en critique littéraire qu'en fiction. La littérature « prolétarienne » orthodoxe des années 30 apparaît aujourd'hui superficielle et surannée ; mais toute une génération de poètes et de romanciers qui avaient absorbé Marx à doses réduites et assimilables, ont ajouté un trait essentiel à la civilisation du XXe siècle. On compte parmi eux Auden, Isherwood et Day Lewis en Angleterre ; Dos Passos à ses débuts, Steinbeck, Caldwell et Sinclair Lewis aux États-Unis ; Barbusse, Rolland, Malraux, Camus, Sartre et Sperber en France ; Becher, Brecht, Weinert, Renn, Seghers, Regler, Plivier en Allemagne — pour n'en citer qu'un petit nombre.

Mon évolution fut différente de celle des sympathisants des années 30. Je commençai d'écrire mon premier roman alors que j'étais déjà déçu et prêt à quitter le Parti. La raison en est que, du point de vue émotif et de mes goûts artistiques, je suis, jusqu'à près de trente ans, demeuré un adolescent. Mais ce retard est dû en partie, à son tour, à mes sept ans de parti communiste. Tant que je fus un croyant sincère, ma foi exerça un effet paralysant sur mes facultés créatrices, quelles qu'elles fussent. La doctrine marxiste est une drogue comme l'arsenic ou la strychnine qui, prise à petites doses, peut avoir un effet stimulant, à doses plus élevées un effet paralysant sur le système créateur. La grande majorité des écrivains communisants des années 30 en furent stimulés parce qu'ils n'entrèrent pas au Parti et demeurèrent sympathisants à distance. Les quelques-uns d'entre nous qui firent le plongeon pour de bon — tels Victor Serge, Richard Wright, Ignazio Silone — se sentirent frustrés pendant leur carrière active au Parti et ne trouvèrent leur voie véritable qu'après la rupture. On se demande ce qui serait arrivé aux romanciers catholiques, à Mauriac, Evelyn Waugh ou Graham Green, s'ils avaient accepté la discipline monastique ou tout au moins étaient entrés dans les ordres.

Les écrivains russes appartiennent à une autre catégorie. Ils ne pouvaient rester des sympathisants à distance ; dès 1930 et à dater de là, la littérature en Russie Soviétique fut enrégimentée et la critique littéraire maniée par le Parti comme une arme disciplinaire avec des sanctions qui allaient, du silence imposé à la voix discordante, jusqu'à la liquidation de son possesseur. Un certain nombre de nos confrères russes — parmi lesquels le plus grand, Alexander Blok — virent, bien avant nous, où menait le régime, et se suicidèrent. La majorité qui avait fait la grandeur de la littérature soviétique pendant la première période décennale de la Révolution fut officiellement ou secrètement liquidée

au cours des « Purges ». Les survivants, ou bien ont perdu la voix, ou sont devenus des bouffons de cour, lauréats de prix Staline. Il en va de même des écrivains communistes non russes qui sont restés dans le Parti, tels, entre autres, Johannes R. Becher et Louis Aragon.

Mon allégeance fanatique au Parti ne me rendit pas complètement aveugle aux phénomènes les plus absurdes de mon nouveau milieu. Je remarquai que les instructeurs politiques envoyés par la permanence de l'arrondissement aux réunions de notre cellule ne connaissaient rien du monde, en dehors de l'étroit domaine de la politique ouvrière, c'est-à-dire les grèves, les manifestations et l'évolution syndicale. Ils ne savaient ou ne croyaient pas que le chancelier démocrate chrétien Brüning était sincèrement opposé à Hitler, ni qu'il existait une différence entre un tory britannique et un nazi allemand. Pour eux, la démocratie était « une forme camouflée de la dictature de la classe dirigeante capitaliste » et le fascisme « sa forme déclarée », tandis que le « contenu de classe » des deux régimes était le même. Les luttes politiques entre les divers partis « bourgeois » étaient uniquement le symptôme des « contradictions internes du système capitaliste » ; l'alignement réel des troupes sociales était le long de la frontière des classes. Tout cela, à mon avis, était à la fois vrai et faux. C'était faux parce que c'était la simplification grossière d'une réalité complexe ; mais, à la longue, à la lumière de l'Histoire, les nuances n'importaient plus, ma propre délicatesse de jugement était sans valeur, et c'est le télescope dialectique qui révélait la vérité essentielle.

Il y avait des choses encore plus difficiles à avaler, particulièrement dans le domaine de la langue et de la littérature. Après un discours à la cellule, dans lequel j'avais à plusieurs reprises employé le mot « spontané », un camarade bien intentionné m'avertit que je ferais bien de l'éviter à l'avenir, parce que les « manifestations spontanées de l'esprit révolutionnaire » faisaient partie de la théorie trotkyste de la « Révolution permanente ». J'étais tout au début de ma carrière au Parti et, tout en reconnaissant qu'un tel purisme sémantique faisait partie de la « vigilance révolutionnaire nécessaire », j'obéis, pour la première fois, en me mordant la lèvre pour ne pas sourire. Cette réaction allait bientôt devenir plus fréquente.

Un camarade, de retour de l'Union Soviétique, me cita la conférence qu'il avait entendu faire par un instructeur du Parti au Cercle littéraire des ouvriers d'une usine russe. « Considérer la poésie comme un talent particulier que certains possèdent et d'autres non, avait expliqué l'instructeur, c'est de la métaphysique bourgeoise. La poésie, comme tous les autres métiers, s'acquiert par l'enseignement et la pratique. Il nous faut plus de poésie prolétarienne exprimant une conscience de classe ; nous devons augmenter notre production poétique sur le front littéraire.

Les débutants devraient commencer par cinq ou dix vers par jour, puis s'assigner une tâche de vingt ou trente vers, et augmenter progressivement la quantité et la qualité de leur production. »

Par la suite, j'entendis moi-même un conférencier russe expliquer que la vogue des poèmes excessivement longs qui régnait en Allemagne pendant les années 20 était le reflet idéologique de l'inflation monétaire avec ses flots de papier imprimé. Je me heurtai sans cesse, en Russie, à des absurdités de ce genre, mais je me disais que cela n'avait pas d'importance, ce n'était qu'un symptôme touchant de l'exubérance et de l'enthousiasme d'un peuple se réveillant après des siècles d'apathie et d'oppression.

Au bout de quelques mois au Parti, ma foi prit une forme plus souple et durable. Tout ce qui me déplaisait, je l'appelais « l'héritage du passé capitaliste » ou « les inévitables fièvres de croissance de la Révolution », ou encore « des expédients temporaires ». Les intérêts supérieurs de la stratégie révolutionnaire rendaient souvent nécessaires des mesures tactiques qui paraissaient cruelles, absurdes ou nettement despotiques. Mais les marxistes ne devaient pas juger « mécaniquement » selon les apparences, comme faisait la presse bourgeoise ; leur devoir était de discerner le sens dialectique caché, et leurs expressions publiques devaient se maintenir au niveau des « masses arriérées ».

Ainsi, ma foi naïve se changea peu à peu en une croyance privée, ésotérique, plus malléable, et à l'abri des chocs de la réalité. Si l'on me demande comment des gens intelligents pouvaient supporter les brusques zigzags de la ligne du Parti, je répondrai que tout communiste cultivé, depuis le *Politburo* russe jusqu'aux coteries littéraires françaises, a sa propre philosophie secrète qui lui sert pour *corriger les faits* comme on *corrige* la fortune. Peu importe le nom que l'on donne à ce procédé intellectuel : double pensée, schizophrénie contrôlée, mythomanie ou perversion sémantique ; ce qui compte c'est la méthode psychologique. Sans elle, le portrait de l'auteur en camarade ne serait pas compréhensible.

Une barrière existait toutefois, au-delà de laquelle il m'était impossible de porter la duperie de moi-même. Mon langage et mon raisonnement avaient été reconditionnés selon le jargon du Parti, mais cette transformation demeurait confinée au mot parlé. Quand il s'agissait d'écrire, je me heurtais à une résistance inconsciente. Bien que vieux routier du journalisme, je fus incapable, tout au long de ma carrière communiste, d'écrire un seul article pour la presse du Parti, même lorsque je me trouvai sur le point de crever de faim. Au début, je rédigeai des exposés et des tracts pour notre cellule, mais, bien que corrects du point de vue de la ligne, ils étaient trop peu orthodoxes dans leur style, et le Comité d'arrondissement les arrêta. Beaucoup plus tard, pendant la campagne de la Sarre en 1934, j'éditai un journal humoristique communiste, mais

celui-ci aussi fut arrêté dès le premier numéro. J'étais capable de prononcer des discours dans le vocabulaire orthodoxe du Parti et de m'y maintenir strictement au niveau des « masses arriérées », tandis que ma vérité ésotérique et mon opinion privée demeuraient enfermées dans un compartiment étanche de l'esprit ; mais lorsque j'essayais d'appliquer le même procédé à l'écriture, je me sentais paralysé : je m'embrouillais dans la syntaxe, faisais des pâtés sur mon papier, étais incapable de concentrer ma pensée, et me mettais à dessiner des arabesques ou des déesses nues brandissant vers le soleil une faucille et un marteau [1].

Un trait particulier à la vie du Parti qui eut sur moi une influence profonde et durable, fut l'adoration du prolétariat et le mépris de l'élite intellectuelle. Les intellectuels d'origine bourgeoise étaient au Parti par faveur et non de droit ; on nous le rappelait constamment. Il fallait bien nous y tolérer parce que, pendant la période de transition, le Parti avait besoin d'ingénieurs, de médecins, de savants et d'hommes de lettres, membres de l'élite intellectuelle pré-révolutionnaire. Mais nous n'inspirions pas plus de confiance ou de respect que les « Juifs utiles » dans l'Allemagne de Hitler, auxquels on donna un brassard spécial et un bref répit avant que leur utilité expirât et qu'ils suivissent la même route que leurs frères. L'origine sociale des parents et grands-parents est aussi décisive sous un gouvernement communiste que l'était l'origine raciale sous le régime nazi. Aussi les intellectuels communistes d'origine bourgeoise essayaient-ils par divers moyens de se donner l'air prolétaire. Ils portaient de gros chandails, affichaient des ongles noirs, parlaient l'argot des ouvriers. C'était un de nos articles de foi indiscutés que les membres de la classe ouvrière, quel que fût leur niveau d'intelligence ou d'instruction, aborderaient toujours de façon plus « correcte » n'importe quel problème politique que l'intellectuel instruit. Cela était supposé tenir à une espèce d'instinct enraciné dans la conscience de classe. Encore un parallèle très net avec le mépris nazi de « l'intelligence destructrice juive » opposée au « sain instinct naturel de la race ».

Les ouvriers avec lesquels la vie du Parti me mit en contact parlaient, eux, de leur lente voix naturelle et se comportaient plus ou moins comme leur moi naturel. Le fait qu'un conducteur de camion ou un ajusteur de dynamo peut être tout aussi névrosé qu'un critique littéraire et qu'il ne lui manque que les moyens de s'exprimer est une découverte que je fis bien plus tard. Il me semblait à cette époque que les membres prolétaires de notre cellule étaient tous de ces hommes forts, durs et silencieux, non seulement désignés par l'Histoire pour hériter la terre des mains de la bourgeoisie décadente, mais aussi moralement plus purs et sains que les faiseurs intelligents de mon genre. En somme, le prolétaire, avec sa conscience de classe, était l'équivalent marxiste du Noble

1. J'ai essayé de décrire ce supplice mental dans le chapitre « Fatigue de synapses » dans *Les Hommes ont soif*.

Sauvage de Rousseau, du Surhomme de Nietzsche, du *Blut und Bodenmensch* — L'Homme du Sang et de la Terre — de Hitler, et devint une espèce de super-ego collectif pour les intellectuels communistes.

Il est difficile de recréer l'état d'esprit d'un jeune homme de vingt-six ans qui en vint à se sentir honteux d'avoir fréquenté l'université, à maudire l'agilité de son cerveau, la souplesse de son langage, à considérer les goûts et les habitudes civilisés qu'il avait acquis comme une source constante de reproche à lui-même, et l'automutilation intellectuelle comme un but désirable. S'il avait été possible de vider ces goûts et ces habitudes comme un furoncle, je me fusse prêté avec joie à l'opération.

Une étude américaine récente embrassant toutes les classes sociales aux États-Unis et toutes les races, y compris les noirs, a montré que la majorité des jeunes Américains qui adhérèrent au parti communiste y furent poussés non par la misère, mais par quelque conflit familial. Ce n'est pas la théorie marxiste par elle-même qui fait les rebelles, mais une disposition psychologique qui les rend sensibles aux théories révolutionnaires. Celles-ci servent alors de rationalisation à leur conflit personnel — ce qui n'exclut pas la possibilité que la rationalisation soit correcte.

Résumons cet aspect de l'histoire : enfant, on m'avait enseigné que tout ce que je faisais était mal, pénible aux autres et déshonorant pour moi-même. A cinq ans, la conscience permanente de culpabilité et de châtiment imminent eut pour conséquence une légère crise de manie de la persécution que j'ai décrite dans *la Corde raide*. Quelques années plus tard, le sentiment d'infériorité se manifesta par une timidité paralysante, puis se fixa sur la lenteur de ma croissance et mon apparence juvénile. A vingt-six ans enfin, cette masse flottante d'anxiété et de culpabilité toujours prête à s'accrocher au premier clou en vue, se tourna contre mon passé bourgeois, mes facultés de raisonnement et ma capacité de plaisir. Flâner au soleil, lire un roman, dîner dans un bon restaurant, visiter une exposition de peinture devenaient les coupables exercices d'un privilège que d'autres ne pouvaient pas partager, les diversions frivoles de la lutte de classe. Les vrais communistes comme les vrais catholiques vivent dans la conscience perpétuelle du péché originel.

Je déplore l'erreur logique qui me mena au parti communiste ; je ne regrette pas la discipline spirituelle qu'elle m'imposa. Le Purgatoire est une expérience pénible, mais nul, étant passé par là, ne souhaitera qu'elle soit effacée de son passé.

La seule « diversion de la lutte de classe » qui ne me donnât pas le sentiment d'être coupable, était l'amour. Pour la plupart des hommes, dans les pays anglo-saxons tout au moins, le sexe est la principale source de culpabilité et d'anxiété. Dans mon cas, ce fut la seule poursuite exempte de culpabilité, peut-être parce que mon attitude envers les femmes demeurait fondamentalement naïve et romanesque, imprégnant

chaque liaison d'un parfum unique ; or, le sentiment de l'unique me paraît le seul critérium de pureté en matière de sexe. La bassesse des contacts provoqués par la seule recherche du plaisir tient au fait que l'on compare. Être comparé à d'autres dans son comportement le plus intime est une pensée blessante et sans doute est-ce une des raisons pour quoi l'on attache une telle importance à l'exclusivité de la possession. Le chasseur de fantômes, cependant, éprouve chaque fois que son expérience est unique, distincte de toutes les autres aventures passées et à venir et, par conséquent, non comparable à elles. C'est un sentiment qui se communique automatiquement à l'autre personne et crée une oasis d'innocence autour des deux, laissant des regrets, mais point de rancune lorsque se dissout l'illusion.

Certaines des femmes à la vie desquelles la mienne fut mêlée au cours des deux années que je passai à Berlin sont restées des amies constantes ; deux furent tuées par des bombardements aériens, deux moururent dans des camps de concentration ; une autre mourut de la tuberculose ; une autre encore eut l'insigne honneur d'épouser un dentiste en Perse.

Je souhaiterais que l'on pût écrire son curriculum sentimental comme l'on expose son évolution politique et littéraire. L'obstacle n'est pas que cela choquerait le lecteur, mais que cela le ferait bâiller. L'expérience de l'unique demeure toujours confinée aux deux protagonistes. L'oasis, si étrangement séduisante soit-elle, n'a de place que pour deux. Et pourtant — comme l'a sûrement déjà dit un écrivain français — on apprend à penser par les livres, on apprend à vivre par les femmes.

Deux incidents concernant les femmes, auxquels je ne fus pas personnellement mêlé, méritent d'être rapportés ici parce que caractéristiques de l'atmosphère de Berlin pendant les mois fébriles de *Götterdämmerung* qui précédèrent la prise de pouvoir par les nazis. Le premier est assez ignoble et difficilement croyable pour quiconque n'a pas connu l'hystérie collective qui s'empara du peuple allemand pendant les derniers jours de Weimar. L'aventure arriva à un de mes collègues de chez Ullstein dont le nom m'échappe ; un nom qui ressemblait à Ehrendorf — c'est donc ainsi que je l'appellerai.

Pendant le carnaval de 1932, Ehrendorf était allé au bal et avait dansé avec une grande et belle blonde. Elle portait une énorme broche à croix gammée sur la poitrine, pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans, était gaie, affranchie et débordante de sains esprits animaux, bref la *Hitler-Mädchen* idéale. Après la danse, Ehrendorf la convainquit de l'accompagner chez lui où elle reçut ses avances avec assez d'ardeur. Puis, au môment suprême, voilà la fille qui se redresse sur un coude, étend l'autre bras dans le salut nazi, et soupire d'une voix mourante un « Heil Hitler » fervent. Le pauvre Ehrendorf en eut presque une attaque. Lorsqu'il revint à lui, la charmante blonde lui expliqua qu'elle et une

bande d'amies avaient juré solennellement « de toujours se rappeler le Führer aux moments les plus sacrés de leur vie féminine ».

La seconde anecdote est la contrepartie de la première. Alfred Kantorowicz, notre chef de cellule, avait invité une camarade à prendre le thé chez lui. J'étais seul avec eux deux. La jeune fille, que je voyais pour la première fois, était brune et mince, et aurait été assez agréable sans sa mise négligée et un air bizarre d'égarement. Elle ne se mêlait point à la conversation et ne feignait même pas d'écouter. Tout à coup, elle dit à Kantorowicz : « Maintenant, regarde par la fenêtre et vois s'il est là ; mais prends garde. »

Kantorowicz regarda au dehors, derrière le rideau. « Il n'y a personne », dit-il sur un ton rassurant.

— Quand je suis arrivée, il se cachait derrière un réverbère, dit la jeune femme.

Elle parlait d'une voix basse et résignée, sans aucune émotion. Kantorowicz m'expliqua alors que la camarade Hilda avait des ennuis : un homme la filait depuis plusieurs jours, mais l'on ne pouvait discerner dans son récit si elle soupçonnait la police ou autre chose.

— Ce n'est pas la police, dit-elle de la même voix résignée et morne.

Nous la pressâmes de s'expliquer et elle finit par dire, après un long silence :

— C'est un type du *Bezirksleitung* (Comité d'arrondissement du Parti).

Avec beaucoup d'efforts et de longs intervalles pendant lesquels la jeune femme retombait dans le silence et devenait *incommunicada* derrière un regard fixe, nous lui tirâmes un récit confus d'où il ressortait qu'un des hommes du Comité d'arrondissement (nos supérieurs immédiats dans la hiérarchie du Parti) avait voulu coucher avec elle ; qu'elle avait refusé ; qu'en conséquence, il l'avait accusée de quelque crime non précisé contre le Parti, et qu'il la suivait à présent partout, caché dans les portes cochères et derrière les réverbères.

Kantorowicz et moi en discutâmes un moment, essayant de trouver une façon de lui venir en aide. Mais elle ne s'intéressait pas à ce que nous disions. Elle était complètement rentrée en elle-même, son regard était devenu fixe et vitreux. Elle était assise à la table, immobile et raide, comme pétrifiée. Peu à peu, sa lèvre supérieure se retroussa découvrant les dents et les gencives et demeura fixée en une espèce de rictus. Des larmes se formèrent au coin de ses yeux et glissèrent lentement sur son visage, mais elle ne sanglotait ni ne donnait aucun autre signe d'émotion ; et ce rictus de lapin mort était devenu fixe. Il était évident qu'un cas de paranoïa latente était soudain entré dans sa phase aiguë ; la jeune femme était devenue folle sous nos yeux. Nous parvînmes à la faire monter dans un taxi et Kantorowicz la conduisit à l'hôpital.

J'ai arraché un jour un lapin des crocs d'un épagneul. Le lapin ne

paraissait pas blessé, mais il mourut quelques instants après de peur sans doute ou de choc. Le visage de la camarade Hilda, aux gencives découvertes et au regard vitreux, avait la même expression. C'était un spectacle horrible et lamentable qui me hanta longtemps aux périodes d'anxiété. La malheureuse fille serait probablement devenue folle, de toute façon, communiste ou non. Mais la forme particulière de sa folie était caractéristique de l'atmosphère où nous vivions. Sans doute y avait-il dans son histoire un grain de vérité autour duquel son imagination avait cristallisé. Jadis, la manie de la persécution se fixait sur des démons et des incubes ; pour la pauvre camarade Hilda, le diable était « un type du Comité d'arrondissement » la dénonçant pour crime contre le Parti.

Copyright by Calmann-Lévy.

ARTHUR KŒSTLER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE SENS DE LA CREATION

par Nicolas Berdiaev (Traduit du russe par L.-Julien Cain)

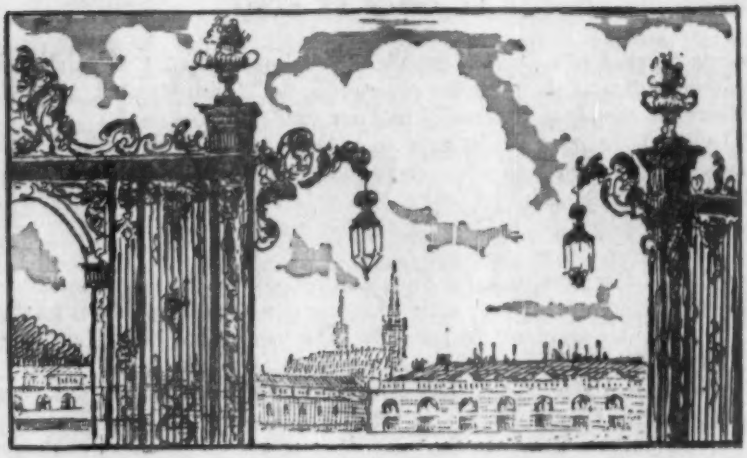
Madame L.-Julien Cain a traduit *le Sens de la Création* de N. Berdiaev ; on lui est reconnaissant de permettre la lecture d'un livre qui nous était inaccessible, et qui mérite à tant d'égards d'être lu. Il date d'avant 1914 : dès cette époque, Berdiaev avait déjà une conscience lucide de la crise culturelle qui allait déferler sur le monde chrétien.

A cette crise montante, il opposait généreusement des notions chevaleresques. Les prophètes sont toujours poètes en partie, et en partie journalistes. Je suppose que les philosophes trouveront un peu lâche le tissu du livre que sa traductrice fait si plaisamment chatoyer : ils ne pourront pas en contester l'éclat. Pour Berdiaev, la création dont il cherche le sens n'est pas celle de Dieu, mais celle qui doit devenir le fait de l'homme. Car, selon lui, aux temps judaïques de la loi, aux temps catholiques de la Rédemption, doit succéder une ère nouvelle où l'homme se justifie comme créateur, où son action créatrice lui fait trouver son salut et opérer celui du monde. Ici Berdiaev entrevoit une théologie de l'art, en quoi encore il est prophétique ; on regrettera d'autant plus que ce sujet particulier de l'art n'ait été traité par lui qu'assez pauvrement, et dans un seul chapitre. Il reste obsédé par l'antithèse classique-romantique, préfère le romantisme parce qu'il le juge d'inspiration plus chrétienne : pourtant, si, comme il l'expose, le classicisme est païen, que faire des arts primitifs et barbares qui ne sont ni chrétiens ni classiques ?

A vrai dire, je conçois mal le Dieu de Berdiaev qui fait créer l'homme à sa place. Spinoza me semble plus raisonnable. Ce livre, plein de fulgurances et de lacunes, n'en est pas moins attachant. J'y trouve, avec joie, des échos puissants du haut-cabalisme qui se prolonge du Zohar à maître Eckart, à Jacob Boehme et à Berdiaev. Si chrétien en effet que soit *le Sens de la Création*, il rejoint la pensée juive dans la mesure même où il fait passer avant tous les autres le problème de la Création.

EMMANUEL BERL

(Suite de la chronique bibliographique page 54.)



L'AMOUR DE MONSIEUR DE BONNEVILLE

par La Varende

Je viens de rentrer après une longue visite à la mère d'Irène. Irène est restée chez sa tante Dalmas, et avec raison. J'ai eu avec la comtesse une conversation, d'abord difficile, puis beaucoup plus aisée. Le monde impose une précaution, des détours, qui, à la fin, peuvent, rien que par eux-mêmes, modifier les choses les plus simples, *altérer les senti-*

Résumé des précédents chapitres. — Ce roman se situe en Lorraine, à Nancy, en 1765, l'année même où meurt le roi Stanislas, beau-père de Louis XV. M. de Bonneville (qui tient ici le rôle de narrateur) est colonel du régiment Commissaire-Général. *Il a l'affection la plus vive pour son cousin, François de Galart, homme loyal et d'une bravoure à toute épreuve. François est secrètement épris d'une jeune fille de dix-huit ans, Irène, pour qui M. de Bonneville, également discret sur le sujet, a aussi une vive inclination. Se considérant comme trop âgé pour Irène, Bonneville veut favoriser les sentiments de son cousin (beaucoup plus jeune que lui-même) et comme celui-ci est désargenté, l'institue héritier de sa fortune. Quant à Irène il semble qu'elle a deviné les deux hommes et hésite entre eux. Mais les événements ne lui laissent pas le temps de trop méditer sur ce point. A la suite d'une discussion, Galart tue en duel un Allemand, M. de Sparre, et, blessé lui-même, doit quitter précipitamment Nancy pour ne pas être arrêté. Peu s'en est fallu que l'événement ne provoquât une bataille rangée entre le régiment français de* Commissaire-Général *et le* Royal-Allemand *où servait M. de Sparre. L'oncle de ce dernier, le margrave de Berckmann, assez brave homme mais violent, est sur le point d'épouser la mère d'Irène (« la comtesse ») mais celle-ci s'interroge encore, ne se sentant que peu de goût pour la vie en Allemagne. —* (N.D.L.R.)

ments les plus vifs. Dans le monde, l'on ne mange point de pain, le bon pain de la simplicité, mais des pâtisseries, des déguisements... A force de frisure, le monde ne finira-t-il pas par tuer les passions ?

La comtesse m'accueillit avec sa vivacité coutumière ; plus démonstrative encore : eh bien, elles en passaient des moments ! Elles en abordaient des tribulations ! Comme tout cela s'était vite noué, dénoué, et quelles péripéties pour d'honnêtes femmes *si peu romanesques* (hum !)...

Elle parlait vite et gaiement :

— Vous êtes devenu l'ami de la maison, voulut-elle bien me dire, — et nous en sentons le prix ; mais convenez que nous n'étions pas en droit d'imaginer des accidents de cet ordre. Que pensez-vous de M. de Berckmann ? Est-ce un sauvage ? un Iroquois ou un marguillier ?

Je répliquai que je ne pouvais que l'estimer. La visite qu'il venait de me faire... Ce n'était qu'un gentilhomme.

Ce furent des interrogations ardentes et pressées ; elle s'exclamait, applaudissait : comment, le margrave avait pu se dominer à ce point, malgré ses colères de Wisigoth ! Eh bien, cela donnait quelque espoir... D'autant plus que M. de Berckmann ne lui en avait point soufflé mot, lui qui ne perdait jamais le sens de ses petits avantages !

Je convins à mon tour que ce duel avait été bien regrettable, que les habitudes militaires nous avaient endurcis, mais qu'il fallait rendre à pareil malheur le sens de la catastrophe familiale. Que M. de Berckmann restait seul au monde... La solitude...

Elle se prit à sourire avec tant de malice que je ne pus moi non plus ne pas l'imiter lourdement. Un soupçon de sourire, de ma part, mais immédiatement discerné, jugé ; et elle reprit rondement :

— C'est avec moi qu'il espère la combler, et peut-être qu'il la regrettera un jour, sa solitude ? Irène vous a mis au courant ?

— Je n'avais pas besoin d'elle, Madame, pour deviner les vues du soupirant, si les intentions, Comtesse, de sa déité, apparaissaient moins certaines...

Elle se mit franchement à rire :

— Ah, mon cher ami, quelle horrible situation !... Oui, horrible, car, voyez-vous, j'ai horreur, mais horreur de la pitié ! Epouserai-je par compassion, et non par passion ? Je suis bien capable de le faire, mais cela ne serait point sans risques. La pitié vous amollit le cœur, comme l'eau le biscuit ; vous donne des manières de nausées, vous amène une sorte de malaise d'entrailles. Enfin, la pitié vous rend abominablement triste, et, en même temps, active. Voilà son mal, voilà son vice, voilà son danger ! C'est son propre. La vraie tristesse vous laisse inerte, mais quand le partage de la douleur des autres entre en danse, il vous pousse aux épaules et vous ferait remuer ciel et terre. On veut intervenir ; la compassion est bien cruelle pour les égoïstes, Gentil-Bonneville, et elle me tuera car je suis égoïste de toutes mes forces.

— Profitez-en, Madame.

— Impossible ! Je me sens, à chaque minute, sollicitée par cette grosse âme en peine que j'ai recueillie ; et rebutée, aussi, par sa détresse. Quand Sparre vivait encore, j'avais admis de les héberger pour le soigner ; comment me reprendre après son trépas ?... J'avais convenu de déclarer une union prochaine — ou probable ; comment remettre le mariage en question avec le désespoir de mon margrave ?... Hier soir, il s'est retiré assez vite, afin de chanter des complaintes funèbres, et toute la nuit. Les Allemands s'échappent en musique. Il a sans doute la voix fort juste mais les cloisons sont minces dans ces maisons récentes, et je n'en perdis point une note. Il a chanté jusqu'au chant du coq, et en fin février, le coq coqueluche tard. Dans la soirée, il avait macéré dans la douleur de son neveu et la joie de moi. Riait d'un œil et pleurait de l'autre. Intolérable !

Je voyais que l'aimable femme avait besoin de se détendre et de retrouver quelque liberté, et elle reprit avec un rien de gravité :

» Et puis la pitié n'a qu'un temps : voilà le plus grave, Berckmann occupe présentement mon esprit et mon imagination. Je me sens toute fière de me trouver si bonne, mais je me demande si cela durera. S'il reste aussi frappé, ce ne serait point gai du tout. Me voyez-vous passant le reste de mes jours aux côtés d'un Jérémie et à lui tendre le mouchoir ? Et, d'ailleurs, quand je ne le plaindrai plus, qu'est-ce qui lui restera de moi ?

Elle s'arrêta, et avec une insistance affectée, traînante :

» Bien cher ami, conseillez-moi, ne serait-ce que pour ne pas faire ce que vous me conseillerez, ce qui serait au moins une raison de faire quelque chose.

***

J'étais certainement bousculé. M. de Berckmann, du moins celui que j'ai entrevu, s'en tirera à force de soumission. Je comprends cela. On est tellement pénétré de la grâce qu'on vient de recevoir que rien ne vous parvient en dehors d'elle. Des gens simples ont ainsi maintenu leur sentiment durant toute leur vie.

D'ailleurs, d'un pareil ton, il ne s'ensuit pas que la mère d'Irène manque de cœur ; souvent, quand on a comme elle choisi la gaieté, on se déforme pour donner de soi une vision rapide et plaisante, aussi factice que celle de la dévotion dans l'autre sens.

Moi-même, gagné par son mouvement, je finissais par l'imiter. Mais je fus assez vite ramené à des soucis personnels, car elle reprit après un très court instant de réflexion :

— Et que faire d'Irène ? Si j'épouse le marquis, Irène lui rappellera douloureusement le neveu embroché. D'autre part, si, par paresse, je choisis mon port d'attache après une navigation aventureuse, le château du margrave ne doit pas être particulièrement riant, surtout avec son noble et larmoyant mélomane.

» Je ne tiendrais pas à voir ma fille épouser un Allemand. On n'épouse un Allemand qu'en dernier ressort. On ne se marie pas avec une boîte à musique. La bière monte à la tête, en entraînant des biles profondes et des chants lugubres. On n'épouse pas des buveurs de bière.

— Et des buveurs de cidre ? osai-je demander, entraîné par sa verve et le miroitement de son esprit.

Elle me regarda en pétillant de malice, et sans me répondre directement :

— Après tout, la boisson ne révèle pas grand' chose. Personne n'est moins agile que les Champenois, et n'est plus fidèle que les Turcs qui ne boivent que de l'eau. J'aurais dû épouser un Bacha, un Bacha à trois queues — ce sont des queues de cheval, qui leur servent d'étendard et d'insignes de noblesse — rien d'autre... Hélas ! que dois-je faire, Gentil-Bonneville ? Tracez-moi une ligne de conduite, vous dont tout Nancy reconnaît la judiciaire, vante le sérieux et prône l'ingéniosité ? Vous avez de l'amitié pour nous deux, venez en aide à la veuve et à l'orpheline. Les Normands trouvent toujours le moyen de gagner leurs procès. Quel contrat faut-il faire ? Si j'épouse le margrave, comment me donner quelques garanties avant d'être engouffrée dans l'antre bavarois ? J'ai quelque bien, dont la moitié appartient à Irène, et lui possède cent lieues carrées de forêts. Il est vrai que ce sont des sapins et que je n'aime point cet arbre-là. Pas d'arbre moins fantaisiste au monde. Rien ne ressemble à un sapin comme un autre sapin. D'ailleurs, aussi, un Allemand comme à un autre Allemand : « Il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert », disait la marquise. M. de Berckmann semble toujours vert... La verdure éternelle ne convient qu'aux lauriers... C'est un foudre de guerre que ce jeune Galart. Pourquoi faut-il que ce soit aux femmes les plus douces que plaisent les pires ferrailleurs ?

Je soupirai et je ne puis lui cacher mon approbation. Mais elle secoua imperceptiblement la tête comme pour secrètement me rassurer, et nous reprîmes. C'est ainsi qu'elle est, et à peu près qu'elle parle. Pour retrouver ses paroles, je m'efforce de me donner son air de plaisir et d'accueil, de confiance heureuse. Dans le plus grand monde, elle eût fait sa place. Elle éblouira la cour de Bavière ; l'Electeur en fera la surintendante de sa maison...

Je le lui affirmai et l'assurai que cela changerait bien des choses ; vainement, en fait, car elle se récria à l'idée de régaler les Munichois après avoir brillé à Versailles. Elle me demanda des nouvelles de François, et comme je lui disais qu'il ne pourrait sans doute jamais abandonner sa profession de marin combattant, elle me répondit, en rêverie :

— C'est donc un homme à la mer, et qui ne veut pas être repêché ?

— Exactement, répliquai-je.

— Vous êtes le dernier de votre maison, Gentil-Bonneville ?

— Oui, Madame.

— Alors, vous ne pensez qu'à épouser pour remédier à cette solitude-là, vous aussi ?

— Pas pour cela, précisément : je ne puis arriver à croire que l'existence des Bonneville soit si nécessaire à l'Etat ni au Prince. Je redoute les enfants...

— Ah, voilà d'excellents principes ! Mariez-vous donc tant que vous voudrez, tant que vous pourrez... Pourquoi ne les aimez-vous pas, ces chérubins sales, dont tant d'imbéciles s'engouent ? Ma sœur eut sept enfants ; leur père les appelait les Merveilles du Monde. Deux sont morts de la gale rentrée, un autre s'est fait mahométan avec le marquis de Bonneval, les quatre filles le sont restées et passent leur temps à compter leurs taches de rousseur. C'est une famille bénie de Dieu. Les enfants vous dérangent ?

— Je leur devrais des remords incessants. Condamner à vivre, c'est condamner à mort. Je ne suis pas né bourreau.

— Gentil-Bonneville, seriez-vous hypocondriaque ?

— Nullement ; raisonnable, sans plus ; un peu trop raisonnant, parfois.

— Alors vous vous marierez pour l'amour et non pour l'engendrement.

— Je l'espère.

— Eh, mon cher, c'est bien plus difficile que par intérêt !

— Je ne suis pas intéressé, Comtesse.

— Quand on donne on aime à recevoir.

— Ce sont les usuriers, Madame, qui font courir ce bruit-là.

***

Telle est la conversation de cette femme. On dirait un vol de papillon quand l'insecte s'en va dans une apparente indécision, tanguant, roulant, mais qui cependant le mène exactement où il le veut. Ainsi la comtesse. Je devinais chez elle quelque dessein délibéré mais vers lequel sa curiosité avançait avec nonchalance. M. de Berckmann aura du mal à la suivre. C'est assez plaisant, mais, le plus inattendu, assez commode aussi, et permet de beaucoup dire ou savoir sans se découvrir désavantageusement. Il se pourrait que les choses graves ne perdissent point à être légèrement traitées. Je devinais que le beau papillon tournait autour des mêmes idées, du même parterre, et je tâchais à l'accompagner dans ses détours. Elle reprit :

— Irène aura du chef de son père et de mes petits cadeaux environ cinquante mille écus. Ce n'est point Pactole roulant, mais cela permet des facilités. Autant lui reviendra après ma mort, car, enfin, je mourrai comme tout le monde, quoique cette idée me semble burlesque au possible. Mais Irène n'est pas dépensière, et la réserve d'une jeune femme, même après Molière, est à considérer.

— C'est fort beau. Elle est si jolie qu'elle aurait eu le droit de n'avoir

que des dettes. Pour moi, je suis du bon côté de la médiocrité. Mes parents m'ont laissé une maison bien tenue, des fermes en excellent état...

— A quelle distance êtes-vous de Paris, Gentil-Bonneville ?

— A trente-cinq lieues, Comtesse, et par les plus beaux chemins du monde.

— Mais n'aimez-vous pas trop votre maison, mon bon ami ? Une femme peut très bien être jalouse d'une maison, savez-vous ? Quand le mari bâille partout ailleurs, ce n'est pas très agréable pour l'épouse. Elle n'a pas le droit de changer une miniature ou de bouger un fauteuil. Il y a des maisons qui sont bien exigeantes ; s'il existe des maîtresses de maison, l'on voit des maisons-maîtresses. Cela me pend au nez. J'ai déclaré au margrave que j'abhorrais la campagne quand je l'adore. Au fond, je ne suis que prudence. Chassez-vous beaucoup ?

— Fort modérément. Des promenades plutôt que des chasses.

— Avez-vous force bêtes empaillées dans votre vestibule ? Des bois de cerfs partout, et un ours qui porte votre pennon généalogique ?

— Deux canapés, comtesse, six fauteuils, et le portrait de bonne-maman Fréville, qui fut la plus jolie femme de Normandie, peint par Nattier.

— Pas de chanoinesse, même de Maria-Schull de Brün ? Pas de gibelin à la dent noire, ni de sanglier des Ardennes ?

— Le portrait d'un grand-oncle qui fut un saint, et des tourterelles sculptées au-dessus de toutes les portes.

— Le second prénom d'Irène, c'est Colombe, fit-elle, languissamment.

Elle reprit :

» Comment appelleriez-vous votre belle-mère ?

— Mais « Comtesse », ou plutôt, « Marquise »...

⁂

Elle me lança, avec un sourire, un regard approbateur et resta silencieuse quelques secondes, certainement encourageantes. Et c'est ainsi que je compris qu'elle était favorable à mes projets. Et, tout en me pliant aux grimaces nécessaires, j'étais assez ému, assez envahi par une joie encore timide, pour ne m'assurer quelque répit en rompant les chiens et délibérément, comme si je n'avais répondu qu'à l'étourdie et sans arrière-pensée.

Puisqu'elle me demandait un conseil, et que je la voyais déjà en deuil, je pouvais supposer qu'elle accompagnerait M. de Berckmann en Bavière pour les obsèques Sparre. Sa « prudence », sa « circonspection », sa « prud'homie bien connue » seraient d'accord. Qu'elle se rendît compte du milieu où elle s'exposait à vivre. Je crus voir qu'elle était satisfaite de moi et m'approuvait de ne pas la pousser à conclure.

Je ne me fais pas supérieur à ce que je suis, et j'y serais sans doute

revenu, si nous n'avions été interrompus. D'ailleurs, je ne vis pas Irène. Je demandai de ses nouvelles et l'on me répondit qu'elle était restée chez sa parente. Elle était, paraît-il, assez frappée et mieux valait pour l'une et pour l'autre ne pas la remettre si vite en présence de l'oncle aux larmes.

⁂

En rentrant, j'ai longuement médité sur ces propos que j'ai tenté de rendre dans leur enjouement et leur aisance. Je me suis jugé d'ailleurs bien différent de ce compagnon aimable qui soutenait sa partie de volant. J'ai en moi un fond de sérieux redoutable, et, quand je le soupèse, peut-être bien encombrant. Il doit y avoir moyen de tout traiter « à la légère » et non « à la lourde », comme j'en ai tendance. Ce serait l'esprit de Cour. Dans ces glissades, ces virevoltes, on va aussi loin qu'à grand renfort d'ahans... Pourquoi cela laisse-t-il quelque amertume à la bouche et au cœur ?

Oui, une fois de plus, je me suis plié à l'usage du monde, me suis modifié pour rester dans la convention qu'il impose et j'en ai été incommodé ; mais c'est que, pour moi, rien n'est si gai... *J'aime*, moi, et ma vie en dépend, ma vie morale qui compte plus que ma vie physique. Je risquerais ma peau en bouffonnant, comme il sied, mais pas mon amour. Irène exigera-t-elle de moi cette perpétuelle jonglerie, ces jeux factices ? Je ne le crois pas, en le craignant quand même un peu. Sans doute suis-je, ici, dupe d'une confusion. Ce mordant et cette alacrité appartiennent en propre à la comtesse ; comme elle n'a pas d'autre expression, une part en aurait échu à sa fille ; d'elle-même Irène ne parlerait pas ainsi, car elle pense autrement. Irène ne put cacher l'impression profonde qu'elle ressentit de la mort du neveu. Elle a moins d'esprit, peut-être, mais plus de sentiment. Nous nous rencontrerions là encore.

Mais revenons à notre semi-victoire : Irène a dû recevoir la visite de sa mère chez les dames de Dalmas, et si la comtesse me paraît gagnée, je puis croire qu'Irène a tout au moins été touchée par ce qu'elle venait d'apprendre. Notre bavardage avec la comtesse le prouve. Irène attachait de l'importance à ce qui s'était passé chez moi, puisqu'elle en a fait part à sa mère. Or, je ne puis admettre que sans une disposition de sympathie, presque d'approbation, Irène, trop habituée au succès, aux recherches de tous les jeunes Nancéens, n'y aurait vu qu'une galanterie sans conséquence, comme les autres ; une de plus, et c'est tout ? NON.

⁂

Seulement, tandis que j'écris, je suis amené à des constatations moins agréables. Irène, en fait, traversait un moment difficile de sa vie de jeune fille. Le futur mariage de sa mère ne favorisait pas sa liberté personnelle, atteignait même gravement son indépendance. Le pauvre Sparre,

entrant dans son intimité, imposait sa présence et rendait les espoirs du lieutenant un peu désagréables, ne serait-ce que par contrainte. Irène, à la suite de l'attention qu'elle accordait à François, voulut aller plus loin et chercher de son côté, aux côtés de mon cousin, une solution possible ?

Cependant, et ceci, au souvenir, ne peut faire de doute, ma tendresse, dont François décela quelque peu l'ardeur et le respect, fut pour elle une révélation. Je suis en droit d'en être satisfait — et malheureux. Satisfait qu'elle s'en rendît compte avec indulgence ; malheureux qu'elle n'y eût jamais songé auparavant. C'est donc une perspective toute nouvelle offerte à ses réflexions et à laquelle il faut lui laisser le temps de s'habituer.

Beaucoup de choses plaident en ma faveur, beaucoup de faits matériels et pratiques. J'eusse aimé qu'ils fussent moins pressants et d'un autre ordre, mais, dans cette âme si pure, ils peuvent, ils doivent soutenir le *sentiment* plus que la *basse raison*. Vivre chez le beau-père en ayant la conscience qu'on renouvelle sa plaie ? S'enfoncer aux limites de la Bavière, parmi les onces, les guépards, les ours et les reîtres, est-ce bien enviable ? Sa mère l'a si bien compris qu'elle l'éloigne présentement du margrave. Mais quand il faudra revenir à sa famille directe, alors ?... Ne serais-je pas un parti qui prendrait une valeur nouvelle et inattendue de ces circonstances ? Faut-il admettre une NÉCESSITÉ D'OCCASION agissant en ma faveur ?

... Quel vilain animal qu'un honnête homme, capable de suspecter, quoi qu'il en ait, de soupçonner toujours !...

En fait, si je puis être utile, être secourable, si je puis lui fournir le moyen d'éviter une existence qui l'inquiète, ne devrais-je pas tout simplement m'en réjouir ? N'être qu'un *pis-aller*, ne serait-ce pas encore satisfaisant quand on aime et qu'alors on ne doit désirer que la sérénité, le contentement de l'objet aimé ?

Nous sommes insatiables ; si, au début de l'hiver, on m'avait laissé entendre que ces dames pouvaient penser à moi, même seulement comme à un parti honorable, n'en aurais-je pas été joyeux ? On veut toujours plus.

Mardi 28

Décidément tout est difficile, est compliqué, s'enchevêtre. Nous voici, ce soir, dans une situation absolument inattendue, fort gênante d'ailleurs, presque dangereuse, et dont je ne vois pas aisément l'issue. Encore Berckmann, mais alors !...

J'étais allé prendre des nouvelles d'Irène chez la marquise de Dalmas, quand je sus la présence de sa mère. Je me fis donc annoncer pour présenter mes hommages à ces dames et peut-être obtenir la faveur de

voir mon adorable. Je croyais tomber en pleine paix ; j'allais me heurter à la guerre ouverte.

Je trouvai la comtesse presque grave, en tout cas, irritée derrière sa faconde. Je n'aurais jamais imaginé ces embûches.

A peine assis, elle me déclara qu'elle renonçait « au Berckmann » ; qu'elle resterait Française et envoyait tous les Allemands au diable. Le margrave avait retrouvé sa rage, mais cette fois assez odieusement. Il était difficile de lui accorder une indulgence qu'il avait auparavant su mériter.

Comme il parlait d'Irène à la comtesse et de ce qu'il comptait faire pour lui rendre « agréable le voisinage des forêts et les relations avec ses aurochs », la comtesse lui laissa entendre que sa fille semblait avoir décidé elle-même de son destin.

C'était si doux pour moi que je dus m'éclairer, m'illuminer.

— Ne vous réjouissez pas si vite, reprit la comtesse, — attendez un peu pour gambader. L'idée qu'Irène pouvait nous quitter ne parut pas agréable au margrave. Là encore, je le voyais venir ; il est très personnel, très vaniteux, et le sentiment qu'on devait ne pas considérer sa caserne comme le séjour le plus agréable en ce bas monde lui semblait injurieux. Il ne s'agissait que d'un projet en l'air...

— En l'air, oh, Madame, non ; par pitié pas d'air, pas en l'air du tout !

— Mais non, Gentil-Bo, je répondais à mon ours ; qui me pousse, me relance et me fourgonne, tant et si fort, que je lui annonce ce que j'espérais.

» Le résultat de si simples paroles et de choses si naturelles fut effrayant. Jamais, mais jamais, je n'aurais pu prévoir rien de pareil ! Je vois mon bonhomme se lever, rougir à crever sa peau, se rejeter en arrière en renversant la table à thé de ma cousine et deux cents écus de porcelaine, pour hurler : « C'était une conspiration ! C'était un assas- » sinat !... » et qu'est-ce qu'il a pu débagouler, en courant de-ci de-là dans cette jolie chambre qu'il remplissait de ses clameurs : « Un assas- » sinat, braillait-il. Ils ont assassiné mon Wolfgang pour avoir le champ » libre ! Bonneville lui a dépêché son bravo, son spadassin, au malheu- » reux enfant ! Ah, c'est trop clair ! J'avais soupçonné quelque chose de » cet ordre ! » Et les menaces de pleuvoir, et les injures de tonner... Oh, mon pauvre ami, quel spectacle et quels cris : « C'est une machination » atroce ! Je ne porterai pas plainte, cette fois, je me ferai justice à » moi-même... »

» Je vous assure, Gentil-Bonneville, que les querelles d'Allemands n'ont point volé leur réputation. Je fus atterrée durant quelques secondes, en présence de cette fougasse que j'avais si distraitement allumée et qui me sautait à la figure. Mais je sus me reprendre. Ah, si j'avais eu un tambour j'aurais battu la chamade pour couvrir ses hauts cris ! Mais réduite à un clavecin je rappelai mes esprits vitaux et ma

voix. Je criai aussi fort que lui : « Perdez-vous la tête ? Taisez-vous, mais taisez-vous ! Nous sommes chez les autres. Mais taisez-vous donc ! » Il me couvrait d'insultes à mon tour. Ah, nous formions un beau duo d'opéra, car je ne le laissais pas prendre avantage. Et quand il hurlait : « Complices, assassins, meurtriers ! », je répliquais : « Pandour, maheutre, imbécile ! » Et le pensais, au moins autant que lui, ce qui me donnait beaucoup de force.

» Attirées par cette sérénade, Catherine de Dalmas et Irène apparurent tout au bout des salons, à la porte du billard. Il se lança contre elles comme un taureau qui fonce, tête basse. Mais ma cousine Dalmas est une femme de tête et qui en a vu, au cours de sa vie. Elle fit pirouetter Irène, referma la porte sur elle et s'y tint bras croisés pour recevoir not'buffle... Elle lui demanda s'il était épileptique : « *Nein !* » ; s'il était ivre : « *Nein !* » ; s'il était devenu enragé : « *Ya !* »... Alors, elle lui montra la porte et marcha droit sur lui qui renâclait, et tournait en piétinant. Il était ponceau ; il dut sentir venir l'attaque, le coup de sang, car il empoigna soudain une jatte de tulipes, les premières de l'année, et se la ficha sur la tête pour éviter l'apoplexie. Eh bien, ce n'était même pas drôle, quand il réapparut gluant, noyé, entulipé et embarbouillé, et qu'il lança la jatte sur la muraille. Il bondit vers la porte et la ferma sur lui, à la briser aussi. Vous trouverez un mot chez vous, je vous ai fait prévenir tout de suite.

» Nous en sommes là, Gentil-Bo. La Providence s'est montrée clémente pour moi. A quelques jours de là, je ne m'appartenais plus. Ne doutez pas que, cette fois, il est à bout de sa gentilhommerie et qu'il va tout mettre en œuvre pour vous dépêcher. Nous en sommes fort émues, nous trois... »

⁂

Abasourdi, certes, mais plus encore heureux. Au vrai, n'étais-je pas déclaré ? Je lui assurai que je me sentais tout regorgeant de vie et bien indifférent à ces rodomontades. Mais qu'avait pensé Irène, en présence de ces fureurs ? C'était son sentiment dont je m'inquiétais et non de ceux du margrave. Le marquis ne menaçait qu'une part bien négligeable de mon destin. Mon destin ne tenait pas aux caprices du margrave ni à ses violences. Tout entier, mon destin se cachait aux mains d'une autre...

— Mais votre destin est fixé, répliqua la comtesse, en haussant les épaules. — C'était une alliance inscrite dans les cieux ; comme la mienne l'était aux enfers. Gentil-Bo, si vous tuez le margrave, comment l'épouserai-je ; et si le margrave tue mon gendre, je ne pourrais point m'en marier. C'est déjà bien assez d'un cadavre sur les bras. Cela nous suffit, me semble-t-il ? [1]

1. Hélas, cela ne devait pas suffire.

Elle continua du même ton plaisant, mais sous lequel se cachait un peu d'angoisse :

» Je m'interroge... Dois-je me sacrifier ? quelque plaisir que j'aie trouvé parfois à me mesurer avec M. de Berckmann, cette dernière incartade me paraît l'indice d'une humeur qui s'envenime terriblement. Faut-il s'immoler pour assurer la paix ?

— Non, Madame, ne vous sacrifiez pas. N'épousez point ! On n'épouse un Allemand qu'à la dernière flèche, et jamais un petit garçon assez méchant pour se coiffer avec des cuvettes de tulipes. Je saurai vous défendre. Ne suis-je pas devenu invincible ? « Paraissez Navarrois, Maures... »

⁂

Madame de Dalmas entrait. La marquise est moins brillante que la mère d'Irène, mais elle ne pourrait passer inaperçue. D'une simplicité attentive, elle donne toujours le sentiment de s'intéresser particulièment à son interlocuteur. Elle jouit d'une haute réputation de sagesse et de discrétion. Dans leur société, rien ne se fait sans lui demander conseil. Elle rapportait un nouveau vase de tulipes et me sourit affectueusement :

— Eh bien, Gentil-Bonneville, me dit-elle, avec un beau regard chaleureux — LE MONDE APPARTIENT AUX DOUX : je vous annonce Irène...

Et Irène parut.

⁂

Je sais bien qu'il y a des choses qu'on ne doit pas écrire, et que certaines effusions, certains bonheurs, sont indicibles. Et pourtant, j'éprouve, en poursuivant cette relation de la quarantaine, une sorte de contentement, de réconfort, auquel s'adjoint quelque vergogne. Suis-je judicieux ou serais-je fautif ? Est-ce le vieillissement qui me porte ainsi à me raconter, à préciser, à garder trace de ce qui m'arrive, de ce que je pense ou que je souhaiterais ? L'homme qui dénombre ses gains est déjà sur le déclin de sa fortune : il additionne maintenant, au lieu d'acquérir. Cependant, ne peut-on assurer qu'une maison sans comptable serait sur une bien mauvaise pente ? La sagesse et le raisonnement ne sont-ils pas les étais de la vie ? Ou bien ses *béquilles*, dont seuls les infirmes sentent le besoin ? Il existe une proverbe normand très répandu chez nous : « Qui compte ses sous les perd... ».

⁂

Je ne les perds pas en me remémorant l'entrée d'Irène. Elle vint à moi sans hésitation, mais avec une lenteur qui semblait moins contrainte que précautionneuse... Ses traits charmants étaient rosis, et, brusquement, m'avaient exalté de leur beauté si fraîche. Elle me tendit sa petite main, encore une fois, et je la gardai deux secondes de trop

dans les deux miennes, laissant ainsi transparaître ma joie et mes espoirs. Ces dames nous regardaient, pour quelques instants, silencieuses... Se souvenaient-elles ?

Je n'oublierai jamais ces secondes tellement chargées d'intentions, de sens, de promesses.

⁂

Voici donc la première fois que nous nous revoyions depuis le départ de François, et j'eus la conviction qu'il s'était établi entre nous deux une entente nouvelle. Nos regards se croisaient, et l'on aurait pu penser (« on », hélas ! ce n'est que moi, moi seul) qu'ils s'entremêlaient affectueusement, qu'ils s'accordaient.

Toutefois, elle semblait un peu inquiète, ou plutôt oppressée. Je voyais son mouchoir de cou se soulever assez vite. Oh, je n'insistai pas, comprenant qu'il fallait lui laisser de l'espace et du répit, et je détournai les regards ; mais quand je ramenais les yeux sur elle, j'avais le sentiment que les siens ne m'avaient pas quitté. Nous faisions cercle. Je me trouvais assis à une toise d'Irène et il me semblait pourtant entendre battre sa vie. Je la portais dans mon cœur, et, tandis que caquetaient ces dames, montait, de moi, vers la jeune fille, une oraison ininterrompue de ferveur.

⁂

Il existait aussi quelque chose de bien agréable dans la façon dont ces deux dames nous laissaient en dehors de leur conversation. On aurait pu penser qu'elles nous jugeaient déjà trop vieux amis pour faire des frais en notre honneur. J'appartenais à la famille. Nous avions droit au silence.

Cependant, il fallut bien revenir au pratique et sur terre. Ces dames crurent devoir sonder les projets agressifs du margrave. Je les laissai s'agiter avec une pointe de raillerie que je ne parvenais pas à résorber. Bien loin de partager leurs craintes, je prenais un secret plaisir à cette incertitude. Je suis malgré tout un vieux soldat, moi aussi. Je sers depuis vingt-cinq ans. J'ai trop souvent fait la guerre pour ne pas admettre le risque. Je n'y voyais que de vulgaires précautions à prendre et fort naturelles. La menace, même en paix, fait partie de ma vie courante, au milieu de chevaux très vifs et d'armes qui partent trop aisément. Tout est affaire d'habitude, et ces chères veuves d'officiers ne l'avaient plus. D'ailleurs, il ne serait pas mauvais, quand la chance par trop vous favorise, d'éprouver de temps à autres quelques petits mécomptes. Les dieux sont moins jaloux.

Ces dames agitaient la question de savoir ce que ferait le margrave, et l'on me demandait mon avis comme on interroge un homme de loi pour des litiges banals. M. de Berckmann me provoquerait-il ? C'était la solution probable, normale, et Madame de Dalmas s'y rangeait, quand la comtesse, par goût comique, prévoyait les plus sombres

menées et ne me laissait que le choix entre le poison, le plomb ou le fer, l'arsenic, la balle ou l'épée. Irène s'assombrissait. Disons, à leur décharge, dans ces prévisions batailleuses, qu'il leur restait quand même un tantinet de tendances militaires.

Je leur répondis bien simplement, que, dans les deux cas, j'avais des chances multiples de m'en tirer. Le duel ? J'étais au moins aussi vif que mon cousin et, sans me vanter, je me croyais une fine lame. Je mettrais d'ailleurs toute ma science à épargner le margrave, dont la corpulence, la lourdeur ne devaient pas favoriser les ébats. Quant à l'embuscade, un homme averti en vaut plusieurs.

— Comment allez-vous rentrer ? me demanda doucement Irène, — vous êtes sans armes...

Je ne portais, il est vrai, que ma « baleine », la petite épée de parade dont la lame est souple et découpée dans un fanon.

Alors, ces deux dames décidèrent de me « fortifier », ce qui me valut mon premier tête-à-tête avec Irène, car elles nous laissèrent seuls pour aller à la recherche de quelques ustensiles défensifs qui devaient subsister dans le garde-meuble.

Je repris les mains d'Irène, qui ne s'éloigna pas...

⁂

Je parlais, tout à l'heure, de l'emploi absurde des termes imagés ; des « feux », des « flammes », en amour. Mais il n'en est pas de même pour les « mains ». « Voici ma main », a une bien autre force, au figuré comme au sens propre. Obtenir « la main » de celle qu'on chérit, c'est extraordinairement s'en approcher. La main n'a-t-elle pas des pouvoirs magiques, des transmissions d'une subtilité étonnante ? Sa forme, son épiderme, la multiplicité de ses doigts, dont chacun semble posséder une vie spéciale, une existence, des gestes individuels ? On paraît vous confier toute une petite famille... Une main révèle plus qu'une joue. Peut-être plus qu'une bouche.

Au creux de la mienne, la main d'Irène, reposée, détendue, paisible, était déjà l'aveu d'un abandon tacite :

— Est-ce possible, Irène ?... Est-ce DIEU possible ?

Elle ferma les paupières :

— C'est DIEU possible, fit-elle très bas ; — accordez-moi seulement quelques jours... J'aurais tant voulu que M. de Sparre ne mourût pas...

Elle s'interrompit quelques secondes, et rouvrant les yeux avec un sourire :

» Et qu'il revînt dans sa patrie pour épouser une belle grosse Bavaroise... Attendez-moi un peu, un tout petit peu.

— Toute ma vie, murmurai-je ; — toute ma vie...

— Je voudrais pouvoir offrir toute la mienne, répondit-elle avec son étonnante passion secrète, ce qui la changeait si fortement des autres.

Irène n'avait pas dit « vous » offrir, et cela m'inquiéta intimement ; seulement, ne fallait-il pas faire état de sa retenue, de sa pudeur ? Je le crois encore.

⁂

Ces dames rentraient, pliant sous l'acier. Cela nous valut un intermède de vrai enjouement. Je me prêtai à leur gaieté capricieuse. La comtesse portait à bras-le-corps une cuirasse d'apparat, de celles avec quoi nous nous faisions peindre il y a seulement vingt ans et qui restaient d'ordonnance pour le grand uniforme. Le dernier portrait du Roi est encore sous l'armure. Ces dames voulurent à toutes forces m'en revêtir... Je me laissai habiller de chaudronnerie guerrière... Avec une réelle abnégation, en fait, car je sentais bien que je paraîtrais ridicule, ne serait-ce qu'à cause de l'armure et de sa taille. La carrure et la hauteur du marquis de Dalmas débordaient singulièrement celles de Gentil-Bonneville, et ce halecret, ces cuissards attachés qui descendraient à mi-jambes, me rendraient grotesque. Mais si je les faisais rire, si je parvenais à chasser leur souci, cela valait la peine, et j'étais rassuré par l'entente établie avec Irène. Je ne suis pas de ceux qui peuvent espérer réussir par prestige : peut-être y parviendrais-je par bonhomie ?

Je coiffai même le casque, en souvenir de la jatte de tulipes, et l'armet me descendit jusqu'au menton. J'exaspérai mon immobilité sous la charge et je réussis à les égayer en présence de cette armure monumentale et rouillée, qui se tenait toute seule et comme interdite dans leur salon de satin...

Mais Irène intercéda, et ces dames s'empressèrent tout de suite de me déboucler, non sans quelques gracieux remords que je percevais.

Madame de Dalmas avait ramené trois bonnes épées et deux paires de pistolets d'arçon fort beaux. Je choisis un estramaçon du genre des nouvelles claymores écossaises, à lame large et solide et qui défendait complètement la main. Quant aux splendides pistolets, ces dames, en fait de poudre, ne possédaient que de la farine à perruque. Elles voulurent se procurer du salpêtre mais je les retins. L'arme blanche suffirait.

— Emportez quand même les pistolets, dit la comtesse, — ça peut toujours faire peur...

Je refusai. Il n'appartiendrait pas au margrave de me transformer en panoplie.

Ces dames n'ont pas regagné leur hôtel, afin de ne pas rencontrer M. de Berckmann, à qui la comtesse a notifié son congé par une lettre de quelques lignes qui ne lui a guère coûté à écrire, à écrire devant nous. C'est, en somme, une délivrance.

⁂

Mercredi, minuit.

Les événements s'aggravent et prennent un cours de plus en plus extraordinaire Le mariage de Gentil-Bonneville, s'il se réalise enfin, n'aura pas été de tout repos ! On pourrait s'épouvanter des traverses, des sanglantes traverses, où semble se complaire la Fatalité. Mais n'anticipons pas, et, si tard, ce soir paisible où resplendit la lune, retrouvons notre calme.

Mon retour chez moi est sans histoire. Ma seule précaution fut de marcher, la claymore hors du fourreau et maintenue au côté gauche sous mon manteau, tandis que j'avançais au long des maisons. Il ne faut pas offrir un point de mire en marchant dans le ruisseau central, et une lame nue au poignet permet une riposte assez vive pour qu'elle vous rende l'avantage.

J'avançais dans la paix complète d'une soirée provinciale. Je ne rencontrai que les matous de Nancy, qui sont, comme partout ailleurs, amoureux et bruyants. Toutefois, dans la rue des Carmes, je vis trois hommes, falot au poing et marchant bon pas. C'étaient mes domestiques, déjà mis en alerte et qui, finissant par s'inquiéter, venaient à ma rencontre.

La situation apparut confuse et délicate. Par les gens de la comtesse, ils savaient l'irritation du margrave. Celui-ci était rentré encore exaspéré et grondant, et avait immédiatement organisé son départ. Fait emballer et transporter le tout à l'hôtel comme pour s'éloigner aussitôt qu'il obtiendrait une voiture de poste. Ses deux valets n'y avaient pas suffi, tellement sa hâte l'enfiévrait. Il s'était fait aider par les domestiques de la comtesse qu'il avait récompensés en pièces d'or... Ces pourboires énormes frappaient beaucoup les miens. Le margrave jusque-là n'avait point paru si prodigue...

Quand arriva la lettre de la comtesse, il était déjà parti et on l'avait tout de suite portée à l'hôtel.

⁂

Je sortais d'une mauvaise nuit, non point à cause de M. de Berckmann, quand je reçus un pli urgent de la comtesse. Ciel ! cela devenait épouvantable ! Le margrave lui annonçait son intention de se tuer dans une lettre datée de ce jour à sept heures du matin et il en était huit.

Je m'habillai frénétiquement, et, courant à travers les rues, je parvins à la *Cloche d'Or* ; trop tard, je trouvai tout le monde affolé, l'irréparable venait de s'accomplir. M. de Berckmann s'était tiré un coup de pistolet sous le menton. J'envoyai un mot à son ami, un des vieux officiers de Royal-Allemand, et, malgré l'heure, crus de mon devoir d'aller prévenir la comtesse. Elle était déjà au courant et me voulut bien recevoir en déshabillé. Des traces de larmes rougissaient ses belles joues. On la sentait réellement atterrée. Madame de Dalmas nous rejoignit,

elle aussi fort émue. On n'avait encore rien appris à Irène. J'en tremblais : avec sa fragilité, avec sa sensibilité, de quelle force, ce nouveau coup !

La comtesse avait reçu vers onze heures du soir un messager du margrave qui lui apportait des excuses, des regrets, des supplications. Excédée, elle n'y répondit que par quelques mots brefs et définitifs. Avant de se tuer, le malheureux lui avait adressé une seconde missive, où il annonçait sa décision funèbre, et qui contenait un testament en faveur de la comtesse, par lequel M. de Berckmann lui léguait tout son bien. La comtesse venait de le déchirer en quatre morceaux.

Pour moi, Irène dominait la conjoncture. Cet absurde Allemand allait peut-être tout rompre. L'impression de la jeune fille, son obsession de la mort du neveu ne deviendrait-elle pas hantise après celle de l'oncle ?

Nous décidâmes de tout lui cacher pour quelques jours au moins. Une nouvelle tragique qui a du retard perd quelque peu de son horreur. Le temps crée entre la mort et la sensibilité une épaisseur sourde. Madame de Dalmas, qui devait partir à la campagne, emmènerait Irène.

— Je vais encore mentir comme un dentiste, affirma la comtesse, — et dire que vous êtes vous-même obligé de quitter la ville pour des manœuvres...

Je lui fut reconnaissant de faire ma part dans les sentiments de sa fille. Je crois que cet éloignement est nécessaire. Nancy va certainement entrer en effervescence et nous ne pouvons offrir Irène aux contrecoups du drame ; d'ici une huitaine, la prévenir, et en la laissant aux champs, n'aura pas l'effet brutal ni la suite pénible du suicide et de ses conséquences. Du moins, c'est tout ce que nous trouvâmes. Je n'ai pas un instant voulu la voir ; d'ailleurs il était trop tôt et je n'aurais pu, en sa présence, tromper assez habilement. Près d'elle, j'avais toujours été si profondément sincère qu'il me semblait impossible de me masquer, même pour son bien.

⁂

Si, par rapport à la bien-aimée, tout me paraissait insignifiant, je ne pouvais cependant pas laisser aller les événements et il importait de réagir. Je m'accordai encore quelques minutes d'adaptation, j'avais plus d'une heure à occuper avant de pouvoir être reçu en haut lieu, et je n'étais pas inutile à la comtesse.

— Il y a là, me disait-elle, — une vilenie des choses, une méchanceté qui prend une tournure déconcertante. Je redoute beaucoup l'impression de culpabilité que pourrait prendre Irène ; tout au moins, de participation indirecte. Ne dépassera-t-elle pas ma fille ? Dans la colère de ce malheureux margrave, nous devons reconnaître qu'il entrait des apparences qui rendent moins insensée son exaspération ; qui, même sans faiblesse de notre part, peuvent nous assaillir et nous préoccuper grie-

vement. Vous, ma fille et moi, sommes absolument hors de faute, mais en est-il de même pour votre cousin Galart ? Le chevalier ne fut-il pas entraîné dans son antipathie par le sentiment qu'il avait de votre inclination ? Allons plus loin : n'aurait-il pas imaginé — non la mort de Sparre — mais sa défaite ; peut-être une bonne blessure, afin de vous débarrasser de lui. Je ne croirai jamais qu'il eût eu l'intention formelle de tuer Volfgang de Sparre, mais je n'arrive pas non plus à penser que sa susceptibilité ne se soit pas accrue par intérêt pour Irène. Est-ce uniquement une querelle de bretteurs ?

Hélas, j'en jugeais tout autant, et cette confirmation m'affermit encore plus dans le dessein que je méditais péniblement et pour lequel je m'accordais ce répit. Il me fallait aussi quelques précisions. Je demandai à la comtesse si, au sujet de la mort de Sparre, elle avait reçu d'Irène des confidences de cet ordre.

— Mais non, mais non, me répondit-elle, avec quelque impatience, — nous n'en sommes pas là ; comprenez-le donc ! Irène ne m'a laissé voir que sa stupeur, son désarroi, son souci... Il n'existe pas d'intimité bavarde ni d'épanchement entre nous ; nous sommes trop différentes.

Et ici, avec une finesse que j'avais bien raison de lui attribuer, la comtesse m'expliqua qu'entre elle et sa fille, s'était établie une façon d'être qui les rapprochait dans une entente informulée. Irène touchait le cœur de sa mère par sa douceur, sa pondération, sa sensibilité, quand la comtesse plaisait à sa fille par son animation, sa vivacité et ce qu'elle appelait elle-même « sa fantasquerie »... Elles s'étaient aimées de tout temps, mais en s'irritant, au début, de leurs complexions opposées. Leur accord avait été d'abord volontaire pour devenir bientôt naturel : « Elle m'aime pour mes défauts, et moi, je la chéris pour ses qualités. D'ailleurs nous nous sommes aperçues que nous pensions presque toujours de même sur les sujets les plus hétéroclites. Nos esprits se rencontrent, mais n'assaisonnent pas l'événement de la même manière. Irène s'épouvante, quand je m'étonne. Il lui faudra bien des ménagements. La Mort est une terrible visiteuse, pour les jeunes âmes... »

Alors, je lui exposai mon dessein.

⁂

Avec un sens machiavélique, le margrave aurait-il voulu agir sur nous qu'il n'aurait pas mieux réussi. Sa disparition volontaire allait se retourner contre nous quoi qu'il arrivât. Le suicide ferait trop parler pour qu'on en cachât le départ. Pourrai-je encore maintenir ma position officielle à Nancy ? La comtesse convint que je pouvais devenir une pierre de discorde entre les régiments de Commissaire et de Royal-Allemand. Demander au Roi de me rendre ma liberté paraissait à peu près inévitable.

Mais cette résolution entraînait de bien graves conséquences. Pour

moi, le retour à ma chère demeure normande n'eût pas été pénible, loin de là ; je l'avais toujours attendu sans en prévoir l'époque, ce retour au bercail : « avec l'âge ». Peut-être n'étais-je demeuré au service que par habitude plutôt que par goût ; cependant, avec mon mariage, la situation apparaissait différente. Avais-je le droit d'entraîner une jeune femme loin des facilités citadines et des réunions, hors d'un monde qui la fêtait ? Quelques voyages en Normandie auraient pu ménager habilement les transitions.

Puis, j'avais commencé à remettre, de loin, le château en état. Il n'avait jamais été abandonné comme tant de ces campagnes où l'on finit par vivre à la paysanne, mais il fallait le réinstaller à la mode, car ce qui plaît à une génération déplaît d'ordinaire à celle qui lui succède. Le bonheur nouveau exige le plus souvent un décor neuf. Ce n'était pas au point. J'avais commandé des trumeaux et des meubles chez Porrot, un bon tapissier parisien, mais les agencements restaient à parfaire.

Cependant, il fallait agir et ne plus tergiverser. Il fallait surprendre l'opinion. Les choses militaires réclament la rapidité. Je rentrai définitivement résolu.

⁂

Les rapports entre les régiments étaient déjà rendus difficiles par la susceptibilité des uns et des autres, qu'exagéraient les Allemands. Ils se montraient si pointilleux qu'en réponse, la bonhomie naturelle du cavalier français finissait par s'aigrir. J'avais eu beaucoup de peine à maintenir la concorde, et voici que je devenais brusquement suspect. Ce qu'avait dit la comtesse le prouvait d'autant plus qu'étant bien éloignée de tout cela, elle en avait eu d'elle-même la perception.

Les incidents survenus au moment du duel Galart-Sparre étaient révélateurs. Je ne pouvais plus m'illusionner sur mon devoir. Il fallait tenter une parade énergique et frappante, dès la reprise de la vie de garnison.

Eh bien, j'en éprouvai un déchirement inattendu. J'avais donné tant de moi-même au régiment ! Ce séjour à Nancy aurait en somme couronné, oh, bien humblement, ma modeste carrière ! Je récoltais le fruit de mes efforts en même temps que ma vie y prenait un intérêt nouveau. Mais se refuser aux jérémiades !

Donc, quittant l'uniforme, je me mis en grand deuil, et, ayant convoqué deux de mes collaborateurs immédiats, je me rendis à l'hôtel où reposait le margrave. Nous nous fîmes inscrire tous les trois. J'y rencontrai d'ailleurs quelques officiers du Royal-Allemand auxquels ma tenue civile, entre mes camarades en uniforme, suggéra sans doute quelque mystère. Je les saluai et leur fis mes compliments de condoléance, sans insister, et d'un ton officiel, comme pour ne marquer

qu'une participation de courtoisie. Ils me répondirent dignement et avec une curiosité aiguisée.

Puis, resté seul, je me rendis chez le gouverneur de la place, faute du lieutenant-général qu'un congé retenait à Paris. Comme à l'officier le plus ancien alors et dans le grade le plus élevé, c'est à lui que j'apportais ma demande de mise à la retraite, avec exécution immédiate et devancement.

Le gouverneur me témoigna beaucoup d'amitié, et s'il tenta de combattre mon projet, je compris fort bien qu'il se rendait compte de son opportunité. Je le priai de donner la plus grande publicité possible à mon départ. Il envoya immédiatement chercher le lieutenant-colonel de Royal-Allemand.

Il se montrait extrêmement frappé de ces malheurs enchaînés et les jugeait dans leur fatalité surprenante. Le chevalier de Galart était-il un personnage dangereux, un facteur secret du Malheur ? Pouvait-il être de ceux dont il faut toujours craindre le compagnonnage ? Avait-il le mauvais œil ? Le gouverneur ne le disait pas en souriant ; il venait du Midi où la superstition des influences malignes est bien plus forte que chez nous. Pauvre François !...

Après avoir rêvé dans un silence, qui nous unissait loin de nous séparer, il convint en fin de compte que j'avais pris le parti le plus prudent, bien qu'exceptionnel, irritant et désastreux pour mes amis. Il me demanda s'il devait seulement prévenir l'officier étranger, ou nous laisser en tête-à-tête. Je lui proposai de me mettre en sa présence, mais de vouloir bien nous servir de témoin pacifique. Je connais mon collègue, que j'estime, mais il faut toujours se prémunir contre les bizarreries de sa race.

L'Allemand parut très vite et s'étonna en me tendant la main. Il savait, certainement, et je serrai cette main loyale. Je lui dis en substance que je le chargeais de faire savoir à ses officiers la part que je prenais à la fin tragique de leur compatriote. Le malheur avait voulu m'y mêler, même indirectement, si bien, qu'en présence des répercussions supposables, et pour ne pas troubler les bons rapports de nos officiers entre eux, j'en prenais ma charge et en résignais mes fonctions... Il devait bien comprendre que ce n'était de mon côté rien autre chose qu'une convenance supérieure. Le combat de mon cousin, quoique défendu et punissable, avait été régulier ; rien de contraire à l'honneur ne pouvait être invoqué, et le colonel de Royal-Allemand était trop bon gentilhomme pour ne pas reconnaître ici le doigt maléfique du Sort.

Il y a des situations de fait qui en elles-mêmes imposent des devoirs. Ma présence, à la tête de Commissaire-Général, aurait pu paraître une bravade. Ma douleur de quitter le régiment était grande, et en saluant de ma part ces Messieurs de Royal-Allemand, je le priai de faire intervenir le prix effectif que me coûtait la concorde. Je ne pourrais quitter

Nancy sur-le-champ, attendant mon *exeat* et l'épuration de mes comptes, mais je m'y considérais comme déjà atteint par la retraite et dans le privé.

L'Allemand parut lui aussi extrêmement sensible à mon propos. Je trouvai chez lui une générosité — prévue, certes — mais malgré tout assez chaleureuse pour apporter du réconfort à un esprit devenu chagrin. Il me déclara, à son tour, que ma décision dépassait le nécessaire, mais qu'elle en aurait d'autant plus d'action sur l'esprit des régiments. Pour sa part, il ne pouvait s'empêcher de juger sévèrement le malheureux Berckmann. Je lui révélai une partie de la vérité, sachant d'ailleurs qu'avec les commérages, elle serait bien vite connue. Je mis en valeur la générosité posthume du margrave, et, en somme, le scrupule qui l'avait entraîné dans la mort, ce qui indiquait une vie du cœur et de l'esprit bien supérieure aux manières un peu rudes qui parfois le desservaient. Il en fut très frappé, et nous nous quittâmes contents l'un de l'autre. Il sortit sans rien vouloir attendre et pour parachever l'entente.

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LA VARENDE.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA MARINE FRANÇAISE PENDANT LA CAMPAGNE 1939-1940

par le contre-amiral R. de Belot (*Plon*)

Voici, sur un sujet très controversé, un ouvrage apaisant et serein.

L'amiral de Belot sait ce dont il parle et en parle avec objectivité. Négligeant certaines légendes excessives, dans un sens ou dans l'autre, il s'est attaché à étudier la psychologie des marins et de leurs chefs, les raisons de leur attitude au moment de l'armistice. Sa modération lui vaudra une large audience.

Cette marine avait ses qualités et ses défauts qui se sont manifestés au cours de la campagne : bataille de l'Atlantique, campagne de Norvège, Dunkerque, la bataille de France, et les brefs épisodes de la courte guerre contre l'Italie.

Rien qui rappelle évidemment les combats spectaculaires du Jutland ou de Leyte, mais une lutte continue, méritoire, entrecoupée de sauvetages comme celui du corps expéditionnaire de Namsos ou l'évacuation des armées alliées encerclées dans les Flandres.

Et pour finir, Mers-el-Kébir, « l'événement le plus sinistre depuis le bûcher de Rouen », dans l'histoire des relations franco-anglaises, mais dont le souvenir s'estompera, comme le fait remarquer l'auteur, derrière la grande figure de l'amiral Cunningham, qui sut éviter à Alexandrie le massacre qu'on lui commandait.

Quelques menues erreurs de détail n'enlèvent rien à la valeur de cette synthèse, remarquablement illustrée par les soins de Henri Lemasson.

J. M.

(*Suite de la chronique bibliographique p. 99.*)

SIX SEMAINES A PÉKIN

par Pierre Frédérix

Quartier des légations [1].

Découpez dans l'angle sud-est de la Ville tartare un quadrilatère d'une centaine d'hectares environ. Percez-y d'ouest en est une rue d'un peu plus d'un kilomètre de long : la rue des Légations. Du sud au nord, deux artères moins longues : la rue du Canal et la rue Marco-Polo. Plus trois ou quatre petites voies de traverse ou impasses. Le long de la rue des Légations, plantez quelques immeubles bancaires, style 1900. Réservez à chaque ambassade une case du damier, un grand jardin, un parc enclos de murs. Tout est caché à Pékin. De la rue, que voyez-vous ? Les portes, qui sont rouges ; les acacias, qui sont vert pâle ; les murs de briques et le macadam, qui sont gris. Des centaines de mètres de murs gris et de trottoirs gris ; feutres européens, casquettes et bourgerons bleus ; lent cheminement de limousines, de charrettes à chevaux, de bicyclettes. Tel reparaît, sous Mao Tsé-toung, le Quartier des Légations.

Les ambassadeurs étrangers s'y sont établis il y a près d'un siècle. Ils y avaient laissé des consuls lorsque le Gouvernement se transféra à Nankin. Jusqu'en 1943, c'était une ville fortifiée, comme la Cité Interdite à l'intérieure de la Ville impériale et la Ville impériale à l'intérieur

1. *Dans la précédente livraison, Pierre Frédérix a décrit l'antique (et moderne) Ville tartare (un quadrilatère de sept kilomètres de côté) ; la Ville impériale qui y est contenue, le Palais d'Hiver,* Louvre de la Chine, *naguère* Cité Interdite, *avec ses palais secondaires et ses « petits trianons ». La « nouvelle Cité Interdite » est le Kremlin de Pékin ; l'auteur a pu pénétrer dans cette citadelle du communisme asiatique à la faveur de réceptions données en l'honneur de Nehru. Poursuivant ses promenades dans Pékin, il a évoqué également les hôtels où l'on ne voit plus de touristes occidentaux, mais, surgissant par fournées, de nombreuses délégations asiatiques. Les Blancs n'ont plus place dans tout cela. En dehors des Soviétiques, ceux qui résident à Pékin ne sont plus que quelques douzaines.*

— Près du titre : le Tien an Men. (Porte monumentale de la « Cité Interdite».)

de la Ville tartare. Elle avait sa propre police, sa garnison ; elle s'administrait elle-même. Aucun Chinois n'y habitait. Vint la fin des concessions étrangères, sous l'occupation japonaise. Deux ans après le Japon s'effondrait. Quand Mao Tsé-toung refit de Pékin la capitale politique de la Chine, en 1949, l'enceinte du quartier n'était plus, comme les concessions, qu'un souvenir.

Des anciens propriétaires il n'en est que trois qui aient réussi à se maintenir dans leurs meubles, sans interruption, depuis la défaite japonaise. Ce sont l'U.R.S.S. et la Hollande, qui se font à peu près vis-à-vis rue des Légations. Et la Grande-Bretagne, dont l'ambassade est située en retrait de Canal Street. De toutes les puissances représentées à Pékin, c'était elle qui, de beaucoup, possédait la concession la plus étendue. On lui a repris, comme aux autres, les casernements où ses soldats tenaient garnison ; et plus récemment un morceau de parc où l'on patinait en hiver. Reste un vaste domaine planté d'arbres ; Païlous à colonnes rouges, à toitures grises ou émeraude ; dallages, allées asphaltées, pelouses, haies et feuillages légers, chapelle, courts de tennis, potager, intérieurs britanniques dans des pavillons de style chinois. Si elle est moins délicieuse que jadis, la vie des diplomates anglais à Pékin est encore enviable.

L'ancienne ambassade des États-Unis a été occupée par le Parti communiste chinois, section de Pékin ; l'ambassade d'Allemagne, partagée entre d'autres Chinois et les représentants de Berlin-est ; l'ambassade d'Italie adjugée à une Commission de Sauvegarde de la Paix mondiale. Le Japon loge une association sino-soviétique ; l'Espagne une coopérative où les diplomates s'approvisionnent en menus articles d'habillement et de toilette. Quant à la France elle ne dispose plus, pour la conservation de ses archives et pour la gérance de ses biens, que des locaux de l'ex-rue Labrousse, jadis centre sinologique. Le « compound » de l'ambassade a été divisé. Des casernements neufs en couvrent une partie. Au fond du jardin planté de chrysanthèmes et de dahlias, la résidence principale sert de maison d'accueil aux invités de marque du gouvernement chinois. N. Nikita Krouchtchev, M. Jawaharlal Nehru, M. Nu couchent tour à tour dans le lit du dernier représentant accrédité du Quai d'Orsay. Devant le portail d'entrée, où flotte le drapeau rouge à cinq étoiles d'or, veillent de jeunes soldats en casquette pastis. Une citrouille pourpre, à glands jaunes, est suspendue sous la voûte.

L'Australie, l'Afrique du Sud, l'Egypte, le Moyen-Orient, le continent américain tout entier n'ont aucun représentant à Pékin. Mais l'Albanie y est à l'honneur. La Suède, le Danemark, la Finlande, la Suisse ne possèdent pas de terrain dans le vieux quartier : leurs chargés d'affaires habitent, à un kilomètre plus au nord, de part et d'autre d'une étroite impasse, une cité de jolies maisons qu'avait jadis fait construire un Américain et que le gouvernement chinois a saisies avant de les leur louer. Le Pakistan, nouveau venu, n'a pas trouvé à se caser dans le quartier

traditionnel. On s'y disputait les places. C'est ainsi que les Hongrois ont succédé aux Autrichiens et les Polonais à des financiers chinois ; que des Birmans en sarong devisent dans les bureaux où les Belges firent sculpter le lion des Flandres et que l'immeuble victorien de la « Hong Kong Shangaï Banking Corporation », converti en ambassade de l'Inde, est gardé par un Sikh barbu et enturbanné.

L'ex-canal Street devait son nom au canal boueux qu'a depuis très longtemps recouvert une avenue à deux chaussées parallèles, plantée d'une quadruple rangée d'acacias chétifs. Voie peu fréquentée, au terre-plein désert où demeurent échoués de vieux autobus. Pour les Chinois, c'est Hsiang Ko Lu. Au coin de Tung Chia Min Hsiang, ex-rue des Légations, l'hôtel des Wagons-Lits a, lui aussi, été débaptisé. Des sentinelles en interdisent l'entrée au public. L'église catholique Saint-Michel, avec ses clochers gothiques, est intacte ; mais le dernier curé français a dû la quitter. Fermée en semaine, elle rouvre le dimanche matin ; un prêtre chinois vient y célébrer la messe. L'ancien service des Postes, que dirigeait un étranger, a cédé la place à la légation de Roumanie ; et la Deutsch Asiatische Bank au nouveau bureau. Pas d'erreur. C'est ici : sur la grille, le mot « Postes » figure encore, bizarre survivance, en russe et en français.

Dans Tai Chi Hsiang, ex-rue Marco-Polo, le Club de Pékin, jadis fief exclusif des étrangers, a passé sous la gestion du Gouvernement chinois, avec sa bibliothèque, désormais expurgée, ses courts de tennis et sa piscine qui, en hiver, deviennent badminton et patinoire. Il s'appelle maintenant Club International : diplomates et fonctionnaires du Wai Chao Pu s'y reçoivent à dîner. Dehors, les limousines attendent ; un cyclo-pousse guette le client. Pas de boutiques, sauf celles d'un marchand de meubles, d'un coiffeur pour dames et d'un bottier failliteux. Je regagne la « Rue des Légations », ce tapis roulant, ce promenoir. A l'ouest, les fonctionnaires d'une administration communiste se rangent sur le trottoir : au son d'un mégaphone, les voici qui tendent les bras et commencent leur gymnastique quotidienne. Face au mur gris de l'ambassade soviétique, les trente domestiques et employés que paie la Banque d'Indochine — depuis 1952, elle ne demande plus que l'autorisation de clore sa succursale — se reposent dans le jardin lorsqu'ils ne jouent pas au ping-pong devant les guichets fermés.

VILLE TARTARE.

La « Ville tartare », je l'ai dit, est le Cambaluc de Marco Polo, le Khan Baligh que Kubilaï (1260-1284) construisit au nord de la capitale détruite en 1214 par le grand-père Gengis. « Cette nouvelle ville, écrit Marco Polo, a la forme d'un carré parfait, de vingt-quatre milles de tour, chacun de ses côtés mesurant ni plus ni moins que six milles. Tout le

plan de la cité a été régulièrement dessiné au cordeau et les rues sont par conséquent si droites que lorsqu'une personne monte sur la muraille au-dessus d'une des portes et regarde droit devant soi, elle peut voir la porte d'en face, de l'autre côté de la ville. Sur les voies publiques, il y a, des deux côtés, des échoppes et boutiques de toutes sortes. Les lots de terrain sur lesquels ont été bâties les habitations, dans la ville entière, sont tous carrés et exactement alignés l'un sur l'autre, chaque lot étant assez spacieux pour contenir de bonnes bâtisses avec leurs cours et leurs jardins. A chacun des chefs de famille, un de ces lots était assigné. Ainsi tout l'intérieur de la ville est-il divisé en carrés, de façon à ressembler à un échiquier ; le dessin en atteint un degré de précision et de beauté indescriptible... »

Les Chinois traduisaient Khan Baligh par Taï Tu : Résidence Impériale. Ce n'est qu'un siècle plus tard, sous Yung Lo, que Taï Tu-Khan Baligh devint Pékin, la Ville du Nord, par opposition à Nankin, la Ville du Sud où les Ming, dynastie nationale victorieuse des Khans mongolo-tartares, avaient d'abord régné. Au temps de Kubilaï et de ses descendants, le rempart septentrional de la Ville tartare était situé à deux kilomètres et le rempart méridional à quelques centaines de mètres au nord de leurs emplacements actuels. Mais les faces est et ouest de l'enceinte n'ont pas bougé. En amputant la Ville tartare au nord et en l'étendant un peu vers le sud, les Ming en ont respecté la structure, les traits essentiels. Six siècles et demi après Kubilaï, la République populaire a hérité de l'échiquier que décrivait Marco Polo.

Palais d'Hiver, Cité gouvernementale, quartier des Légations : voilà qui suffirait à marquer la Ville tartare. Si elle n'est plus le domaine réservé à la Cour, aux fonctionnaires et à la garnison, elle n'en contient pas moins tous les ministères, toutes les ambassades, tout ce qui évoque à Paris des noms tels que Louvre, Élysée, Faubourg-Saint-Honoré, Champs-Elysées, Quai d'Orsay, Matignon, Faubourg-Saint-Germain, rue de Varenne. Il n'existe pas à Pékin de Passy, d'Auteuil, de Plaine Monceau, de Neuilly où la bourgeoisie soit allée s'installer. Peu d'autos, peu de transports rapides : l'on préfère demeurer près du centre. Les beaux quartiers — pour autant que ce terme ait un sens dans une ville dont aucune rue n'est « belle » — restent ceux qu'habitaient les princes, les mandarins, les Chinois riches, les étrangers aux derniers temps de l'Empire. Le beau quartier par excellence est, comme jadis, la section sud-est de la Ville tartare. C'est ici que se trouvent encore tous les bons hôtels ; ici qu'il convient, si l'on est quelqu'un à Pékin, d'élire domicile.

Trois avenues parallèles, tracées dans l'axe de Hatamen, de la rue « Marco-Polo » et de la rue « du Canal » divisent en tranches cette partie de l'échiquier. Celle du milieu a été connue par la « société » de Pékin pendant quarante ans sous le nom de Morrison. Les Chinois ne l'appellent plus que Wang Ta Chieh, ou plus exactement Wang Fu Ching Ta Chieh : la Grande Route du Puits d'eau du Palais Wang. Feu le « doc-

teur » G. F. Morrison était un de ces personnages dont l'existence est devenue inconcevable depuis la fin des concessions : mi-correspondant du *Times*, mi-conseiller du président de la République. Il habitait une maison de « son » avenue. Si les survivants chinois de son époque continuent de hanter « Morrison », c'est vêtus de la cotte bleue de mécano et coiffés de casquettes. Le Wang Ta Chieh est une avenue de l'Opéra aux vitrines provinciales, un boulevard de la Madeleine sans terrasses de cafés. Entre les arbres, des bicyclettes sont rangées par centaines, dans des râteliers de bois. J'y consulte parfois, à la station des « pedicabs », un plan de la capitale dressé, comme le sont nos plans du métro, sur le trottoir, et divisé en secteurs où est indiqué le prix de la course.

Cent mètres avant le premier rond-point, que signale un échafaudage couronné de drapeaux rouges, un étroit couloir s'ouvre à droite, entre deux files d'éventaires. Le couloir s'élargit, son plafond s'élève, je tourne à droite : ce n'était qu'une des entrées du Toung An Chi Chang, le Grand Marché Couvert de Pékin. Ville à l'intérieur de la ville — une de plus — labyrinthe de galeries vitrées et de passages sombres où je me suis égaré dix fois avant d'en reconnaître les carrefours et les points de repère. Dans ce souk chinois dont le quadrillage reproduit celui de Cambaluc, mille petits commerçants déposent les volets de leur échoppe vers huit heures du matin. Les lampes, les ampoules électriques s'allument. C'est à leur clarté que les chalands défileront, qu'ils se verront offrir ici de la papeterie, des stylos à cent sous, du tabac, là des horloges, de la vaisselle, des carpettes, des bibelots, des tenues bleues, des chaussures, des fruits verts ou glacés, des jouets. Vers neuf heures du soir, quand les restaurants se vident, le Chinois replace ses volets. Demain, j'irai à deux kilomètres d'ici, passé le terrain où est en train de s'édifier l'Opéra de Pékin, visiter la réplique du Toung An Chi Chang : le Marché Populaire. Les autorités communistes en ont construit les halles dans l'enceinte du Lung Fu Szu, temple bouddhiste désaffecté ; elles y ont rassemblé et fixé les camelots qui opéraient en plein air. Pendant que le Tung An Chi Chang vend du neuf, le Lung Fu Szu « travaille dans l'occasion ». Pour les étrangers qu'y amènent les Pobieda, les Austin et les Chevrolet des ambassades, c'est un but de promenade, un Hôtel Drouot sans enchères, un marché aux puces encaserné d'où l'on sort presque toujours les mains vides ; pour la clientèle chinoise, une exposition permanente de meubles, de quincaillerie, de peaux, de vêtements fourrés, de porcelaines, de pendules et de bronzes « art français », qui recèle par surcroît un stand de savons à barbe, de blousons kaki, de produits hygiéniques et de masques à gaz, épaves des stocks américains.

Parcs publics.

Des trois parcs de la Ville tartare, il en est deux dont on ne voit rien de l'extérieur. Ils restent aussi complètement enclos de murs que

l'ancienne Cité Interdite à laquelle ils sont accolés. L'un d'eux s'appelait naguère Parc des Ancêtres. La République Populaire en a changé le nom. C'est maintenant le Parc de Culture des Travailleurs, le Wen Hua Kung. Une seule porte : celle qui s'ouvre dans la muraille pourpre de la Ville impériale, à droite du Tien An Men. Voici d'abord un jardin planté d'arbres, un peu plus grand que celui de notre Palais-Royal. Quelques panneaux de propagande y ont été placés par le Gouvernement. Rien de plus, discrétion louable. Un nouveau théâtre en plein air, de trois mille places, se dissimule dans un enclos spécial. Quant au Temple des Ancêtres, le fameux Taï Miao, construit, brûlé et rebâti au xve siècle, ce n'est qu'après avoir traversé le jardin et franchi une enceinte extérieure que je l'ai découvert, dressé sur sa terrasse aux escaliers de marbre et coiffé de tuiles d'or. Pas plus que les deux autres temples qui se cachent derrière lui, sous les cèdres, je n'ai pu le visiter. Des ouvriers le restaurent.

Le Parc des Travailleurs est-il moins attrayant que les autres ? Sont-ce les guinguettes qui lui manquent ? Il m'a paru assez délaissé. A gauche du Tien An Men, au contraire, le Parc Central fait recette à ses guichets. Payons notre obole, passons sous le païlou jadis érigé à la mémoire du ministre d'Allemagne Ketteler, victime des Boxers. L'inscription a été effacée, remplacée par un « Sauvez la Paix » qui est un des slogans du régime. Promeneurs bleus, promeneurs jaunes ; kiosques, pavillon-restaurant, limonades, bols de thé, serres à fleurs.

Dans un coin, un théâtre de variétés réservé pour la bonne saison. Ailleurs, un petit terrain de jeux pour enfants, avec ses bascules, son toboggan, son manège d'automobiles naines. La grande attraction, du printemps à l'automne, reste ce parterre de jarres et de cuves où flottent, dans une eau trouble, des cyprins exophtalmiques aux membranes blanchâtres. Rien ne porte moins les traces d'un bouleversement politique, d'une révolution, que le Parc Central. Si ce n'étaient les uniformes de coton bleu, l'on pourrait se croire reporté d'un siècle en arrière. Du haut des monticules artificiels qui bossèlent l'angle sud-ouest de l'enclos, je n'aperçois que rocailles, sentiers tortueux, tuiles bleues ou jaunes, arbres noueux : un décor et un paysage classiques.

Le Parc du Peï Haï est de beaucoup le plus vaste des parcs accessibles, dans la Ville tartare, aux habitants de Pékin. C'est leur parc Montsouris et leur jardin des Tuileries ; leur lac Daumesnil et leur Luxembourg. Rien de plus populaire, en été, qu'une partie de canot sur le Peï Haï ; l'on s'y retrouvera en hiver pour patiner. Une île reliée à la rive, comme une énorme poire à sa branche, par un mince pédoncule, occupe tout le milieu du lac. Une colline boisée s'y dresse, que domine la silhouette crayeuse du Païta. Les historiens nous apprennent que le Païta est un stupa bouddhique construit vers 1650 pour commémorer la première visite à Pékin du Grand Lama de Chassa. Les étrangers l'ont irrespec-

tueusement surnommé la Bouteille de Pippermint, parce que la forme en est en effet celle d'une bouteille de liqueur à long goulot.

Ne manquez pas de monter jusqu'au balcon du Païta. C'est un des seuls points de la capitale — pour ne pas dire le seul — où l'on cesse de se sentir fourmi cheminant au ras de terre, habitant d'une cour, poisson dans un vivier. La vue sur le Palais d'Hiver, sur ses toits jaune d'œuf, sur l'équerre grise de son rempart et sa douve luisante, est admirable. Miroir, le Lac du Centre, et déserte la rive, domaine de Mao Tsé-toung. Sur le pourtour extérieur du Peï Haï, depuis le mur pourpre de la Bibliothèque jusqu'à l'ancienne Magnanerie Impériale, quelques édifices neufs attendent qu'on enlève leur caparaçon d'allumettes. Pagode de Kuan Yin, Écran des Neuf Dragons de Porcelaine, Temple des Cieux de l'Ouest, gazons, rideaux de verdure et lointains lumineux...

Cet arbre fourchu, près du pagodon vert, est celui où se pendit le dernier des Ming en 1644. Saluez-le de loin. Mais n'essayez pas de franchir les portes du mur rouge qui enclôt, sur ses quatre faces, la base de la colline : elles sont gardées militairement.

La géométrie de Pékin serait imparfaite si le tracé des rues ne m'obligeait, après avoir longé le côté ouest ou le côté est du rectangle, à revenir me placer dans l'axe de la colline : c'est aussi celui du Palais d'Hiver, le Méridien des Trônes et de la capitale. Devant moi une avenue s'élance vers le nord. Elle traverse la muraille de la Ville impériale ; elle va se heurter, un kilomètre plus loin, à la Tour du Tambour qu'édifia Kubilaï, quelque vingt-cinq ans après l'achèvement à Paris de la Sainte-Chapelle. Nouvel enclos, nouvel obstacle. Je le contourne. Au-delà d'un campement de masures, se dresse, toujours dans le même axe, un dernier édifice : la Tour de la Cloche.

Confucius et Bouddha.

Confucius est mort dans un village du Shantung une dizaine d'années avant la naissance de Socrate. Deux siècles avant Jésus-Christ, le fondateur de la dynastie Han immolait un bœuf sur son tombeau. Sept siècles plus tard, un autre empereur lui dédiait un temple spécial, le premier Temple de la Littérature. En 739, un décret fit du « Maître Suprême » Krong tse — c'est le nom chinois de Confucius — le « Roi de la Diffusion des Lettres ». Au XIVe siècle, Krong tse devint « La Grande Perfection, le suprêmement génial Roi de la Propagation des Lettres ». Le chef de sa famille était « Duc des Offrandes au Génie », grand propriétaire terrien et exempté d'impôts. Des Temples de la Littérature s'élevaient dans toutes les villes de Chine ; en passant devant eux les cavaliers mettaient pied à terre comme devant le palais impérial. On y sacrifia désormais, chaque année, le vingt-septième jour de la huitième lune, jour anniversaire de la naissance du Sage.

Je pense à cette longue histoire en cherchant, dans le nord-est de

Pékin, un sanctuaire qui fut illustre et que l'on ne visite plus : le Temple de Confucius, le Kong-Miao. Une des portes de l'enceinte est barricadée ; l'autre gardée par un mécano bleu. L'ami qui m'a conduit parlemente. Où sommes-nous ? Voici un panier, un terrain de basket-ball ; et sous un auvent vermoulu, à demi caché par un tas de sable et par un tas de charbon, trois bouddhas de cuivre déteint. Là-bas, derrière un mur, j'aperçois le Temple lui-même : c'est devenu, paraît-il, le siège d'une école destinée aux employés d'une organisation d'État. Entrée interdite.

Au fond de la cour, sur le fronton de ce portique, Yung Lo fit écrire : « Tout, sous les cieux, reçoit le bénéfice de l'instruction. » Avançons. Dans la seconde cour, plantée d'arbres, ce pavillon à toits recourbés est le Hall des Classiques. Sous les Ming, c'était une université nationale ; sous les Mandchous, une école impériale. Le Fils du Ciel, après avoir passé ce pont de marbre, allait s'asseoir sur un trône, dans le pavillon. Il dissertait ; il interrogeait lui-même les candidats. En 1922, reprenant la tradition de l'empire, le président de la République chinoise, suivi des membres de son cabinet, est revenu prier Confucius. Que s'est-il passé ensuite ? On me dit que les cérémonies confuciennes, supprimées durant quelques années, furent reprises en 1934. Poissons d'or et lotus avaient déjà disparu de la « rivière ronde » qui traverse le jardin. A présent, un magasin de ferrailles et de tuyauterie occupe la galerie couverte où les textes des livres canoniques demeurent gravés. Des hommes en casquette, que mon arrivée a dérangés, se rasseyent au creux d'un balcon. Le Palais des Classiques achève de se délabrer.

« Gouverner, professait Confucius, c'est rectifier le peuple. Pour gouverner, il faut d'abord rectifier sa propre personne. » Mais il disait aussi : « On peut forcer le peuple à obéir ; nul ne saurait l'obliger à comprendre. » Équité, Réciprocité, Politesse, tels sont les grands secrets. « Quand les Seigneurs, affirmait le Sage, aiment la Politesse, le peuple est aisé à conduire. » Il ajoutait : « Même en tuant des hommes, il faut avoir de la politesse. » Aux Seigneurs, il ne cessait d'opposer les Petites gens. « Le vrai Seigneur met au-dessus de tout l'Équité. Les Petites gens considèrent le dénigrement et la calomnie comme de la perspicacité. A quoi sert que les Petites gens vivent longtemps ? Ils ne peuvent faire du bien, même pendant un jour. »

Sa morale était celle d'un gentleman chinois de la vieille époque. Morale d'aristocrate conservateur. « Le respect s'établit en commençant par les aînés. Il enseigne au peuple la soumission. Que le prince soit prince, que le sujet soit sujet ; le père, père ; le fils, fils. » Tout cela est connu ; n'insistons pas. Le Kuomintang ne se réclamait plus que par moments du prince canonisé des belles manières. La République Populaire l'a jeté par-dessus bord.

Il n'en est que plus curieux de voir comment elle s'accommode de Bouddha. Entre le Kung Miao et le Lama Miao, la distance est courte : on la parcourt à pied en dix minutes. Autre enceinte, autre porte ; mais,

devant cette porte, deux autocars. Sur le seuil, les pèlerins en robe tibétaine, coiffés d'extravagants chapeaux. Dans la cour pavée, à l'ombre des acacias, trente personnes : visiteurs, desservants ou fidèles. A droite, un enclos muré, par où l'on accède au monastère. A gauche, une pagode habitée par un Mi Lei Fo hilare et pansu, que veillent les quatre rois des Devas, tenant qui un bâton denté, qui un parapluie, une épée, une guitare : le tonnerre, le contrôle du temps, l'armée et la musique du Ciel. Les peintures sont fraîches ; les ors brillent.

Le Temple des Lamas — de son véritable nom Yung Ho Kung, Palais de la Concorde et de l'Harmonie — était à l'origine une résidence princière. C'est le Louis XV de Pékin, Chien Lung, qui le reconstruisit en sa forme actuelle. C'est lui qui, de sa main, traça en chinois, en mongol, en tibétain et en mandchou, les textes doctrinaux que l'on me montre gravés sur une stèle ; lui qui installe ici ce bouddhisme réformé, cette église et cette hiérarchie dont le chef spirituel, le Dalaï Lama, était aussi depuis le XVIIe siècle, souverain temporel du Tibet. Jusqu'en 1900, on ne visitait pas le Lama Miao ; un Bouddha vivant se l'était réservé.

Il y a quelques années, des initiés au chef couvert de masques en carton peint y dansaient encore la Danse du Diable. Pas plus que l'école de Confucius, la secte des lamas n'aurait dû trouver grâce devant la République Populaire. Mais Confucius n'est qu'un Sage, relégué au magasin des antiquités. Une ombre. Le Dalaï Lama vit et il se réincarne. Le Dalaï Lama existe, il se montre, il voyage, des millions de Tibétains et de Mongols le vénèrent. Plutôt que de le combattre, les marxistes chinois ont jugé politique de l'apprivoiser. Au lieu de fermer le Lama Miao, ou de le livrer à des mécréants, ils l'ont restauré à grands frais.

Assis en lotus, entre ses deux disciples préférés, Sakyamouni reçoit dans un pavillon à colonnes incarnat. Les dix-huit Lohan du bouddhisme, apôtres aux figures blanches et roses, siègent à droite et à gauche de la salle. Dans le pavillon qui suit, voici Shang Shou Fo, le dieu de la Longévité. Voici des brûle-parfum de bronze, des moulins à prières. Au taoïsme, les lamas ont emprunté la loi du moindre effort. Dans le moulin, placez un texte en sanscrit ; il ne reste plus qu'à tourner ; un tour, une prière. Demain les magnétophones à bande feront mieux.

Quatre-vingts lamas, hauts dignitaires, prêtres savants, prêtres ordonnés, novices initiés ou non initiés, vivent au Yung Ho Kung. Les uns portent la robe brune, comme les moines d'Occident, avec une cordelette à la ceinture ; les autres, une toge jaune ou violette et sur leur crâne rasé une sorte de bicorne à cimier d'étoffe ou de plumes. Je les vois traverser les cours, se prosterner sur les marches du Fa Lun Tien où tourne la Roue de la Loi, prendre place sur des banquettes recouvertes de housses jonquille, devant la statue géante de Ju Lai Fo, dont la tête couronnée touche aux caissons verts du plafond, à vingt mètres du sol : un immense manteau d'étoffe, accroché au bois de ses épaules, lui tombe jusqu'aux talons ; des écharpes flottantes sont suspendues à ses mains aux doigts

écartés. Un bourdonnement de prières s'élève. C'est dans ce conservatoire religieux que le Dalaï Lama Dantzen-jiatzo et son vicaire général de Chine, le Panchen Ngoerhtehni sont venus prêcher, l'autre jour, entre deux cocktails gouvernementaux.

Ville chinoise.

Entre la Ville tartare, moitié nord de Pékin, et la Ville chinoise, sa moitié sud, un ruisseau coulait jadis. Il a disparu. Mais la muraille subsiste qui, pendant un temps, sépara le conquérant et le vaincu. Tartares ou Mongols ont été aux Chinois ce que les Romains et les Francs furent aux Gaulois, les envahisseurs normands aux Saxons d'Angleterre. Encore les langues ne se sont-elles jamais fondues. Détruite par Gengis Khan et dépeuplée par Kubilaï, Tchung Tu, qui avait été la capitale chinoise des Kin, ne commença de revivre que sous les Ming, autre dynastie chinoise, quand Yung Lo alla y bâtir les temples du Ciel et de l'Agriculture. Ce sont les Ming qui, au XVIe siècle, la pourvurent de son rempart.

Lorsqu'on descend le Waï Ta Chieh, axe nord-sud de la Ville chinoise, un fleuve de cycles à remorque vient à votre rencontre ; ballots de marchandises, chargements de planches, de nattes ou d'osiers, sacs de riz ou de farine, montagnes d'œufs en caisses. La Ville chinoise, dirait-on, sa banlieue, sa campagne travaillent et produisent pour la Ville tartare. La Ville chinoise — l'ancienne Tchung Tu, vidée par le fondateur de Cambaluc parce que les astrologues prédisaient qu'elle se révolterait contre lui — est restée l'habitat du petit peuple et des artisans, un immense faubourg Saint-Antoine fortifié.

Depuis Chien Men, porte centrale du mur tartare que longe aujourd'hui la voie du chemin de fer, jusqu'au Pont du Ciel, on roule dans un flot continu de tricycles, de charrettes à chevaux, de trams, entre deux haies de magasins et de boutiques. Les rues transversales sont presque toutes commerçantes : rue des Jades, rue des Grandes-Barrières, rue de la Soie, rue des Galeries. La foule n'y laisse passer que de temps en temps un pédicab ou une voiture ; elle s'écarte un instant et se referme. Cases éclairées, rayons de tissus, de casquettes et de bonnets, penderies d'habits, marchands d'abaques et de bouliers, fabricants de pinceaux, petits ateliers où l'on taille des étoffes, pharmacies, venelles où cuisent en plein air des pâtes, du riz, des poissons, des légumes.

Il n'est qu'un commerce, m'a-t-il semblé, qui ne prospère plus : celui des curiosités. Peu d'étrangers, pas de touristes ; l'amateur et le propriétaire chinois d'objets précieux tiennent également à ne pas attirer l'attention. Mais on peut encore se faire apporter à domicile un très beau choix de terres cuites ou de tapis qui passeront la frontière s'ils ont moins de cent ans.

Le Pont du Ciel, Tien Chiao, est le grand carrefour de la Ville chinoise. Le Waï Ta Chieh y croise une autre avenue qui s'étend sur huit kilomètres, de la porte est à la porte ouest de l'enceinte. Près de ce carrefour, le marché fameux du Tien Chiao, avec ses enclos de paille ou de toile, ses baraques, ses allées de terre couvertes par des bâches, tient du parc d'amusements et de la foire du moyen âge. Des bateleurs, des jongleurs, des trapézistes s'y donnent en spectacle. On y mange, assis ou debout, sous les auvents ; on y boit ; on s'y paye deux heures de théâtre ou de cinéma pour ce qui serait en France une pièce de dix francs. En face, sur un terrain encore mal déblayé, les autorités communistes viennent de construire, par une sorte de défi, une salle de mille cinq cents places, préfiguration de ce que devra devenir cette zone pouilleuse. J'y ai vu danser la troupe du Stanislavski ; j'y ai entendu chanter Michel Oneguine devant un public d'invités que la richesse des costumes, l'éclat de la mise en scène et des voix russes laissaient pantois.

Passé le Pont du Ciel, le Waï Ta Chieh s'élargit. Aux trottoirs succèdent des bas-côtés ; aux magasins, d'assez misérables masures. Ai-je bien fait comprendre le caractère de Pékin ? Sa géométrie, ses contrastes ? Sauf aux abords immédiats de la Cité Interdite, d'où la beauté ruisselle, et aux alentours des portes monumentales, rien n'y accroche le regard ni ne suscite l'admiration du passant. On pourrait traverser vingt fois Pékin de bout en bout et n'en connaître que les chenaux populeux ou déserts, les murs, les avenues bordées de très médiocres bâtisses, le plâtre, le ciment, les poteaux télégraphiques. Waï Ta Chieh n'échappe pas à la règle. De Chien Men au Pont du Ciel, c'est un Broadway, un Sébasto chinois ; plus loin, c'est déjà l'amorce d'une grande piste caravanière. Inutile de chercher le Temple de l'Agriculture. Une enceinte le cache, on n'en voit rien, les portes sont fermées. Mais à l'est, une autre porte demeure ouverte sur la plus vaste des oasis impériales.

Le mur extérieur a plus de six kilomètres de tour, le mur intérieur en a quatre. Du faubourg prolétarien où s'arrêtent les rouliers, je passe tout à coup dans un parc réservé, cinq siècles durant, aux rendez-vous du souverain avec l'esprit du Ciel. Deux cents ans avant que Le Nôtre naquît, Yung Lo avait dessiné cette allée. Elle s'étend, comme un tapis cérémonial, du couchant au levant. Il m'a fallu marcher longtemps droit devant moi et pénétrer dans le second enclos pour y découvrir les deux sanctuaires que relie une chaussée transversale. Celui du midi est une simple meule vernissée ; celui du septentrion, une pagode coiffée d'un triple toit : le Temple du Ciel.

Les tuiles sont bleues, d'un bleu profond, et pailletées d'or ; les bandeaux sont verts ; les murs rouges ; les escaliers et les balcons de marbre blanc. Pékin est ainsi : une ville grise, atone, poussiéreuse, qui recèle par endroits d'éclatants bouquets de couleur. Ceux qui visitèrent le parc du Ciel avant la seconde guerre mondiale parlent de son « total abandon ». Des jardiniers y travaillent, on a réparé la terrasse circu-

laire aux trois cent soixante éléments — autant que de degrés rayonnant vers tous les points de l'horizon — où le souverain officiait ; les fourneaux de céramique sont prêts à brûler les offrandes ; sur l'autel, une plaque de bois noir, verticale, porte ces mots écrits en chinois et en mandchou : « L'Empereur du Ciel ».

En 1917, les troupes de Li Yuang Hung, qui tentait de restaurer la monarchie, furent cernées dans le parc ; elles y capitulèrent devant les troupes républicaines. J'ai vu, dans ce même parc, un bois de thuyas occupé par les tentes d'un régiment de la République Populaire qu'on avait fait défiler à Pékin, à l'occasion d'une grande fête. Derrière un écran de toile, quelqu'un discourt. Les acclamations s'éteignent. Dans les allées plantées de cyprès chinois aux troncs noueux, des familles vêtues de bleu promènent leurs enfants. Tout le reste de l'après-midi je n'ai plus entendu que le bruit des chaussons et des souliers sur les dalles, le cri des pies, des geais, des corneilles dans les sycomores.

Le piéton de Pékin.

Y a-t-il des appartements nouveaux à Pékin ? Hors des murs peut-être, où les constructeurs de fabriques et d'écoles tirent des plans sur l'avenir. Mais à l'intérieur de l'échiquier ? En dépit des immeubles qui s'édifient çà et là, du côté de « Morrison » ou sur la ceinture verte du Peï Haï, Pékin est tout, sauf une ville de casernes à loyers. On n'a pas démantelé les palais qu'occupaient les princes et les grands dignitaires. Ni détruit les « compounds » des richards : pavillons, pelouses, rocailles, téléphone et autel des ancêtres. Tout au plus les a-t-on divisés. Un appartement ? Il n'en est pas question. Arrêtez-vous devant la porte encastrée dans le mur de clôture, sous son faîte de tuiles. Pressez le bouton de la sonnette ou heurtez, de l'anneau, la plaque de cuivre. Un domestique en chaussons apparaît, il sourit, le vantail achève de s'ouvrir. Une allée de dalles traverse le jardin où se dresse, en été, un parasol. Le bungalow, simple rez-de-chaussée, est au fond. Vases, potiches, fauteuils, tapis étendus sur le carrelage, croisillons de bois qui rappellent les moucharabiehs, fenêtres vitrées ou cloisons de papier translucide plus étanches que le plâtre et le verre : les bruits de la rue ne pénètrent pas jusqu'ici.

L'aspect des habitations est ce qui a le moins changé à Pékin. Le commerçant continue de loger dans son arrière-boutique ou à l'étage du dessus, qui fait corps avec elle ; la famille « bourgeoise » dans son enclos privé. L'enclos que l'on trouve au milieu des maisons dans les quartiers populaires est une cité minuscule. On y vit à quatre dans une pièce, autour d'une aire en sol battu où picorent les poules, où les enfants jouent à cache-cache derrière l'acacia et le chêne de la communauté. Ouvert au ciel, cet enclos du pauvre est autant que celui du riche

séparé des enclos voisins et de la rue par des murs. Si j'aperçois quelque chose par-dessus le mur, ce n'est qu'un toit en pente, un fil électrique, la cime d'un arbre, une lanterne ou un cerf-volant.

Seul l'État peut se permettre de bâtir ou de gérer des immeubles. Trois ou quatre étages sont un signe qui ne trompe pas. Mais rien n'interdit à un Chinois de posséder vingt maisons. Dans le vocabulaire communiste chinois, un féodal est toujours un propriétaire terrien. On exploite un paysan à qui l'on afferme cinq hectares de sorgho ou de patates, on n'exploite pas le citadin qui vous paye un loyer. Le rentier de la terre a été supprimé ; celui des villes subsiste tant bien que mal.

Ce trait est un de ceux qui distinguent la révolution chinoise de la révolution russe. On n'a pas confisqué de Selfridge, de Macy ou de Galeries Lafayette à Pékin, pour la simple raison qu'il n'en existait pas. L'État, jusqu'à présent, s'est contenté de nationaliser les organismes de distribution et les magasins que l'on reconnaît aujourd'hui à leur devanture repeinte ou à l'étoile rouge de leur façade. Il oblige d'autres commerçants à s'associer avec lui. Mais la plupart des boutiques, toutes les échoppes de Pékin, restent entreprises privées. La seconde capitale communiste du monde est encore celle du petit négoce. Elle glisse tout doucement de la brocante au Sovtorg sans avoir connu l'ère des Félix Potin et des Boucicaut. Ni celle des buildings.

Maisons basses, murs gris, enceintes pourpres : oasis impériales, nids humains, enclos secrets, sept cents kilomètres de rues. Là-dedans, ce charroi de tricycles et de voitures à deux roues ; une population apparemment bien nourrie. Si l'on se livre au petit jeu qui consiste à comparer les salaires et les prix, l'on s'aperçoit que l'habitant de Pékin est aussi loin de pouvoir s'acheter un frigidaire ou une automobile que celui de Moscou, mais qu'il lui en coûte moins pour s'alimenter et pour se vêtir.

Compte tenu de ses habitudes ancestrales et de son passé récent, il n'a pas autant de raisons de se plaindre que l'habitant de Prague, de Budapest ou de Bucarest. Dans son propre cadre, le pauvre Chinois est en progrès. D'où vient cette relative réussite ? De ce que la capitale, assurément, est servie par priorité ; et aussi de ce que le régime, avant de s'embarquer dans des travaux gigantesques, s'efforce de procurer à chacun le bol de riz quotidien et quelques mètres de tissu neuf.

Pékin était une ville sale. Les témoignages concordent : « Fange brassée, flot boueux, tas de plâtre, montagnes d'ordures... » Je l'ai vue sous le soleil et je l'ai vue sous la neige. C'est une ville propre, jusque dans les « hutungs » des faubourgs, au pied des remparts et aux abords des marchés. Que sont devenus ses mendiants ? « Envoyés à la campagne, à l'hôpital, dans des maisons de retraite, dans des instituts de rééducation. » L'on se défie de ces explications, comme de toutes les explications officielles, et plus encore dans un pays où l' « institut

de rééducation » peut être tout bonnement une prison ou un camp de travail forcé. Mais le fait est que les mendiants ont disparu. Autre fait : c'est à Hong-Kong, territoire britannique où roulent les dollars et non à Pékin (ni dans aucune des quelques grandes villes de Chine que j'ai visitées ensuite), que des enfants tendent la main dans la rue.

Ces enfants de Pékin... Mon appareil photographique les intrigue, ils veulent regarder l'image dans le viseur. J'en ai bientôt trois ou quatre, ou dix autour de moi. Ils posent une question. Je répète les syllabes que j'ai entendues. Ils rient aux éclats, ils provoquent le « Long Nez » — le Blanc, l'étranger — à parler encore. Assis sur une marche, je m'amuse de leur plaisir. Ils ne me quittent plus ; si je me lève, ils me suivent. Jamais l'un d'eux ne m'a demandé l'aumône, quel que fût le quartier où cette scène se répéta. Jamais je n'ai perçu la moindre hostilité dans la physionomie d'un passant. Parfois de l'embarras, de la froideur. Un voile. La curiosité, lorsqu'elle s'éveille, peut être intense. Elle n'est pas fondée sur l'intérêt.

Quand les communistes entrèrent à Pékin en 1949, les étrangers furent mis à l'index. Ceux qui les avaient pratiqués à Yenan, comme les autres. Un officiel n'adressait plus la parole à un étranger. Un étranger ne pouvait plus recevoir aucune lettre de l'extérieur ni en expédier. Au Grand Hôtel, c'est tout juste si l'on réussissait à se faire monter une valise ou servir un repas. L'atmosphère a été longue à se détendre. Mais elle s'est détendue. Les hauts fonctionnaires qui acceptent de dîner dans une ambassade non communiste sont plus nombreux qu'en U.R.S.S. Un Chinois mal en cour auprès des maîtres de son pays, et que l'on a connu, ne refusera pas de se montrer avec vous. Il suffit d'avoir passé quelques semaines à Pékin après avoir tâté des démocraties populaires établies dans l'est européen pour éprouver physiquement ce qui sépare la réserve de la peur.

La révolution chinoise, imitant le stalinisme de la première phase, aurait pu convertir les temples en musées antireligieux et ridiculiser le souvenir de la monarchie, ainsi que le fit l'U.R.S.S. à Tzarskoïé-Sélo, en installant dans le grand Palais des mannequins grotesques. Elle ne semble même pas y avoir songé. Pékin est comme un immense vivier qu'aurait traversé une trombe d'eau. Le décor est resté en place. A peine y a-t-on ajouté quelques banderoles rouges, quelques panneaux de propagande, quelques portraits de Mao. N'était l'uniforme bleu national, le sceau du communisme serait peu visible.

Ce que la trombe a emporté avec les tas de détritus, les mendiants et les robes moulées des femmes, appartient aux mœurs, au comportement des êtres. La volerie et le *squeeze* passaient pour des arts chinois : achats de fonctionnaires, subtiles filouteries combinées à l'honnêteté commerciale, histoires de poches découpées au rasoir. Aujourd'hui, j'entends un autre langage : « Laissez tomber une liasse de yuan sur le trottoir, avec votre adresse ; il est bien possible qu'on vous la rap-

porte. » Ce ne sont pas les thuriféraires du régime qui lui font cette réclame ; c'est tout le monde qui le dit.

Le Chinois astucieux, bonhomme et goguenard que je frôle dans la rue, a-t-il véritablement changé ? Ou serait-ce le gendarme qui prend son métier au sérieux ? Si les cours des miracles ont été balayées, les cours d'amour l'ont été du même coup : il ne subsiste rien des cases galantes que l'on visitait derrière Chien Men. Réformées ou non, ces dames se cachent bien. Sur la place de la gare, un demi-ovale d'affiches publicitaires — rien de politique, il s'agit de savons, de camisoles ou de pâtés au hachis — se découpe, éclairé par des projecteurs, dans la nuit de Pékin.

A huit heures et demie, les restaurants se vident ; à onze heures, les théâtres et les cinémas. « Même à Londres, gémissait un de mes compagnons, il est permis de boire un verre après onze heures. » A Pékin, il faut rentrer chez soi. Pas un bar, pas un dancing, pas une boîte. Les avenues sont des raies lactées où glissent comme des ombres les derniers tramways, les derniers pedicabs. Les rues, des chenaux obscurs. Une vague clarté emplit l'espace désert devant le Tien An Men où l'écusson aux cinq étoiles demeure suspendu et fixé par un pinceau de lumière.

Palais d'Été.

Nous nous promenons à cheval sur les remparts, écrit Gilbert de Voisins, qui vient de rejoindre Segalen à Pékin. *Le soleil se couche. Tout l'air en peu d'instants se colore d'un mauve d'améthyste éclairé et les lointains sont vaporisés par une poussière de jour... La ville n'a point de faubourgs : la cité finit où se clôt la citadelle. Rien, au-delà, qu'un fossé peu profond où, pour l'instant, on baigne des enfants...*

C'était en 1909. Depuis longtemps, personne ne se promène plus à cheval dans Pékin. Il est interdit de suivre le chemin de ronde du rempart. Mais la cité l'a franchi. A l'est de Pékin des usines ont poussé ; on y tisse le coton du Hopeï, on y fabrique des instruments, des machines. Au nord-ouest, près du Jardin d'Acclimatation, un palais blanc, imité de l'Amirauté de Leningrad et de Notre-Dame de Kazan, sert d'exposition permanente aux produits soviétiques. La vieille route du Palais d'Été est aussi celle qui conduit à l'Académie Nationale des Minorités, à l'école industrielle, à l'école d'agriculture et à celle des chemins de fer. Un conservatoire de musique, une école de médecine, une école normale, une école forestière, un institut du fer et de l'acier, un institut de géologie, un institut pétrolier, un institut de constructions aéronautiques, bordent une autre voie macadamisée, plus au sud. Entre les deux routes, la nouvelle Cité Universitaire couvrira bientôt deux cents hectares. Le gouvernement chinois emploie deux cent mille ouvriers du bâtiment à Pékin ; il déclare y avoir construit, en cinq ans, plus d'établissements

d'instruction publique et plus d'hôpitaux qu'il n'en avait été édifié au cours des quarante années précédentes.

Le Palais d'Été — sorte de Marly ou de Saint-Cloud chinois — est ce qui survit à un ensemble de résidences bâties par les empereurs mandchous dans la plaine de Pékin. Lord Elgin et le général Cousin-Montauban, futur comte de Palikao, y étaient établis en 1860 lorsque leurs troupes ravagèrent le Chang Chun Yuan (Jardin du Printemps Perpétuel) et le Yuan Ming Yuan (Jardin de la Prudence et de la Clarté). Du plus ancien des Palais d'Été, celui du Yuan Ming Yuan, il ne resta, après partage des dépouilles, que des murs calcinés. James Bruce, comte d'Elgin, avait de qui tenir. Il était le fils de cet autre Elgin, fameux pour le vandalisme dont il avait fait preuve sur l'Acropole d'Athènes. L'ultimatum remis aux Chinois prévoyait la destruction du Palais d'Hiver.

C'est la mère de Chien Lung qui en 1751 choisit l'emplacement de l'actuel Palais d'Été : le Wan Show Shan, ou Montagne des dix mille ans de Longévité. Le lac, au pied de la colline, lui rappelait le paysage classique de Hang Chow, qu'elle aimait. Pendant la trentaine d'années qui suivirent les exploits d'Elgin et de Montauban, le Wan Show Shan fut abandonné. En hiver on escaladait le mur d'enceinte pour aller patiner sur le lac.

L'impératrice douairière Tzeu Hi vieillissait ; les Trois Lacs de la Cité Interdite ne contentaient plus le besoin qu'elle éprouvait de vivre à la campagne. Elle fit relever les huit kilomètres du mur d'enceinte édifié sous Chien Lung. Les crédits destinés à la marine furent engloutis dans la restauration du Wan Show Shan. Inopportune entreprise : on était à la veille de la guerre sino-japonaise. 1894 : les Japonais s'emparent de Formose ; ils occupent pour la première fois la Corée et Port-Arthur, qu'ils restituent. 1897-1898 : Les Allemands s'installent à Kiao Tcheou, les Russes en Mandchourie, les Anglais à Weï Haï Weï. L'empereur Kouang Hsiu, vingt-trois ans, essaie timidement de moderniser la Chine. Tzeu Hi remet le grappin sur lui. Elle lâche la bride aux Boxers qui tuent de l'étranger, du chrétien. Août 1900 : une nouvelle expédition internationale entre à Pékin.

Un Anglais, Putnam Wheale, a fait le coup de feu avec les autres Européens assiégés dans le quartier des Légations. Comment lui apparaissent, le jour de sa délivrance, les soldats auxquels il doit son salut ? *La mauvaise humeur, les plaintes de ces hommes en sueur s'exhalaient dans la touffeur de l'été. Ils voulaient piller ; ils voulaient enfoncer les portes et disposer de tout à leur gré. Sinon, pourquoi les eût-on amenés jusque-là ? Ces hommes savaient ce qui s'était fait en* 1860. Aux Japonais, le Bureau des Finances, la caisse ; aux Américains, la garde-robe impériale du Palais d'Hiver ; aux Français, les collections du prince Li ; aux Russes, le Palais d'Été. Dans cette capitale qui *avait été livrée pendant des semaines aux désordres insensés du Boxerisme, il ne restait aucun semblant d'autorité*, note Wheale à la fin du mois d'août 1900. *Les com-*

mandants alliés essaient d'organiser des patrouilles pour arrêter le pillage, qui continue de plus belle. Chacun ne pense qu'à grossir son butin... Hier, un énorme convoi russe déboucha dans la rue où nous nous trouvions. C'était un curieux composé de fourgons militaires russes et de charrettes prises aux Chinois ; chaque véhicule pliait sous les dépouilles. Le convoi arrivait du Palais d'Été... Le chargement d'une des charrettes vacille. Le conducteur, furieux, jette tout ce qui le gêne sur le pavé. *Trois magnifiques vases de faïence, d'énormes dimensions et de valeur inestimable, subirent ce sort; puis quelques grosses pièces de jade sculpté... Que cela pouvait-il faire? Ces hommes ne voulaient que de l'argent. De la porcelaine, à quoi bon s'en embarrasser ?* Le pillage étant achevé, les Russes rendent le Wan Show Shan aux Chinois. *L'Angleterre et l'Italie,* câble le correspondant de *la Stampa* le 8 octobre 1900, *ont aussitôt occupé le Palais ; elles l'ont trouvé entièrement dévalisé. Les chambres avaient leurs portes scellées, mais elles ne contenaient plus rien. Tout avait été emporté... Des laques rouges, des porcelaines anciennes, des bijoux, des bronzes, des vases de jade, il ne restait plus que les cassettes vides et les piédestaux nus.* Tzeu Hi rentrera pourtant au Palais d'Été. En 1908, elle meurt après avoir expédié Kouang Hsiu *ad patres.* Trois ans plus tard, l'Empire se liquéfie.

Au temps « des fiacres et des équipages », il fallait trois heures pour parcourir les quelque vingt-cinq kilomètres de route pavée qui reliaient Pékin au Wan Show Shan. On y entrait, assis dans des chaises rouges à six porteurs, que précédait un eunuque. Une ligne de petits autocars y amène aujourd'hui en une heure et demie des cargaisons de familles bleues ou de permissionnaires pastis. L'uniforme de la République Populaire remplace les robes de Cour : jaunes pour l'empereur et pour l'impératrice, grenat pour les dames mariées, carmin pour les jeunes filles, indigo pour les veuves, les eunuques et les servantes. Au lieu des hautes coiffures à glands, des casquettes. Au lieu du Protocole des Relations Extérieures, un guichet à billets.

Tzeu Hi, la dernière maîtresse de ces lieux, s'était installée au sud-est du lac. Voici, dans une cour rectangulaire, son théâtre privé. Voici ses appartements personnels, et la salle du trône où Kouang Hsiu avait droit à un tabouret, à la gauche du Vieux Dragon. Quatre-vingt-cinq pendules sonnaient l'heure en même temps. Une galerie couverte et un balcon de marbre courent au bord de l'eau.

Après avoir rendu hommage à son « auguste tante et mère adoptive », l'empereur regagnait chaque matin son propre palais, sur la rive ; il y retrouvait ses deux femmes et passait le reste de ses jours à racler du violon, à jouer de la flûte, à lire, à démonter et à remonter des pendules. Le temple de Confucius est clos. Un grand escalier blanc escalade la colline que couronne la pagode aux toits jaunes d'où les soldats « de l'Occident » s'amusèrent, en 1900, à précipiter un Bouddha. A l'ouest, le lac et son île ; à l'est, les ruines du Yuan Ming Yuan. De

cette terrasse, les souverains d'un empire agonisant regardaient défiler sur la route de Pékin les chaises à porteurs, les attelages de mules, les landaus à deux roues, les piétons, les paysans, leur peuple : tout ce qu'ils verraient du monde extérieur.

Est-ce le souvenir d'une Chine défunte que cherchent ici, mêlés aux jeunes recrues, les provinciaux en robe, les rêveurs en pantoufles, les matrones qui se meuvent à petits pas sur des pieds réduits et comprimés il y a un demi-siècle ? Autant chercher Louis XV chez Loubet. Rien ne m'a paru plus faux que ces pagodons reconstitués à coups de taëls cent ans après la mort de Chien Lung. L'affreux Bateau de Marbre de Tzeu Hi n'est pas moins ridicule ni moins mort que la vedette à vapeur offerte — entre deux guerres — par le mikado. Le reste est joli, trop joli : étangs de nénuphars, ponts en dos d'âne, saules pleureurs, cimetières de chiens et de chats, embarcadères de marbre nettoyés au plumeau, asters, chrysanthèmes, pavillons lacustres transformés par la République en vide-bouteilles, imitations de chinoiseries.

La Grande Muraille.

On va la voir au nord-est de Pékin, à l'endroit où le chemin de fer de Kalgan franchit le col de Nankéou. Quarante kilomètres après la sortie de la ville tartare, le ruban de macadam qui conduit, à droite, jusqu'aux tombes des Ming, s'interrompt brusquement. Ce qui s'étend devant moi n'est plus que la vieille route de Mongolie, connue des Chinois et des Toungouses sibériens, des marchands de zibelines et de thé, des grands Khans et des Tzars, bien avant que Vasco de Gama eût débarqué en Asie. Peu de camions, moins de chameaux : des processions de charrettes à deux roues, de paysans aux vestes molletonnées, aux pantalons serrés à la cheville. Mules et petits chevaux poilus. Dans la campagne, des baraquements neufs et de très antiques villages fortifiés : souvenir des invasions. La route franchit à gué une maigre rivière. Rejointe par la voie ferrée, où halètent des trains de marchandises, elle s'engage dans les collines, elle s'y élève lentement, elle traverse la première, la seconde, la troisième ligne de murs qui barrent la vallée. Quelques hommes en armes, coiffés de bonnets à oreillettes et vêtus de tuniques fourrées, surveillent les avancées du col. Leurs corps de garde sont des maisonnettes en moellons. Un tunnel, un fortin moderne : me voici tout à coup devant la Grande Muraille.

Les Pyramides d'Egypte, le State Empire building, la Tour Eiffel, le Corcovado, le pont de Sydney : images d'Epinal du tourisme au long-cours, dépliants de l'agence Cook. La Grande Muraille appartient à la même collection. C'est un des premiers unificateurs de la Chine, un

contemporain d'Annibal, qui en conçut l'idée. Seize siècles après lui, on y travaillait encore.

On construit la muraille avec des cris rauques et tristes ;
La lune et la voie lactée paraissent basses auprès d'elle.
Mais si l'on n'enlevait pas les ossements blancs des morts,
Ils viendraient à même hauteur que le rempart.

Toute la littérature chinoise, depuis les débuts de notre ère, retentit de cette plainte.

Pourquoi les hommes doivent-ils combattre et mourir,
Pourquoi doivent-ils peiner à garder la Grande Muraille ?

C'était un dimanche. Deux cars nous avaient précédés, emmenant au col de Nankeou un lot d'ouvriers et un lot de soldats. J'escaladai à mon tour le corps du serpent gullivérien dont la tête baigne dans le golfe du Tchi Li, dont la queue gît quelque part au centre de la Chine, entre les monts Nan Chan et le désert du Gobi. Son échine est un boulevard suspendu entre deux parapets ; ses écailles, lorsqu'elles se hérissent au contact d'une pente abrupte, deviennent marches d'escalier. Depuis la tour qui est au sommet de la montagne, trois cents mètres plus haut, j'apercevais la plaine de Kalgan dans un poudroiement de soleil, le serpent de briques et de pierres collé à la crête où se divisent les eaux, et sur son dos sinueux les fourmis du dimanche : fourmis bleues, fourmis jaunes explorant le squelette du Leviathan impérial.

Ces promeneurs en uniforme connaissent-ils la complainte de la femme qui veut rejoindre son époux aux frontières et mourir avec lui ? Il n'y paraît pas. Tous sont jeunes et de bonne humeur.

Debout, vous tous qui refusez l'esclavage.
De notre chair et de notre sang
Bâtissons notre Grande Muraille.

Ainsi débute la *Marche des Volontaires*, le nouvel hymne national. Vais-je l'entendre chanter ? Non plus. Chacun ne pense qu'à jouir d'une belle journée de permission et de repos. On déballe les casse-croûte, on boit la limonade. Un accordéon s'est mis à jouer au pied de la muraille. Pendant une heure les gars en casquette et les filles en béret s'en donneront à cœur joie : visage épanoui, jambes tendues, tresses volantes, leurs pas scandés de claquements de mains, ils dansent la bourrée.

Les Tombeaux des Minc.

Imaginez un ovale de collines grises et sépia sous un ciel bleu pâle ; une vallée déserte, large de deux kilomètres à peu près, longue de plus d'une lieue, fermée de tous côtés, sauf à l'ouest ; au fond de cette

immense arène, un tapis d'herbes flétries, de champs brunâtres et de sables ; sur les pentes, de petits bois dont le sombre feuillage se distingue à peine des teintes environnantes : tel est le site que Yung Lo choisit pour y enterrer les empereurs de sa dynastie.

Le saisissement que l'on éprouve ici est à la mesure des lieux. Où donc, dans quel autre pays une lignée de souverains a-t-elle réservé un si vaste domaine à ses tombeaux ? Saint-Denis et Westminster n'étaient après tout que des églises abbatiales : deux caveaux et deux nefs. La Vallée des Rois, en Égypte est une fissure du désert, un orifice de catacombes, une cachette. Tout y était enfoui et dissimulé par crainte des déprédations. En Chine aussi, jusqu'à l'époque de Kubilaï, chaque dynastie détruisait ou laissait piller les sépultures des monarques qui l'avaient précédée. Les Ming étendirent aux défunts leur *pax sinica*. Yung Lo était assez puissant, il se croyait assez sûr de l'avenir pour concevoir le plan grandiose que ses successeurs ont exécuté. Il voyait juste. Son rêve a pris corps, il se perpétue sous nos yeux.

Une route suit l'axe de la vallée. Un païlou à cinq portes la chevauche : fantôme coiffé de tuiles jaunes, gardien solitaire du royaume où rien ne bouge. C'est à un kilomètre plus loin, devant cette arche massive enduite de rouge cinabre, que s'arrêtaient les cortèges funéraires. Les cavaliers, les princes mettaient pied à terre. Encore un kilomètre : nouvelle halte pour saluer, sous un second porche à double toit, la tortue qui soutient le monde. Quatre colonnes ailées de marbre blanc, dressées dans les broussailles, portent à leur sommet un dragon assis, dont la silhouette se découpe sur le ciel.

Ce qui suit est une voie triomphale que l'on a délibérément coudée pour égarer les mauvais esprits. Rangés sur ses bords, des lions, des chameaux, des éléphants, des monstres agenouillés ou debout, des mandarins et des guerriers taillés dans la pierre, veillent depuis cinq siècles. Spectacle inoubliable. Un bruit de sabots me fit tourner la tête : quelques bourricots s'avançaient sur le « Chemin des Esprits ». L'un d'eux était monté par une paysanne. Le père allait à pied, un enfant à califourchon sur ses épaules. Une fille en cotte bleue venait vers moi. Je regardai passer devant les témoins immobiles d'un autre âge ces citoyens de la République nouvelle. Ils s'éloignaient. Je contournai le dernier païlou. Déjà la solitude avait repris possession de la vallée.

Vallée des Morts, certes, et conçue à l'échelle de la Ville impériale.

Ces treize bois de cèdres, disposés en ovale au flanc des collines entourent chacun le mausolée d'un empereur : Yung Lo, le premier en l'an 1424, se fit inhumer au bout de la route que j'achève de parcourir, à six kilomètres du portique d'entrée.

Une esplanade s'étend devant le mur du Dragon et du Phénix. Voici la première cour : le cloître d'une de nos grandes abbayes d'Europe y tiendrait. Puis une seconde cour, et le temple aux quarante-six colonnes. Traversons le sanctuaire, engageons-nous dans ce tunnel, gra-

vissons la butte ronde où le corps de l'empereur repose dans un cercueil de marbre, au fond d'une crypte scellée. Des arbres somptueux la recouvrent tout entière. Rien ne trouble le silence de ce lieu enchanté, sinon le pas feutré des hommes qui redescendent vers le temple, le dos chargé de bois mort.

Des treize mausolées impériaux, celui de Yung Lo est sans doute le mieux conservé. J'en ai visité un autre, qui tombait en ruines. Les visiter tous serait un pèlerinage de plusieurs journées. Au coucher du soleil, les collines se revêtent d'une teinte de suie ; les verts et les jaunes s'éteignent. Il ne reste plus que les guerriers et les animaux de marbre, tout blancs, dans l'axe de la vallée, au milieu d'un paysage de deuil.

Pékin sans les Blancs.

Il est fort instructif de relire aujourd'hui *Les Derniers Jours de Pékin*. Tout ce qui, dans ce reportage — Loti écrivait alors pour le *Figaro* — appartient au genre *Quel artiste je suis...* ou *Les brav' petits soldats de France* est intolérable. Mais, ailleurs, la vérité crue transparaît : l'ivresse des représailles, l'incendie, la rapine, la sauvagerie par laquelle les troupes alliées répondirent aux meurtres des Boxers. Le commandant Viaud était arrivé à Pékin le 18 octobre 1900, deux mois après l'occupation de la capitale. Il en repartit le 30. Il revint y passer une dizaine de jours au printemps suivant et s'en alla, définitivement, sans avoir eu le temps de pousser jusqu'à la vallée des Ming ni même l'occasion, semble-t-il, d'entrer dans le Palais d'Hiver. « *Vraiment*, écrit-il, *je trouve que Pékin a vieilli encore depuis mon voyage d'automne, mais vieilli d'un siècle ou deux... ; on le sent fini, sans résurrection possible.* »

Ce qui a marqué Pékin en 1900 n'est pas tant le pillage général ni la destruction de certains édifices que le viol de la Cité Interdite. Pour la première fois (l'expédition de 1860 s'était arrêtée, après le sac du Palais d'Été, aux portes de la ville), des Européens en armes faisaient irruption dans le Palais d'Hiver et dans l'enclos des « Trois Océans » : événement comparable à ce que serait l'invasion de Lhassa ou de La Mecque par un corps expéditionnaire composé d'Anglais, d'Allemands, d'Italiens, de Français, de Russes, d'Américains. La Chine « intouchable » s'effondrait. Le vainqueur du moment était le Blanc.

En fait, la Cité impériale allait se refermer pendant une dizaine d'années. Que l'on rouvre le *René Leys*[1] de Segalen ou tout autre « livre chinois » de cette époque, l'on y verra ce que fut la cour de Pékin jusqu'à ses dernières heures : un univers secret. Le touriste étranger, vers 1910, ne visitait guère que le Temple du Ciel. L'intérieur des palais impériaux, les parcs de la Ville tartare, quelques-uns des

1. *Revue de Paris* (15 mars-1er mai 1921).

sanctuaires où l'on pénètre à présent, lui demeuraient interdits. Pendant le mois qu'il vécut à Pékin avec Segalen, avant de traverser toute la Chine à cheval d'est en ouest, Gilbert de Voisins n'a pu franchir une seule fois le Tien An Men ; il n'a vu ni le Temple des Ancêtres ni le Lama Miao ; ni l'eau des Trois Lacs. A plus forte raison, Claudel, au temps de ses premiers consulats. Ce n'est qu'après la chute de l'Empire, en 1912, que la moitié du Palais d'Hiver et le Parc Peï Haï devinrent accessibles.

Pékin ne ressemble à aucune autre métropole. Je le répète ici parce que ce trait n'a pas fini de surprendre ; nulle part au monde on n'a aussi bien réussi à *dissimuler* derrière des enceintes tant de chefs-d'œuvre architecturaux. Ville dessinée pour l'éternité par des urbanistes géniaux et qui ne montre, à l'homme de la rue, que ses matériaux fragiles et vulgaires. Ville admirable par son plan, par ses murailles fortifiées, par les palais et les temples qu'elle recèle ; décevante par ses murs gris, ses platras et son bric-à-brac. D'où vient qu'elle ait toujours fasciné les étrangers qui l'habitaient ?

Car elle a fasciné, elle fascine encore : rien de moins contestable. Je ne connais pas d'Européen qui, ayant résidé à Pékin, n'en garde la nostalgie. Chez les uns, cette nostalgie est entièrement désintéressée. Elle tient au souvenir d'un peuple naturellement fin et intelligent, d'une élite cultivée, d'une très vieille civilisation ; au plaisir de découvrir des beautés qui, durant des siècles, avaient été cachées au commun des mortels. Chez les autres il s'y mêle le regret de privilèges, parfois exorbitants, qui n'étaient pas que ceux de la fortune.

Ce temps n'est plus. Il ne serait pas moins révolu, ne l'oublions pas, si Mao Tsé-toung n'avait jamais existé. Quand les communistes chinois vitupèrent contre le régime semi-colonial dont souffrait leur pays, ils reprennent la thèse que soutinrent avant eux ceux qu'ils n'appellent plus aujourd'hui que « la clique traîtresse du Kuomintang réactionnaire ». En 1943, alors que les Américains s'efforçaient désespérément de le ravitailler à Chungking, Tchang Kai-chek publiait *Les Destinées de la Chine :* tous les malheurs de sa patrie y sont encore attribués aux Occidentaux. Persistance remarquable d'une idée qui est celle de tous les nationalismes asiatiques. Les adorables pique-niques à Pékin, si bien décrits par la femme d'un diplomate anglais, Anne Bridge, avaient pris fin dès 1937, à l'arrivée des Japonais. Finies les villégiatures dans les collines de l'Ouest, les parties de polo, les « années délicieuses ». Déjà le règne de l'Homme Blanc s'achevait.

J'étais à Pékin depuis plus d'un mois lorsque j'eus le plaisir d'y voir arriver un journaliste suisse de grand talent dont j'avais fait jadis la connaissance en Egypte. B... a pratiqué la Chine depuis vingt-cinq ans. Il aime Pékin, il y a séjourné très longtemps sous divers régimes. « Et pourtant, me dit-il au bout d'une semaine, je crois que je ne désirerai plus y revenir. — Vous a-t-on mal reçu ? — Pas du tout. Les

rapports avec les officiels sont beaucoup plus agréables qu'ils ne l'étaient en 1950. » La foule de Pékin elle-même ne vous fait jamais éprouver cette espèce de malaise qu'on ressent parfois en pays arabe, au fond de la cuve de Fez par exemple : sur ce point, nous étions bien d'accord. B... reconnaissait aussi que la disparition d'un certain « pittoresque » était compensée par l'accroissement général du bien-être. Alors ? Restent les uniformes bleus de mécano, utiles et monotones, la banalité des constructions nouvelles, l'atmosphère d'austérité où baigne le régime, l'impression d'avoir refermé derrière soi, en passant la frontière, une porte matelassée. Qui n'a pas d'appareil de radio, à Pékin, y perd la notion de ce qui se passe dans le reste du monde.

Les milliers de visiteurs étrangers qui, comme moi, avaient reçu leur visa pour les fêtes de l'automne, s'étaient dispersés. Ils regagnaient leur pays. Le « Press Club » se vidait. Le stand de librairie ferma ; puis notre « bureau de poste et de télégraphe » ; puis le « bureau de liaison ». Un jour vint où, mon ami suisse et moi, nous constatâmes que nous étions les seuls de notre espèce à Pékin. N'y demeuraient avec nous que cinq ou six douzaines d'autres Occidentaux, dans leurs Légations.

Des nuages noirs couvrirent la capitale. Le thermomètre baissa de quinze degrés. La neige soudain emplit l'air et s'abattit en tourbillonnant dans les avenues. Au bout de quarante-huit heures, le soleil reparut. L'hiver avait commencé.

Chaque matin, à travers les vitres de ma fenêtre, je regardais tourner dans le ciel lumineux et glacé une escadrille de pigeons à sifflets. Naguère je ne l'entendais pas. A présent tous les toits me semblaient caressés par cette ronde éolienne. Une école de musique et de diction opérait derrière mon hôtel. Ainsi, pendant que je prenais mon petit déjeuner, une flûte me gratifiait-elle de l'air du Charlatan, dans *Petrouchka :* ré-mi-sol-si ; la-fa-ré-si ; ré-fa-la-do ; si-la-fa-mi. Un jeune Chinois en cotte bleue s'efforçait d'imiter les miaulements du grand Mei Lar Fang ou ceux de Chang Hsiao Yun et de Hsiun Huei Chang, ses rivaux. L'instant d'après, dans la cour, tous les artistes jouaient au basket-ball.

En même temps que les hôtes du « Press Club », les automobiles de service avaient disparu. Il n'existe pas, je le rappelle, de taxis à Pékin. Le seul Français que j'y connus ne possédait pas de voiture. A quoi bon d'ailleurs ? Les « pedicabs » étaient là. J'indiquais au cycliste une adresse, le nom d'une porte ou d'un quartier ; je le dirigeais du geste. Dans les douves de la Cité Interdite, l'eau visqueuse avait, tout à coup, gelé. Des patineurs s'essayaient prudemment sur la glace du Peï Haï. Je lâchais le « pedicab ». Je traversais à pied le Palais d'Hiver où les cours désertes, sous la neige, paraissaient autant de salines étincelantes.

Le vent de Mongolie, par moments, balayait la grande esplanade

devant le Tien An Men. Je rabattais les oreillettes de mon bonnet de fourrure, je relevais mon écharpe, je me prenais à envier les passants affublés de leur masque de gaze. Il me fallait parfois m'abriter sous une porte et me frictionner les doigts, longuement, avant d'être capable de me servir à nouveau de mon appareil photographique. Le lendemain, l'air était sans un souffle ; le givre fondait au soleil, sur les vitres.

Le mystère de Pékin ? Non. Sauf le Parc du Gouvernement Central et deux ou trois autres enclos, Pékin est ville ouverte. Son charme ? Ce n'est pas non plus le mot qui convient. La géométrie de Pékin a, comme celle de l'Escorial, quelque chose d'implacable. Camp retranché ? Oui. Mais où tous les petits métiers subsistent, dans leur existence millénaire, tandis que s'élabore autour d'eux la pédagogie de la Chine communiste.

Le souvenir que m'a laissé ma dernière semaine à Pékin est celui d'un enchantement familier, d'une profonde solitude et en même temps d'une sensibilité très vive aux détails qui m'échappaient d'abord. Je revois, j'entends le réparateur de porcelaine, avec ses deux caisses suspendues à un bambou : pendant qu'il marche, des boules de cuivre oscillant au bout de leur ficelle font un bruit de clochette sur un timbre. L'acheteur de vieux habits frappe d'une baguette, à coups secs, une minuscule boîte de bois. Voici l'étameur ambulant, sa forge miniature, sa trompette aux sons aigres. Voici les bateleurs du Tien Chiao, les fleuristes, les marchands de poissons et d'oiseaux. Voici les enfants qui ramassent des criquets à la campagne et les enferment dans une courge sculptée. Le comble du raffinement est de porter la courge à criquet dans la poche intérieure de sa veste : ainsi l'on a « sa petite musique particulière » près du cœur. Pékin des fonctionnaires marxistes qui font leur gymnastique sur le trottoir. Pékin des restaurants crasseux où l'on se réchauffe les doigts le soir, autour du poêle. Pékin des ruelles où l'on ne va qu'en pantoufles. Pékin des murailles pourpres et des toits cornus. Je le regardais une dernière fois, de l'avion qui m'emmenait à Hankéou ; ce n'était plus qu'un rectangle magique.

PIERRE FRÉDÉRIX

RODOGUNE

par André Pieyre de Mandiargues

DANS les hangars abandonnés, depuis qu'il n'est plus de travail aux salines, tout le monde peut entrer librement. Les portes ne ferment pas, car il n'y a rien à voler (ou peut-être a-t-on volé déjà jusqu'aux serrures des portes), et là, sous un toit rapiécé de roseaux, d'étoupe et de goudron, chacun se promène à sa guise entre des éléments de chaudières hors d'usage, des wagonnets privés de roues, des poteries éclatées, de grands morceaux de bois blanchis par l'eau et par le vent qui font dans l'ombre ainsi que les ossements d'une bête de la préhistoire. Partout, même en été, l'humidité suinte, à cause du sel qui a si fort imprégné la pierre et le bois qu'ils retiendront indéfiniment la moindre rosée matinale ; le métal est rongé de rouille, qui se détache en larges plaques, mouillées aussi ; le sol adhère aux semelles un peu.

Si, comme c'est probable, il se trouve en ces lieux de petits animaux, on n'en peut voir ou entendre aucun signe de vie. Quant à ce que l'on distingue, avec un respect fragile, sous le nom de genre humain, Valentin Sorgue en est le seul représentant, qui a voulu se mettre à l'abri de la chaleur pendant les heures méridiennes. Notre homme *s'est assis sur un amas de sacs (ou de débris de sacs), qui auront servi de lit à des vagabonds naguère, quoique l'île aux salines ne soit pas bien passante, et il a placé sur ses jambes d'autres sacs, crevés et raides, plutôt pour se donner la plaisante image d'une couverture que pour se défendre d'un froid senti par contraste avec l'air du dehors. De sa besace, il a retiré un piteux déjeuner : rien que des olives noires, maigres comme sur les arbres sauvages avant que la greffe n'en ait bonifié le fruit, avec des biscuits de marin, secs à se casser les dents, mais le vin rouge heureusement ne manque pas pour aider à faire le poids. Des grappes trop mûres, cueillies sur le bord de la route et souillées de sulfate, sont le pire du repas qu'elles achèvent. En face de lui, dans la porte béante, le jour est blanc ; l'ombre a reculé d'un rien sur le seuil.*

Quand il a mangé et que le litre est vide, Valentin s'étend tout de long sur les sacs, et puis, car il faudrait être mieux rassasié pour une sieste,

la rêverie le prend, et il ferme les yeux comme un écran qu'on tire à l'intention de souvenirs illuminés.

Le bois nu, le vieux fer et le plâtre, *se dit-il*, ont sur moi un pouvoir étrange ; ils suffisent à captiver mes pensées, à les tourner, comme un bouquet bien ficelé, vers une femme et n'importe laquelle. Plus que les éléments d'un décor magnifiquement luxueux, plus qu'or et miroirs, velours, soie, fourrure même, tels matériaux grossiers sont liés en mon esprit, je ne sais vraiment pourquoi, à la poupée sempiternelle. Les lanternes découpées sur de longues baraques, chalands échoués dans le lierre et la mousse, à l'orée de la forêt d'Ardennes, jamais ai-je pu résister à leur invitation misérable ? Et je me rappelle encore la maison de joie de Sinistria, bâtie en forme d'étoile à six pointes, ou, comme on dit, de sceau de Salomon, tout en planches de sapin naturel. Au centre de l'étoile, un jeune tronc, conservé bien qu'ébranché tout droit sur ses racines en terre, colonne du temple et axe de l'ouvrage, portait une tête de sanglier, massive, rudement sculptée, peinte en rouge vif. Des Samsons ridicules s'essayaient à le secouer. La clientèle étant principalement de chiffonniers, qui exploitaient, non loin de là, des ferrailles de la dernière guerre, les manières au salon ressentaient peu le monde. Biffins, j'ai envié vos malices, la veine de votre galanterie énorme... Suis-je bête ! Ah ! remonter... Laisser au plus bas de moi-même le souvenir des truies de Sinistria, celui de la hure écarlate sur l'étoile de Salomon.

La femme, en cette île où je suis arrivé après de longues heures de marche, passant à gué deux petits bras de mer (et au dernier, plus profond, enfourchant le dos froid d'une vague), se nomme Rodogune Roux. Je me souviens de cela sans nul doute. Et pour marquer qu'elle est unique, car il se pourrait qu'il en fût d'autres, des vieilles, des gamines dépenaillées, dans deux ou trois masures qui regardent la grande terre, je la ferai souveraine de l'île au sel. Reine Rodogune... Que d'Orient, tout à coup, à la traîne de quelques syllabes ! Comme un pâle croissant de lune au-dessus d'une ville de terre effritée, jadis consacrée à Ishtar, ce titre, que par plaisanterie j'ai donné, voici qu'il vient mettre toute une gloire de légende autour de la jeune fille solitaire et de sa cruelle aventure. Au moins j'ai plaisir à penser qu'il n'y eut pas, qu'il n'y a point et que jamais il n'y aura, entre celle-là, Rodogune terriblement nimbée de sang, et moi qui maintenant suis couché comme un chien sur ces sacs pourris, rien qui ressemble si peu que ce soit à ce que nos bons Français prennent en gaudriole, à la chose, en somme, dite érotique. J'en rends grâces aux dieux de la Méditerranée, à tous ceux du monde judéo-gréco-latin, sans oublier l'arabe, ni le sarde, qui est un monde à part, aussi fermé que les hauts lieux d'Asie centrale.

« Cruelle aventure », me suis-je dit, comme si l'on pouvait en vérité connaître l'aventure d'un autre que soi-même. Niais que j'étais encore, que je serai toujours (mais de quel horrible nid tombé ?) Et qu'est-ce donc qui me pousse, moi, Valentin Sorgue, vêtu quasiment en gueux, mal repu, point soûl, hésitant entre le sommeil et la rêverie, sans témoin que de grosses mouches importunes, à me poser ici en rival des romanciers, menteurs de profession et dont le dernier mot pas plus que le premier n'est fondé sur un grain de réelle certitude. Des images, c'est tout ce que je veux me rappeler, car il n'est rien d'autre qui se puisse honnêtement rapporter, et la pénombre incite à voir plutôt qu'à se bercer de mensonges avant de s'endormir. Ce fait sanglant, d'ailleurs, qui est dans ma conscience en fragments illuminés ainsi que des fragments de vitraux, j'avoue que je suis et que je resterai sans doute ignorant de son déroulement, de son tracé original, ou de ce qui l'aura motivé, puisque la seule personne capable de me renseigner, mademoiselle Rodogune, est aussi de toutes celles que j'ai approchées pendant ma vie errante la bouche la mieux cousue, la mine la plus close et la plus rebutante aux curieux.

La première fois que je vis Rodogune Roux, ce fut il y a quelques années. Pour mettre l'image au point, il faudrait savoir comment j'étais, moi, à cette époque, et cela soulève une autre question, qui est de savoir comment je suis dans le moment présent. Mais parmi les débris variés qui font tout le meuble de mon hangar à sel, je serais bien embarrassé de trouver, éclat même, un miroir, et c'est tant mieux, puisque je n'y verrais tristement qu'un débris de plus et de la sorte la moins utilisable. Quant à la vie intérieure du bonhomme, aussi longtemps que j'en serai le maître je ne lui permettrai que trois états : fatigue, ivresse ou rêverie. Suffit là-dessus. Retournons, par sagesse, au passé.

Alors... Eh bien, j'étais moins maigre qu'aujourd'hui, j'avais plus de cheveux sur le front, moins de lassitude dans le regard. J'étais propre, sans doute. Je portais des habits qui étaient peut-être ceux qui couvrent mon corps maintenant, ou d'autres, mais presque neufs. Surtout je sentais en moi une disponibilité sans limites, et le vent, dont les gifles aujourd'hui me font mal, me soufflait des conseils comme de plonger dans l'eau verte, de nager vers les trous des murènes, de me jeter sous les ronces pourpres et d'y ramper jusqu'à des tanières coites où *elle* (qui ?) serait venue s'étendre à côté de moi dans une chambre frayée par les renards, de grimper au plus haut des rochers et de regarder le soleil en face jusqu'à ne plus rien voir que mon sang, bouillonnant sous la brûlure du feu élémentaire. Qu'y puis-je ? C'est plus fort que moi. J'ai beau essayer de penser à autre chose, je reviens au sang, toujours. Lui seul unit le présent au passé.

En ce temps-là, de la grande terre où je me trouvais en vacances dans une pension de la pinède, je venais dans l'île presque tous les matins.

Les salines étaient en pleine activité, et des paludiers italiens, sardes surtout, des catalans, veillaient au marais, cassaient la croûte et retiraient les écailles, nettoyaient les canaux, étrillaient le fond de rateaux à longs manches, triaient le dépôt cristallin. Ces travaux dérangeaient peu les libellules, pas moins nombreuses qu'aujourd'hui sur les bassins à l'abandon. Le hangar où je suis n'était pas ouvert aux visiteurs. De sel, je n'avais que faire (quoique je me rappelle avec un certain enchantement que des sauniers donnaient au produit son vieux nom de « morgane »), et d'insectes non plus, mais la sauvagerie de l'île était ce qui m'attirait, avec cela que les petites plages étaient désertes en semaine, et que je pouvais m'y baigner nu dans une eau pure et profonde, lézarder sur une pierre plate ou sur le gravier aussi tard que je le souhaitais, sans être dérangé par personne.

Les Catalans de la saunerie étaient liants et bavards autant que les Sardes étaient renfermés, si bien que j'étais devenu l'ami de plusieurs des premiers, mais je les estimais moins que les seconds. Un jour qu'avec un de ceux-là, qui prenaient la besogne assez à la légère, j'étais descendu sur une plage, au nord de l'île, où je n'allais pas souvent (les petites grèves perdues, les endroits caverneux et tournés vers le large étant sur la côte ouest), je vis une femme, ou plutôt une jeune fille, qui lavait un poisson dans la mer, et je ne sais plus ce que nous disions, mais je sais que je me tus, n'écoutant pas mon compagnon, pour ne rien perdre d'un spectacle où lui ne voyait goutte et où je trouvais que le hasard avait mis une splendeur incomparable. L'inconnue était accroupie sur un rocher sombre, avec lequel se confondait sa longue jupe noire, et elle portait un corsage échancré, à manches très larges, retroussées sur le coude ; non loin d'elle un châle était blotti, d'or élimé, de trame rousse. Courbée en avant, dans ce costume pareil à celui des gitanes ou des femmes des Baléares ou de Sardaigne, sa silhouette détachait un pur profil sur le sable clair ; des nattes tiraient ses cheveux lisses, achevées en un chignon pas moins noir que la jupe ; un grand poisson, mulet à grosse tête et de l'espèce nommée, pour cette raison, « céphale », que ses mains plongeaient dans l'eau puis retiraient, semblait jouer avec ses bras nus, mais le ventre très blanc sous le dos bleu était fendu de l'anus aux ouïes, et du sang ruisselait sur les mains de la femme.

Quand nous nous fûmes approchés, elle releva la tête et soutint mon regard, lâchant le poisson qu'un remous, faiblement, berçait. Son visage me parut l'un des plus beaux que j'eusse jamais vus, fût-ce en rêve, et je retrouve aussitôt que je veux ce nez insolemment petit, ces yeux d'un émail obscur avec un reflet fauve, très grands, largement écartés, ce front, ces joues et ce menton un peu massifs, d'une patine un peu bronze, pailletés de grains de sel, cette peau à la fois lisse et frottée comme la matière de certaines statues très anciennes où l'on se retient mal de

porter la paume. Telle beauté, malgré la jeunesse évidente, était sans douceur, et à cause de cela encore la figure de mademoiselle Rodogune est liée dans mon souvenir à des statues du plus grand âge et de formes adolescentes.

— La fille au bélier, dit mon compagnon, et il cracha sur le sable.

C'était aux premières heures de la matinée, sous une lumière si fraîche que j'en étais pénétré de joie, comme si je venais d'avoir été créé avec toute la nature. Des herbes, que le flot déposait sans cesse à ce tournant du rivage, répandaient une odeur marine presque insupportable.

Le jour suivant, ou bien à quelques jours de là, je la rencontrai de nouveau. Ce fut sur la hauteur, colline ou moins, que le rocher dresse au-dessus de la mer sur la côte ouest, dans un raccourci que je prenais pour gagner du temps quand je m'étais attardé au bain. Nul ne passait jamais par là, car il fallait monter des marches taillées à peine, dans un ravin aveuglant comme un four à chaux, avant de redescendre à travers une broussaille déchirante, et la chaleur était si forte, au début de l'après-midi, que des lions lâchés dans ce maquis n'eussent pas fait davantage pour l'interdire aux promeneurs. Aussi, d'y entendre des pas sur les cailloux et une voix qui chantonnait, j'eus grande surprise. Bonne surprise, un peu plus tard, quand je vis surgir entre deux buissons de lentisques celle qui m'avait émerveillé par sa façon de changer en une sorte de danse l'acte ingrat de laver un poisson mort. Je me jetai gauchement dans les épines, pour lui laisser l'étroit sentier ; alors elle sourit, dans l'ovale d'un fichu ténébreux. Derrière elle venait son bélier, un grand animal très brun, presque noir, de race barbarine, qui frottait sa tête aux hanches de la femme ; il avait des cornes enroulées comme des coquillages, plates, d'ailleurs, et d'une largeur qui me parut admirable.

Dans la suite, je pensai souvent à cette femme. Il m'arrive de chercher à me rappeler ces pensées-là ; j'y réussis mal. En échange, je me rappelle, comme si je l'avais entendue hier, la chanson plaintive qui s'interrompit à cause de moi, dans la brousse où mademoiselle Rodogune se croyait toute seule avec son bélier, sous le soleil ardent :

Mon pauvre corps est las
Je voudrais être au lit
J'aurais pour couverture
Une rose et deux lis
J'aurais un matelas
Touffu de violettes
Et si par aventure
J'allais être seulette
Tous les corbeaux du ciel
Viendraient boire mon miel.

Le rôle des corbeaux, évidemment, n'est pas clair. Peut-être le fût-il devenu si la chanson s'était poursuivie. Autre question à laquelle je ne sais répondre, et qui a de l'importance : pour qui Rodogune chantait-elle ? Pour elle, ou pour le bélier ? Certainement elle ne chantait pas pour moi.

Le Catalan qui avait noué avec moi des rapports amicaux ou complices (certain Manolino Riba, que l'on nommait, plus familièrement, Manolin), me raconta ce qui se disait, entre compagnons de saunerie, sur la fille solitaire et sur sa curieuse intimité avec le grand cornu.

— Ils mangent tous deux ensemble, me confia-t-il, et, quoiqu'elle ait sa chambre dans la petite maison du bord de l'eau, elle est plus souvent sur la paille de l'étable qu'entre des draps de chrétien. Une femme qui a reçu la bête est une offense à l'homme. Elle porte le mal avec elle partout où elle va. On a beau faire la figue ou les cornes, on voit le démon dans ses yeux. Pour le sortir de là, ce n'est pas du sang de poisson, c'est du beau sang chaud qui devra couler de la tête aux pieds de la mesquine.

Malgré ces propos inquiétants, — qui d'ailleurs me laissaient sceptique, — je n'hésitai pas à parler, quand l'occasion s'en présenta, à mademoiselle Rodogune. Et peu à peu, comme je n'essayais pas du tout de la courtiser, elle répondit à mes simples avances, et il me semblait qu'elle s'était habituée à ma compagnie, mais les Catalans se moquaient de moi du plus loin qu'ils me voyaient avec la femme au bélier. Ils reniflaient bruyamment, ou se pinçaient le nez, comme si j'avais eu le fumet d'un meneur de troupeau ; ils me raillaient de bêlements, me renvoyaient à des brebis imaginaires ; ils pointaient contre moi des doigts conjurateurs. Manolin, quand il se trouvait dans leur groupe, feignait de ne pas me connaître. Quant aux Sardes, ils ne disaient rien, dissimulaient le geste prudent, mais ils regardaient beaucoup Rodogune, et dans ces regards il y avait tout au monde hormis de la bienveillance ou de la sympathie.

J'avais voulu, par une curiosité dont je ne suis pas fier, savoir qui elle était, d'où elle était venue, savoir les circonstances qui l'avaient amenée dans l'île, mais je ne pus tirer d'elle aucun renseignement, et elle s'enfermait dans une réserve triste à la moindre question précise. Sans rancune, sa réserve se dissipait dès que je cessais d'être questionneur. Manolin n'était pas mieux informé que moi, quoiqu'il fût dans les confidences de vieux ouvriers qui étaient entrés aux salines longtemps avant l'arrivée de la demoiselle. Tout ce qu'il put me dire fut ceci :

— Elle a de la famille près de Marseille, qui l'aide à vivre. Le premier de chaque mois, elle va sur le continent pour toucher son mandat au bureau de poste.

En effet, mademoiselle Rodogune ne devait pas être dénuée de ressources, si jamais je ne l'ai vue travailler qu'à tenir propres ses vêtements,

son linge, sa maison ou l'étable du bélier, et à préparer sa nourriture, qui était surtout de poisson et de riz à la marinière, de fruits, de laitage et de miel. Elle admettait rarement que l'on tuât pour elle un petit poulet, elle se privait absolument de viande de boucherie.

Un témoin superficiel eût jugé frivoles nos conversations. Pourtant, je ne les trouve pas banales, suspendues, comme elles étaient, aux plus légers mouvements de notre humeur comme à des sautes de la brise. Causer ainsi, n'est-ce pas causer au fil de l'air? Je n'aime rien autant que cela, qui me fut toujours impossible avec des compagnons de l'espèce masculine et qui m'a été donné quelquefois dans la société des chères « personnes ravissantes », jamais aussi aisément qu'auprès de Rodogune. Du bélier, nous ne parlions que pour louer sa beauté, et il ne me serait pas venu à l'esprit de dire qu'il était docile, bien qu'il semblât l'être à un degré peu commun. Je montrais pour lui le plus grand respect, en gestes et en paroles, sachant qu'ainsi je faisais plaisir à Rodogune et que le contraire l'eût beaucoup attristée.

Ce que maintenant je découvre, avec un retard de trois ou quatre ans, est que j'ai ma part de responsabilité dans la catastrophe. Il a fallu, je ne sais pourquoi, que je revienne dans l'île et que je tombe sur ce tas de chiffons, rêvant tout éveillé tandis que des lampées de gaz remontent avec bruit dans mon ventre, pour qu'enfin j'aperçoive combien j'ai eu tort de donner confiance à Rodogune. Confiance en elle, en moi ; confiance dans le ciel, dans la terre, dans les vagues où elle osa baigner ses genoux. Méfiante, elle se défendait bien contre les gens, car il n'y avait aucune sorte de communication entre leur monde et le sien. Son silence et les voiles noirs dont elle s'enveloppait la protégeaient comme une règle de clôture. Ma faute (peut-être), c'est d'avoir rompu cet isolement, et par l'accord avec un homme, que je lui avais offert, de l'avoir rapprochée de tous les autres jusqu'à ne plus pouvoir supporter son exclusion, à se faire agressive, même, par besoin d'un rapport quelconque, fût-il de guerre à défaut d'amitié.

Certainement, j'aurais dû être attentif. J'aurais dû comprendre et l'avertir, quand elle me dit qu'elle allait leur montrer qui elle était, leur donner une fameuse leçon.

Chaque jour elle devenait plus vive et plus spontanée. Plus belle aussi, me semble-t-il, et c'est probablement la raison pour quoi je fus incapable d'empêcher le malheur.

Un dimanche, nous avions rendez-vous sur les basses terres, en lisière du marais salant. Dans un bleu terriblement nu, le soleil d'août jetait une lumière si violente que mes yeux, sans lunettes, en étaient offusqués, et je les ouvrais le moins possible. C'est à l'ombre d'un rideau de roseaux géants, altiers comme des bambous, que j'aperçus Rodogune ; je la reconnus de loin au port et à l'allure (qui sont encore incomparables), mais il y avait sur elle un brillant inaccoutumé, que je ne m'expliquais

pas. A moindre distance, je vis qu'elle avait un collier d'or, avec de grosses boules ciselées, des pendants d'oreilles qui retombaient jusqu'à ses épaules dont une petite chemise à jours cachait peu la blancheur, et sur ses cheveux il y avait un fichu à roses pailletées, qui n'eût pas été messéant sur le plus riche autel d'une église au Pérou. En outre, elle avait noué un ruban rouge au cou du bélier, et elle avait inventé de lui peindre les cornes avec de l'or liquide.

Quel compliment aurai-je tourné, malgré ma surprise, pour saluer la parure et l'habit ? Je ne sais plus. D'ailleurs elle m'écouta mal, et elle ne montrait pas tant de gaieté que d'agitation, sinon de fièvre. J'aurais voulu redescendre avec elle du côté des roseaux, qui faisaient une promenade verte, agréable à la vue, entre l'eau douce et l'eau salée, mais elle refusa mon conseil et elle se lança droit et vite sur une jetée de terre qui traversait le marais en direction des hangars. Ses pas dérangeaient de grands papillons noirs, dont le vol prenait un éclat violet, et les chardons du bord de l'eau étincelaient comme des girandoles à cause des cristaux de sel que le vent avait accrochés à leurs barbes. Le bélier, derrière sa maîtresse, semblait embarrassé d'être si splendide (le ruban devait le gêner, ou bien l'enduit lui brûlait la peau du front). Moi, je suivais d'un peu loin. Cette grande pécore, déguisée en courtisane, me rappelait un curieux article du *Dictionnaire* de Bayle sur le sujet de l'amour des chèvres, passion spécifiquement latine, extrêmement ancienne, non moins condamnable de l'avis des moralistes et de celui des bonnes gens. Les soldats italiens qui assiégèrent Lyon au XVIe siècle, sous le duc de Nemours, avaient avec eux une quantité de chèvres « couvertes de caparaçons de velours vert avec de gros galons d'or », qui leur servaient de mignonnes.

Selon d'Artagnan, il y avait environ deux mille chèvres. Quel vacarme, si elles avaient des clochettes... Assez !

Ruminant ces vieilles lectures par le souvenir, soûl de chaleur et de rayonnement, j'étais bien à la traîne quand Rodogune arriva sur un lieu plat où les ouvriers jouaient à la pétanque. Là (sans doute était-ce le triomphe attendu), dès qu'ils la virent avec le bélier, ils abandonnèrent le jeu pour courir à elle, mais comme on court au voleur ou à l'assassin. Les Catalans étaient les plus furieux, ils injuriaient mon amie, la traitant pis qu'une infâme.

Je me précipitai. Pourtant, je ne pus intervenir (et prouver, comme j'aurais voulu, mon beau courage...), car Manolin les avait calmés tout de suite en leur criant quelque chose que je ne compris pas. Ils prirent leurs vestes et laissèrent le terrain. Sans regarder, sans un mot ni un geste à notre intention, ils firent retraite vers une cantine, au bord de la mer, où l'on débitait un vin pesant et noir. Dans les sables, entourée de bancs, c'était une cahute de pieux et de feuilles sèches que je connaissais pour y avoir bu parfois, le samedi ou le dimanche soir, quand les

Sardes étaient ivres et qu'ils chantaient les chants de leur pays : des mélopées interminables, ponctuées de notes aiguës dans le récitatif, rythmées de battements de mains, de bourdons de poitrine, achevées en plaintes rauques si longuement tenues qu'elles semblaient déchirer la nuit. Cela d'une langue étrange, farcie d'espagnol et de latin, avec cet air de remonter du fond des temps et des tout premiers âges de l'homme, que j'aimais.

« Apaiser Rodogune », pensais-je, mais elle était muette et je crois qu'elle n'a jamais su pleurer. Quand j'essayai de donner issue à tout ce que je savais qui grondait en elle, ce fut peine perdue : elle se mit à rire, et alors elle me fit peur, car j'avais entendu ce rire sans gaieté dans une chapelle où deux folles s'embrassaient sous la croix, à Volterre, dans un asile où j'avais eu permission de visiter. Elle refusa mon bras, elle m'interdit précipitamment de l'accompagner et elle s'éloigna, suivie du bélier, en direction de leur domicile.

Ce jour-là, les sauniers restèrent très tard à boire et à discuter. J'avais un peu d'espoir en Manolin, même si la confiance n'y était pas. Pour essayer de le rencontrer, je me promenai derrière la cantine, je m'assis au sommet d'une petite dune et j'y demeurai longtemps, sous les étoiles. Hélas ! je ne vis personne ; je n'entendis pas la moindre chanson.

Mon retour fut difficile, car il n'y avait pas de lune, et je pataugeai désespérément, tombant dans des trous d'eau, quand je passai la mer. J'étais tellement fatigué que je renonçai au bain le matin suivant. Dans l'après-midi, je décidai d'aller rendre visite à Rodogune. Mon inquiétude (c'est curieux à penser, et j'ai honte de ce lâche optimisme qui est fâcheusement dans ma nature) s'était dissipée avec l'obscurité, si bien que, sans l'avoir oubliée, je ne prenais plus du tout au tragique la scène de la veille, et je me rappelle que je m'amusais comme un enfant, en sondant le gué.

J'élevais au-dessus de ma tête, pour qu'il ne fût pas éclaboussé, un paquet de salègre que je voulais donner à lécher au bélier, qui était friand de cela plus que de toute chose.

Quand je fus devant la maison de Rodogune, je trouvai porte close, et le bois gris de cette porte était mouillé de sang comme un étal de boucher. Les volets de la fenêtre (unique), la porte du bercail, étaient barbouillés de goudron. Je frappai, j'appelai, tous mes efforts ne servirent à rien, et cependant, j'aurais juré que la maison n'était pas vide. Après avoir attendu, fait beaucoup de bruit, je partis chercher du secours. Vainement.

Dans l'île où je courais comme un enragé sous le soleil, je crois que j'allai bien deux ou trois fois d'une côte à l'autre, escaladant les rochers, franchissant les fourrés d'épines, passant à pied les canaux et les mares. Les ouvriers feignaient d'être trop occupés pour me pouvoir répondre.

Je ne vis que des figures aussi durement fermées que la pauvre maison de mon amie, je ne trouvai personne qui me voulût aider à enfoncer la porte sanglante. Ligués ainsi que des paysans contre le gendarme, leur mutisme et leur entêtement me renvoyaient comme les pierres font d'une balle molle.

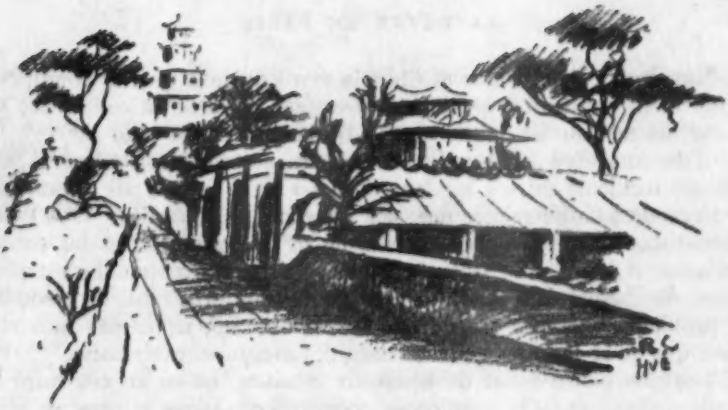
Plus tard, seulement, je sus la vérité (non pas entière). L'imagination aidant, j'arrive à voir quelque trait de ces méchants hommes, qui sont demeurés inconnus. Masqués d'un linge blanc charbonné d'une tête de mort, si ce sont des Sardes, ou à visage nu, si, comme j'incline à le croire, ce sont des Catalans épris de toute femme et jaloux, ils ouvrent avec de fausses clés la porte de l'étable, puisqu'on n'y verra nul signe d'effraction. Là, pendant le sommeil de mademoiselle Rodogune (qui, n'en déplaise aux médisants, dort en son lit de fille), ils égorgent le grand bélier, et, sans trop de tapage, ils lui coupent la tête qu'ils emportent, laissant que le corps se raidisse sur la paille renouvelée de la veille. Cette tête, les cornes peintes avec insolence sur le poil hérissé, ils la placent en haut de la porte de la maison, de façon que le sang coule et imprègne le bois jusqu'au seuil. Du goudron fournit un enduit lugubre, qui convient au crime et à l'outrage. Puis la nuit couvre leur fuite.

Quelque effort que maintenant je fasse, il m'est impossible d'imaginer rien de ce qui fut quand Rodogune, aux premières heures du matin, ouvrit sa porte ainsi que les autres jours, et que dans la lumière toute neuve et joyeuse elle se trouva brutalement confrontée avec le sang et avec l'horreur. Je pense qu'elle détacha elle-même la tête de l'être qu'elle avait aimé, et que, pieusement, elle la lava dans la mer avant de la rapporter chez elle. En tout cas elle se renferma longtemps avec la dépouille.

Je revis Rodogune, je l'ai revue hier encore, après ces années d'absence. Elle me rend mon salut, et elle veut bien me dire quelques mots, mais il y a dans son attitude et dans sa voix autant de froid et de lointain que dans celles d'une moniale de l'ordre le plus retiré. Elle a repris son voile noir, qui l'enveloppe plus sévèrement que jamais, la protégeant un peu contre les insultes et la moquerie qu'on lui prodigua, et que son silence, à la fin, désarme. Pourquoi s'est-elle toujours refusée à quitter l'île ? Peut-être par une dernière bravade, qui serait digne de son caractère.

Quand on passe devant la fenêtre ouverte, on voit le crâne du bélier, nettoyé de toute chair par les fourmis et par le sel, mais les cornes dorées encore, qui est cloué au-dessus du lit de Rodogune, comme un grand crucifix bizarre dans une chambre de nonne.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES



LES DEUX ASIES

par Jacques Moinnet

Deux mondes s'affrontent. L'un, l'Asie continentale, compact, lourd, soumis à un pouvoir éternellement menaçant, l'autre, composé d'îles et de presqu'îles, éparpillé et soumis à maintes influences contraires. L'un en pleine révolution, entraîné par une mystique qui est souvent une mystique de violence, l'autre inquiet, instable, blasé, fataliste.

De la lutte de ces deux mondes, aux antipodes de l'Occident, dépend non seulement le destin des peuples entraînés dans la tourmente, mais aussi le nôtre propre. Il y a là-bas un *rideau de bambou* aussi important pour nous que le *rideau de fer*.

Cette barrière d'Extrême-Orient qui serpente entre le Khamchatka et les îles Aléoutiennes, Sakhaline et Hokkaido, la Corée du Nord et la Corée du Sud, Matsu, Quemoy et le continent chinois, touche à la terre ferme à Hong-Kong, laisse aux communistes la grosse île sauvage d'Haïnan et s'enfonce dans la terre indochinoise au 17e parallèle pour se perdre à travers le Nord Laos dans la jungle.

Au contraire de l'Europe, qui depuis sept ans n'a connu que les menaces de la guerre froide, l'Asie a été le théâtre de vrais conflits armés, parfois imprudemment engagés, mais toujours prudemment interrompus, la Corée où chacun s'est, pour finir, retrouvé sensiblement sur ses positions de départ, la Malaisie, théâtre d'une défaite communiste, l'Indochine, d'un échec occidental, et tout récemment les Tachen, petits cailloux dont l'importance stratégique ne méritait pas tant de rumeur. En dépit de ces conflits, les adversaires prenaient bien soin de ne pas se laisser entraîner dans une guerre généralisée et de ne jamais fermer la porte aux possibilités de négociation. Chacun savait ce qu'il désirait éviter et voulait obtenir. Deux ans avant la conclusion des accords de

Pan-Mun-Jum [1], Américains et Chinois savaient dans quelles conditions ils finiraient par traiter et, dès les premiers jours de la conférence de Genève, on ne pouvait douter que le Tonkin fût perdu pour nous.

Si l'on considère la situation depuis les accords de Genève, à part quelques incidents entre « les deux Chines » qu'il ne faut pas dramatiser (une grande bataille relatée dans les journaux en septembre 1954 entre nationalistes et communistes chinois ne fit qu'un mort), et les scènes sanglantes du Viet-nam, l'Asie, considérée dans son ensemble, est plus calme ; de chaque côté du rideau on paraît plus préoccupé de résoudre des problèmes internes (ce qui parfois, il est vrai, ne va pas sans risques), que de se lancer à nouveau dans des aventures extérieures.

Est-ce une pause avant de nouveaux combats, est-ce au contraire la première étape dans la voie de la coexistence, chaque adversaire connaissant désormais les limites de ses manœuvres possibles et le résultat final des discussions ?

Pour les communistes, la question paraît résolue : ils aspirent à la domination mondiale, tout arrêt après une conquête n'est qu'une pause. Mais en réalité si, à la faveur d'une trêve, les non-communistes pouvaient réussir à se renforcer politiquement, économiquement et militairement, la « pause » se transformerait probablement en coexistence.

***

Le temps travaille-t-il réellement pour le monde libre en Asie ? Un observateur impartial eût certainement répondu par la négative à la fin de l'année 1954. Ce fut une période très sombre pour le camp de la liberté et, malgré des avertissements nombreux, il est bien certain que l'Europe, partageant ses préoccupations entre le problème majeur de l'intégration d'une Allemagne réarmée dans le camp occidental et d'autres questions nationales brûlantes, ne pouvait intervenir efficacement en Extrême-Orient où la situation se gâtait vite. Après les accords de Genève, le Sud Viet-nam fut tout de suite plongé dans un chaos politico-militaire inextricable. Le chef de son gouvernement n'avait aucun pouvoir, l'armée nationale ne savait à qui obéir, les sectes [2] véritables états dans l'État, n'étaient en aucune façon ralliées au gouvernement central, les Français et certains Viet-namiens étaient prêts à fuir ce navire qui faisait eau de toute part, les Américains qui avaient un peu joué les Ponce Pilate se découvraient désorientés et déçus. Des centaines de milliers de réfugiés, abandonnés à leur arrivée à Saïgon, faisaient autant de mécontents. On ne donnait pas au pays une chance sur cent de rester non-communiste. Le Nambo, parti communiste du Sud, comptait près de deux millions de sympathisants et l'on pouvait penser que le Viet-nam deviendrait

1. Juin 1953, Corée.
2. Caodaïstes. Hoa-Hao et Binh-Xuyen (2 millions de Viet-namiens).

communiste avant les élections fixées à mai 1956 par les accords de Genève.

Au Laos, où plusieurs attentats avaient eu lieu et au Cambodge, la situation, du fait de la faiblesse militaire de ces pays, n'était guère plus brillante.

Les accords du S.E.A.T.O. [1] qui, comme dit le pandit Nehru, groupent des géants et des nains, ne paraissaient avoir aucune prise sur les événements. Nehru lui-même faisait des avances, prudentes il est vrai, à Chou En Lai [2]. Un peu partout, l'anticolonialisme prenait facilement le pas sur l'anticommunisme. La situation dangereuse en Indonésie paraissait s'aggraver du fait de l'influence du communisme dans les masses des grandes villes. Au Japon, le premier ministre Yoshida, homme politique énergique, partisan de la politique américaine, était enfin vaincu par son vieil adversaire Hatoyama, lequel paraissait enclin à se laisser séduire par les offres doucereuses faites par les Russes et les Chinois. Les États-Unis enfin, qui avaient profondément cru à la possibilité de notre victoire au Tonkin, hésitaient à prendre des engagements et des risques pour Formose dont les forces venaient d'essuyer des coups sévères en s'aventurant trop près du continent, et l'on doit reconnaître que les déclarations des hommes politiques anglais au retour de leur voyage en Chine ne les y encourageaient nullement.

Ainsi la désunion, soigneusement attisée par la propagande communiste, régnait dans le camp occidental tandis que toute l'Asie libre paraissait, suivant l'usage, attendre passivement le maître prêt à la gouverner, maître qui lui apporterait infailliblement l'esclavage avec des promesses de prospérité. Cependant peu à peu des signes apparurent : des signes d'espoir. Sans doute parce qu'un petit nombre d'hommes patients veillaient et travaillaient dans l'ombre.

*
**

VIET-NAM.

Le pays par lequel nous devons commencer notre tour d'horizon n'est certes pas celui dont l'état paraît aujourd'hui le plus rassurant. Mais il me semble qu'on aurait tort de désespérer de son avenir.

Ngo Dinh Diem, le président du Gouvernement du Sud Viet-nam, avait été éloigné de son pays pendant plusieurs années. On peut dire qu'au moment (mai 1954) ou Bao Daï lui demanda de quitter sa retraite de l'abbaye de Saint-André de Bruges, en Belgique, pour rentrer en Indochine, il n'était connu que d'un petit nombre de catholiques viet-namiens. A Genève, on se moqua de lui ; en rentrant en Indochine, à la fois redouté de ses compatriotes et suspect aux yeux des Français,

1. Pacte du Sud-Est Asiatique signé au printemps 1954, groupant U.S.A., France, Grande-Bretagne, Philippines, Australie, Nouvelle-Zélande, Thaïlande et Pakistan.
2. Ministre des Affaires étrangères de Mao Tsé-toung.

il eut grand'peine à former un gouvernement qui ne se composa guère que d'intimes et de membres de sa famille. Dix mois se sont écoulés depuis lors et malgré les événements récents qui sont en partie dus aux difficultés éprouvées par le président du Conseil du Sud Viet-nam pour élargir les assises de sa politique et pour gouverner, le chaos actuel représente peut-être une étape inévitable et doit être considéré comme un effet de la volonté de Diem, une volonté qui peut dans l'avenir exercer une influence plus manifestement heureuse. Il est le premier à ne pas avoir voulu s'incliner devant les sectes, ces féodalités auxquelles les précédents gouvernements et les Français avaient laissé prendre une place exagérée dans la vie politique du Sud Viet-nam.

N'était-on pas allé jusqu'à confier la police de la ville de Saïgon aux Binh-Xuyen, sorte de gangsters au béret vert qui avaient établi dans la capitale du Sud une paix inquiétante — quand ils eurent pris la police en main, les attentats cessèrent comme par enchantement — et instauré la « loi du milieu ». Quand Diem voulut courageusement les chasser, ils se révoltèrent, arrosèrent le palais de l'Indépendance de leurs projectiles, tentèrent de s'emparer de l'état-major viet-namien. La chaleur exaspérante du mois d'avril aidant, Saïgon devint le théâtre de luttes sanglantes qui firent de nombreuses victimes dans la population civile et qui se soldèrent par un échec des bérets verts à court de minutions, honnis de la grosse majorité des Viet-namiens.

Diem a donc voulu rétablir l'ordre. Il y a d'abord eu le duel Diem-Hinh. D'origine viet-namienne, ancien colonel de l'aviation française, devenu chef d'état-major général de l'armée viet-namienne, Hinh refusa d'obtempérer aux ordre du chef du Gouvernement. Un certain jour de septembre 1954, je vis des tanks de l'armée viet-namienne sur ordre de leur général venir bloquer les issues du centre d'émission de Radio-Viet-nam pour empêcher Diem de l'utiliser, mais Hinh dut finalement céder et il est douteux qu'il puisse à nouveau jouer un rôle, étant donné ses attaches françaises (raison certes regrettable pour les Français, mais qu'une vue réaliste de la situation ne permet pas de négliger).

Puis Diem, qui est austère, essaya d'instaurer un régime d'honnêteté. Le Van Vien, chef des Binh-Xuyen, lui-même ferma *le Grand Monde*, la première maison de jeu de Saïgon, tout en continuant de recueillir les profits de toutes les autres petites « boîtes » de Cholon qui lui appartiennent. On arrêta quelques prévaricateurs notoires.

Enfin Diem, nous l'avons dit, s'attaqua aux sectes. Il voulut réduire et incorporer leurs armées dans l'armée viet-namienne. Cette décision mit le feu aux poudres mais, bien qu'il soit difficile dans l'imbroglio actuel de dire quelles décisions finales interviendront, il ne faut pas oublier que les sectes n'ont aucun idéal commun et souffrent de profondes divisions internes. Le « pape » des caodaïstes ne s'entend pas avec le général qui commande ses armées (25 000 à 30 000 hommes). Tran Van Soai, le chef des Hoa-Hao, a vu ses forces affaiblies quand il

y a quelques mois son premier lieutenant Nguyen Van Hue le quitta, entraînant avec lui 3 000 hommes de ses troupes. Et ne donnons pas à Bacut, autre chef rebelle qui depuis plusieurs années tour à tour déserte et se rallie au plus offrant, plus d'importance qu'il se doit. Par contre, malgré les difficultés *actuelles*, plusieurs faits importants ne doivent pas être oubliés. C'est d'abord la réorganisation de l'armée viet-namienne qui, dans l'affaire de Saïgon, s'est bien conduite. Instruits par les expériences qu'ils avaient faites avec les Coréens du Sud, les Américains, qui avaient envoyé en 1953 en Indochine comme chef du Maag[1] un général solide, tenace et bien en cour à Washington (Iron Mike) O'Daniel, avaient vainement offert au général Navarre l'aide d'instructeurs pour la formation de l'armée viet-namienne. Celui-ci, très encouragé par son entourage, l'avait énergiquement refusée et, à de rares exceptions près, l'armée viet-namienne s'était mal battue en 1953-1954 et même, au moment de Genève, avait fait courir au corps expéditionnaire français les plus graves dangers au Tonkin.

Il fallut attendre le début de 1955 pour que ce général pût intervenir dans l'organisation de l'armée viet-namienne. Il a été décidé en février que cette armée, qui comptait théoriquement 217 000 hommes plus ou moins efficaces, serait réduite à 140 000 hommes bien organisés au cours de l'année 1955, cela sous la direction de O'Daniel lui-même et du général Ely, commissaire général et commandant en chef en Indochine.

Diem a résolu d'autres problèmes. 750 000 personnes, réfugiées du Nord Viet-nam, et dont le nombre a atteint sans doute près d'un million à la date fatidique du départ d'Haïphong le 10 mai, ont été peu à peu réinstallés dans le Sud Viet-nam. Prenant au Viet-minh son idée de réforme agraire dans le Nord, le chef du Gouvernement a fait préparer un plan de réforme dans le Sud et, en un premier temps, fait distribuer, moyennant un prix de fermage raisonnable, 800 000 acres de terres cultivables appartenant pour une grande partie à des propriétaires absents.

Sans doute ces quelques facteurs favorables sont-ils en ce moment perdus de vue dans un Saïgon en proie à l'anarchie, mais si les réformes peuvent être poursuivies, le pays qui aspire à la paix, non pas une paix de terreur Hoa-Hao ou Binh-Xuyen, mais une vraie paix, se ralliera sans doute à Diem.

Il ne faudrait donc pas, dès lors que la ligne du 17e parallèle, au nord de la ville de Tourane, coupe en deux l'Indochine, délimitant au nord un régime d'oppression qu'un grand nombre de Viet-namiens et presque tous les Français ont fui, au sud un État à qui rien n'interdit d'adopter un régime démocratique, il ne faudrait pas que les efforts accomplis dans ce dernier pays fussent compromis par la faute de quelques clans égoïstes.

1. Maag : Military Assistance Advisory Group.

Laos

Sur l'échiquier du Sud-Est asiatique, le Laos et le Cambodge ne représentent pas, du point de vue politique, des pièces aussi importantes que le Viet-nam mais ils sont, le Laos surtout, sur le chemin de la Thaïlande, de la Malaisie, de la Birmanie et de l'Inde et, de ce fait, ont une valeur stratégique. Or, ils sont faibles militairement. Et cependant il apparaît que le Viet-minh qui pour les Laotiens et les Cambodgiens représente l'ennemi, y regardera à deux fois avant d'attaquer ces pays de l'extérieur. Les tentatives de subversion jusqu'ici n'y ont obtenu, en tout cas, aucun succès sérieux. Le Laos est un pays paisible, francophile, qui, au contraire du Viet-nam, a facilement accepté les accords de Genève malgré leur imprécision et qui s'insurge bien davantage contre l'intrusion du Viet-minh dans les provinces de Sam Neua et de Phong Saly que contre l'implantation de deux bases et des 15 000 instructeurs français prévue par les accords.

Depuis l'arrivée au pouvoir, le 25 novembre dernier, du premier ministre Katay Sasorith, la situation politique s'est raffermie et l'on dit le prince Souvannavong, le leader du Pathet Lao [1], bien que sa femme soit une communiste fanatique, en pourparlers avec son demi-frère, le prince Souvana Phouma, ministre de la Défense du Laos.

La récente garantie morale que Foster Dulles a donnée aux dirigeants laotiens lors de sa visite à Vientiane à la fin de février, en leur disant que s'ils se chargeaient de réduire la rébellion dans les provinces de Phong Saly et de Sam Neua, les États-Unis sauraient de leur côté les défendre contre une agression extérieure, qu'elle soit chinoise ou viet-minh, a rassuré et renforcé le Gouvernement et le prince héritier Savang très conscient du danger que court son pays.

Cambodge.

Si le Laos admet l'aide de l'Occident, la xénophobie sert le Cambodge. Ayant réussi à se libérer en pleine guerre de la tutelle française, ce pays, sous l'égide d'un roi auquel la très grande majorité du peuple reste fidèle malgré ses décisions fantasques d'abandonner et de recouvrer tour à tour son trône, cherche une aide occidentale tantôt chez les Français, tantôt chez les Américains. L'évacuation, même si elle est incomplète, des éléments viet-minh proches de sa frontière le libérera d'un grave souci. Le communisme ne fait pas de progrès dans ce pays de culture indienne, prudent, fier, assez prospère, qui pourra éviter peut-être d'accepter sur son territoire des bases américaines et ainsi d'indisposer les Chinois.

1. Les Laotiens rebelles qui tiennent le Nord-Est du Laos.

THAÏLANDE.

Car, tout contre lui, le soutenant, la Thaïlande appelle et accepte ces bases. Depuis le coup d'État de novembre 1951 qui se fit sans effusion de sang, ce pays connaît la stabilité politique. Le chef du Gouvernement, le maréchal Pibul Songgram, a composé son cabinet avec une majorité de militaires et de marins. La police, forte de 42 000 hommes [1] (pour un peuple de 18 millions d'habitants), est dirigée par un étrange général, Phao Sriyanond, dont les méthodes à la fois démagogiques et autoritaires ont jusqu'ici empêché le communisme de se développer.

Une assemblée sans grand pouvoir de 246 membres, dont 123 choisis par le roi, ne comprend qu'un petit nombre d'opposants. Le pays est prospère et bien que le népotisme et la corruption y règnent, il n'est pas socialement trop en retard. Le Gouvernement a accompli une réforme agraire, et développe un programme de construction et d'agriculture en partie dans le cadre du plan de Colombo, en partie avec l'aide économique américaine. Enfin, sous l'impulsion du général Donovan, ses forces armées ont été réorganisées et il voit d'un œil favorable de multiples missions américaines s'installer sur son territoire. On comprend que dans ces conditions les États-Unis aient réussi, avec l'appui des Thaïlandais transformés en agents publicitaires de leur capitale, à imposer Bangkok plutôt que Singapour ou Manille comme capitale du S.E.A.T.O. car Singapour, qui avait la faveur des Anglais et des Australiens, est aux yeux des nationalistes asiatiques une pierre du jardin britannique ; Manille mis en avant par les Philippins est en retrait dans les mers asiatiques ; Bangkok est la base avancée la plus sûre dans le dos d'une fragile Indochine et, quoi qu'ils en pensent, les Américains, à Bangkok, seront bien plus engagés qu'ils ne le seraient à Singapour ou aux Philippines.

BIRMANIE.

Que dit de cette présence des Occidentaux aux portes de son pays, u.nu, le chef calme incontesté et respecté de la Birmanie qui, après avoir réussi à supprimer en six ans le communisme sur son sol, accepta néanmoins d'aller voir Mao Tse-toung l'hiver dernier ?

Il sait que les Chinois en Asie, comme les Russes en Europe, redoutent l'encerclement américain, et il a essayé, lors de son voyage en Chine, de convaincre les Chinois des pacifiques intentions américaines. Plus qu'aucun autre chef d'Asie, il est à la charnière des deux mondes, et parce qu'il y a détruit chez lui non seulement le communisme mais toute dissidence, on ne peut le suspecter de faire le jeu de l'adversaire.

1. Dont 20 000 sont à la frontière Nord-Est, face aux Thai libres, le mouvement de Pridi Phanomyong qui donne la main au Pathet Lao.

Même quand il parle en Asiatique, il dit aux Occidentaux de dures vérités. Il sait à quoi s'en tenir sur la fragilité de l'économie de son pays et, sans joindre le S.E.A.T.O., sans prendre une position avancée dans le pacte de Colombo [1], il se garde encore plus des offres chinoises que des tentations occidentales.

A lui aussi, Dulles a rendu visite pour expliquer bien plus la politique américaine dans le détroit de Formose que pour lui demander, sans espoir, de l'aider à mettre des dents, comme disent les Américains, à l'appareil du S.E.A.T.O.

FORMOSE.

Formose, tous les regards, qu'ils soient occidentaux ou orientaux, se tournent vers cette île où règne un dictateur en exil, avec l'aide d'une police aussi rude que celle d'un régime communiste, d'une armée vieillissante et d'une des meilleures missions d'aide américaine qui soient. Tour à tour enchaîné à son rocher comme Prométhée, puis relâché, puis enchaîné à nouveau par les Américains, Tchang Kaï-chek n'a cessé de proclamer, avec un fort accent de Taïpeh [2], cette Marseille de la Chine, qu'il allait envahir le continent et soulever 600 millions de Chinois. En fait, pour empêcher que Formose elle-même, pourtant dotée de forces armées de 500 à 600 000 hommes, d'une flotte et d'une aviation, soit envahie, les États-Unis ont dû déployer dans les eaux formosanes une flotte représentant environ deux fois la totalité de la flotte française. Malgré cela, la situation, en fin 1954, était extrêmement instable et la position américaine obscure. Le prétexte de la prise d'un petit îlot a obligé le président Eisenhower à mettre, à l'insatisfaction générale mais au bénéfice de la cause de la paix, les points sur les i. Formose et les Pescadores seront défendues. A la discrétion du président des États-Unis, Matsu et Quemoy, les îles vulnérables proches du continent, seront tenues par les nationalistes sous le couvert des canons américains mais non garanties par ceux-ci. Le Congrès américain, à la quasi-totalité de ses membres, ratifia cette prise de position de son président qui avait eu la sagesse de lui demander son accord, et ratifia aussi, à une majorité semblable, le pacte de défense mutuelle qui, à la fois, enchaînait et protégeait Formose. Les îles Tachen furent évacuées sans qu'un seul communiste appuyât, pour interdire cette évacuation, sur la détente de son fusil. Et tandis que l'on multiplie de part et d'autre, du côté nationaliste comme du côté communiste, les proclamations hardies, dans l'ombre, par l'intermédiaire de courtiers nombreux, on cherche à la fois une occasion et une entrée en matière pour négocier et faire admettre les positions actuelles comme un *statu quo* acceptable, mais je ne suis

1. Ce pacte groupe l'Inde, le Pakistan, la Birmanie, l'Indonésie et Ceylan.
2. Capitale de Formose.

pas de ceux qui croient que l'opinion publique américaine et ceux qui en sont les guides accepteront de payer d'une reconnaissance de la Chine ou de son admission aux Nations Unies le prix de la liberté de Formose.

PHILIPPINES. — OKINAWA.

Des Philippines où Magsaysay continue de balayer communisme et corruption à Formose, de Formose à Okinawa, d'Okinawa au Japon, la chaîne de l'influence américaine s'est renforcée. Mais la dernière maille, le Japon, la plus importante, est, sinon la plus fragile, du moins la plus incomplètement forgée.

JAPON.

Après s'être libéré de l'emprise de son vieux maître atrabilaire Yoshida, ce pays vient de voter pour donner à Hatoyama la première place qui lui avait été promise il y a huit ans. Ce vote c'est d'abord, comme à chaque élection japonaise depuis la guerre, un glissement à gauche. Les communistes n'ont que deux sièges mais les socialistes en ont 156 sur 465. La droite est divisée. Hatoyama et Shigemitsu ont renversé Yoshida. Pourquoi, à la faveur d'une alliance politique que les Japonais pratiquent facilement, Yoshida ou ses successeurs ne se vengeraient-ils pas en renversant le nouveau président ? Mais ceci est affaire locale qui ne paraît pas devoir, dans un avenir immédiat, compromettre le sort du régime de « démocratie féodale » japonaise.

Plus inquiétante pourrait être la tendance des nouveaux dirigeants de se rapprocher de la Russie et de la Chine ; rapprochement qui fut un des thèmes de la campagne électorale d'Hatoyama. Un profond fossé toutefois sépare Chinois et Russes des Japonais, peuple actif, intelligent, orgueilleux, assoiffé de connaître, fier de son industrialisation, qui a tenu la dragée haute à toute l'Asie pendant cinquante ans, et que la propagande communiste ne semble pas entamer facilement car, malgré un apport de 30 000 hommes endoctrinés et libérés par les Chinois, à l'arrivée desquels j'assistais il y a deux ans, le parti communiste japonais ne compte toujours que 100 000 membres et 300 000 sympathisants sur 90 millions d'habitants.

Et si le Japon souhaite un rapprochement avec la Chine, pour des motifs commerciaux parfaitement explicables étant donné que ce peuple de 90 millions d'âmes doit vivre sur une superficie cultivable qui représente environ les deux tiers de la France, il appartient au monde libre de modifier la situation en lui fournissant les moyens de vivre et de se nourrir. Les exportations du pays ont d'ailleurs augmenté de 25 p. 100 pendant le deuxième semestre de 1954 et les missions japonaises se multiplient dans le Sud-Est Asiatique.

***

Voici donc ce monde de l'Asie Libre de l'Est et du Sud-Est, dont pas un des États, pas même l'Indonésie dont j'ai à peine parlé mais qui ne fait pas — les élections qui doivent avoir lieu en mi-1955 le prouveront certainement — exception à la règle, pas même l'Inde, ne paraît actuellement se laisser gagner par le communisme. La dernière réunion du S.E.A.T.O. a mis particulièrement l'accent sur la lutte contre la subversion intérieure par un renforcement politique, militaire et économique. C'est, dans cette partie du monde où la richesse et l'instruction de quelques-uns côtoient la pauvreté et l'ignorance du grand nombre, le principal danger. Et chaque chef d'État en est désormais conscient. « Aide-toi, a dit à chacun Foster Dulles, représentant la puissante Amérique, et je vous aiderai. » Chou En Lai avait dit en décembre dernier à U.Nu qu'il ne comptait pas vaincre Formose par les armes mais par la défection et la subversion. La Chine, d'ailleurs, après avoir commis l'erreur d'engager 1 million d'hommes en Corée, ne tient pas plus que la Russie à lancer ses nationaux dans la lutte. Pour prendre l'île de Si Kiang, au nord des Tachen, ils étaient 2 000 à 3 000 ; en Indochine ils n'ont jamais été plus d'une dizaine de mille et dans le monde moderne le fantassin laisse à l'aviateur et au marin le soin d'aller explorer les zones dangereuses ou interdites. En Asie comme en Europe, les communistes demeurent prudents.

Cela étant dit, il faut convenir que la stabilisation ou, pour reprendre la formule américaine de Georges Kennan, le *containment* communiste, n'est pas toujours le souci majeur des chefs d'État asiatiques, dont le nationalisme ardent est parfois plus antioccidental, anticolonialiste qu'antichinois. Toutefois, la récente conférence de Bandoung qui a réuni en avril les représentants de 29 pays d'Afrique et d'Asie et de 1 400 millions d'habitants et qui inquiétait si fort les Occidentaux tenus à l'écart n'a pas pris un ton très inquiétant. On s'en est tenu à des manifestations injustes et platoniques contre notre pays et, pour compenser, Mohammed Fadhil Jamali, le représentant de l'Iraq, a recueilli de très nombreux applaudissements en déclarant que « le communisme était une forme de colonialisme plus dangereux que l'ancien colonialisme ». Lorsque, enfin, Carlos Romulo, des Philippines, avertit les délégués « de ne pas tomber dans la trappe du racisme », ses paroles recueillirent une nette approbation. Le ton général des interventions laissa d'ailleurs plein de dépit le neutraliste acerbe qu'est Nehru. Celui-ci fut le grand perdant de la conférence, et dut obliger Chou En Lai à se faire tout miel et à tendre une perche aux Américains pour régler l'affaire de Formose de façon pacifique.

En Asie, bien plus qu'en Europe, les races, les cultures, les religions, les idéaux s'entrecroisent. Est-ce une illusion que de vouloir unir dans

un même désir de défense contre le communisme des peuples aussi différents qui se haïssent souvent ? Je ne le pense pas, sans me dissimuler que la route reste longue pour y parvenir et qu'il y a encore bien des obstacles à surmonter. Le point le plus faible, qui est aussi le pivot du dispositif, est malheureusement le Viet-nam. Les communistes le savent bien ; ils pressent leurs agents en Cochinchine. N'en doutons pas, si l'anarchie se prolongeait, ce serait eux les gagnants.

JACQUES MOINNET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

SEULE AVEC LES TOUAREG

par Marie-Louise Lédé *(A. Bonne)*

En 1916, le Père de Foucauld était assassiné à Tamanrasset. Aujourd'hui — et depuis plusieurs années déjà — des avions commerciaux réguliers emmènent les touristes au Hoggar. Des camions, portant inscrit sur leurs flancs « Alger-le Hoggar-le Tchad », traversent le désert. Mais les Touareg ne viennent plus à Tamanrasset qu'en visite officielle. Pour les voir « au naturel », l'Européen doit aller plus loin. C'est ce qu'a fait Marie-Louise Lédé, qui n'en était d'ailleurs pas à son premier voyage au Sahara. Elle a quitté Tamanrasset en voiture légère. Au bout de cent kilomètres, elle a poursuivi son chemin, toujours vers le sud-ouest, montée sur un méhari, et accompagnée d'un ordonnance-interprète chamba, monté à âne, qui lui servait en quelque sorte de garde du corps. Elle a séjourné au campement de l' « aménokhal », autrement dit du roi (élu) du Hoggar. Vie sous la tente, soirées de récitation, cours d'amour, rapports entre les femmes — ce sont elles qui commandent — et les hommes, il y a là quelques bons tableaux, peints sur le vif, et qui sont la partie la plus attachante de l'ouvrage.

On pense généralement que les Touareg seraient des Berbères de race pure, les lointains descendants des Numides de Jugurtha, refoulés plus tard dans le grand Sud par les Arabes. Les ossements de femmes — et les bijoux d'or — que Reygasoe découvrit dans une chambre funéraire, sous un tumulus de la région de l'oued Abalessa en 1925, et que l'on peut voir au musée du Bardo à Alger, seraient ceux d'une princesse numide du IIIe siècle de notre ère, nommée Tin Hinan, dont on fit Antinéa. Mais les peintures rupestres du Hoggar représentent des personnages qui paraissent appartenir à l'Égypte préhistorique, et les noms des tribus touareg s'apparenteraient à ceux des tribus araméennes et géorgiennes. Aujourd'hui, les Touareg ne sont plus que quelques milliers à errer dans le désert. « Grands seigneurs du désert », « pouilleux magnifiques », dit Marie-Louise Lédé. Dans cinquante ans des récits tels que le sien porteront témoignage sur un peuple disparu.

P. F.

L'HOMME A LA CONQUETE DE L'UNIVERS

par J.-G. Leithaüser *(Plon)*

L'ouvrage s'ouvre sur le périple du Carthaginois Hannon autour de l'Afrique, cinq cent trente ans avant notre ère ; il se termine sur le prochain lancement du satellite artificiel que préparent, dit-on, les Américains. C'est dire quelle vaste épopée il raconte. Christophe Colomb, Vasco de Gama, Champlain, Stanley, Amundsen, Byrd : toute la conquête du globe — en attendant celle des espaces cosmiques — défile en une revue prodigieusement vivante. Les grands « découvreurs » y apparaissent, non comme des surhommes, mais comme de simples humains, avec leurs vices et leurs passions, tels ces conquistadors hauts en couleurs, qui trop souvent n'apportèrent l'Amérique à leur patrie que par des brigandages d'une férocité inouïe.

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 174.)

LE SIÈGE D'AVIGNON

par Georges Pillement

Le touriste qui s'arrête en Avignon et qui, après avoir vu les belles murailles ocre de la ville (à vrai dire défigurées par des halles en fer qu'on leur a accolées), s'engage dans ce qui reste des anciennes rues de la cité papale où l'on rencontre encore quelques livrées cardinalices (les palais des cardinaux), se trouve tout à coup devant les hautes murailles d'une puissante forteresse : le château des papes.

Au cours de la visite, le guide lui explique qu'il a été l'objet d'un siège et que le dernier des papes d'Avignon, Pedro de Luna, résista avec succès à tous les assauts des troupes françaises assemblées contre lui. Pour qu'on puisse comprendre la portée de cet épisode extraordinaire et toute sa signification, il nous faut d'abord revenir en arrière et expliquer comment la papauté en était venue à s'installer en Avignon et comment le Grand Schisme d'Occident avait pris naissance. De ce schisme, on ne saurait méconnaître l'importance : il est à l'origine de la Réforme.

Le désordre qui régnait dans Rome au début du XIVe siècle avait déterminé les papes à s'établir dans le Comtat Venaissin, terre papale. Avignon ne faisait pas alors partie du Comtat mais un des papes racheta la ville à la reine Jeanne de Naples.

Le séjour des papes en Avignon, qui dura près de cent ans, fut une ère de prospérité pour la ville. Ces papes français, doctes et cultivés, étaient aussi, pour la plupart, amis des arts. Ils entretenaient une cour fastueuse et la ville se couvrit de palais et d'églises.

L'un des plus pieux et des plus dignes entreprit, sur les instances, notamment, d'une illuminée, Catherine de Sienne, de revenir à Rome. Il y mourut avant d'avoir pu revenir en Avignon et les Romains exi-

gèrent des cardinaux, assemblés en conclave, de lui choisir un Italien pour successeur. Ce sont les pressions exercées sur le conclave qui sont à l'origine du schisme. Les cardinaux, revenant sur une élection *qui leur a été arrachée par la menace*, font choix d'un nouveau pape, Clément VII, qui sera soutenu par Charles V, l'Écosse, l'Espagne, tandis que l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre ne reconnaissent qu'Urbain VI.

Clément VII est revenu en Avignon et, tandis qu'Urbain et ses successeurs se débattent au milieu des luttes anarchiques des Guelfes et des Gibelins, compte sur l'aide de la France pour évincer son compétiteur.

Mais, après la mort de Charles V, nous sommes aux sombres jours de la guerre de Cent Ans. La France est gouvernée par un roi amoindri par des crises de folie de plus en plus fréquentes. Ses oncles sont orgueilleux et de piètres politiques. L'université de Paris s'agite et veut imposer aux deux papes de renoncer à la tiare.

A la mort de Clément VII, le choix des cardinaux se porte, à l'unanimité, sur le cardinal Pedro de Luna, une des figures les plus étonnantes de l'histoire du moyen âge. Issu d'une noble famille aragonaise, il incarne au plus haut degré les qualités d'énergie et d'opiniâtreté propres à sa race.

C'était, à soixante-dix ans, un vieillard vigoureux, au passé irréprochable, aux vertus édifiantes. Ses bonnes intentions étaient certaines et la cour de France et l'université de Paris se réjouirent de son élection. Mais elles se méprirent sur sa docilité. Benoît XIII était décidé à mettre fin au schisme, mais il entendait choisir pour cela les moyens à employer. Or, on prétendit à Paris lui dicter la marche à suivre, l'obliger à adopter *la voie de cession*[1] qu'on avait choisie pour lui. L'université de Paris fut, en l'occurrence, aussi mal inspirée qu'elle devait l'être quelque quarante ans plus tard en prenant parti contre Jeanne d'Arc et en provoquant indirectement sa condamnation. Non seulement elle méconnaissait les véritables intérêts de la France, mais elle allait contribuer à la prolongation du schisme et à l'abaissement de la papauté.

Sur la politique à mener à l'égard du pape d'Avignon, la cour de France est divisée, mais les partisans du pape sont dans l'impossibilité de se faire entendre. Le plus puissant est le duc d'Orléans dont les intérêts (il a des vues sur l'Italie) coïncident avec ceux de Pedro de Luna. L'université de Paris a provoqué la réunion d'un concile du clergé de France qui, sous la pression des ennemis les plus acharnés du pape, a décidé la *soustraction d'obédience* qui, pour certains clercs, représente un avantage immédiat : la suppression de certains impôts pontificaux. Les cardinaux français, ils sont la majorité à Avignon, tiennent tous leurs bénéfices du roi de France. Pour ne pas les perdre, ils abandonnent la cause du pape.

Rappelons que, au moment où les hostilités vont se déclencher, le

1. C'est-à-dire abandon du trône pontifical à un tiers.

Comtat, qui appartient au pape, occupe la rive droite du Rhône, tandis que la rive gauche est terre de France. Le fameux pont Saint-Bénezet, sur lequel, ou sous lequel on devait, par la suite, danser, est précédé du côté d'Avignon par un châtelet et dominé, du côté de Villeneuve, par un véritable donjon, la tour de Philippe le Bel, qui existe encore. La colline de Villeneuve est elle-même couronnée par la citadelle du fort Saint-André. Les cardinaux, notamment les cardinaux français, ont un palais à Villeneuve, leur maison des champs, tandis que dans Avignon, ils ont une maison de ville.

Avignon est alors une ville riche et pleine d'animation, l'*Ile sonnante*, comme l'appelait Rabelais. Entre ses murailles s'entassent de nombreux couvents (il y en avait trente-cinq à la Révolution), les maisons des bourgeois, des artisans et des artistes qui travaillent pour la cour papale, au-dessus desquelles se dressent les tours des livrées cardinalices, les clocher des églises. C'est une ville cosmopolite : la métropole de la moitié de la chrétienté.

C'est le 1er septembre 1398 que deux commissaires royaux, chargés de signifier au pape la soustraction d'obédience, arrivent à Villeneuve-lès-Avignon. Ils s'avancent sur le pont Saint-Bénezet jusqu'à la chapelle bâtie sur la deuxième arche et qui est considérée comme étant la limite de la ville. Là, ils s'arrêtent, et un héraut qui les accompagne lance vers le palais des papes, d'une voix claironnante, le texte de l'ordonnance royale. Il est suivi d'une mise en demeure à tous les clercs français de sortir d'Avignon sans retard s'ils ne veulent pas perdre leurs bénéfices. Les étrangers eux-mêmes sont invités à quitter le service de Benoît XIII, sinon ils seront chassés du royaume et leurs biens confisqués.

La foule s'est amassée, elle écoute en silence. Puis, lorsque les envoyés du roi font demi-tour pour retourner à Villeneuve, chacun commente l'événement.

Benoît XIII revient de dire sa messe. Il est accompagné de Francisco de Arana, son médecin, et de Vicente Ferrer, cet ardent prédicateur dominicain qui est son plus fidèle soutien et qui sera canonisé. Lorsqu'il entre dans la chambre pontificale, son neveu, Rodrigo de Luna, qui lui est tout dévoué et qui commande sa garde, vient à sa rencontre :

— Saint-Père, lui dit-il, des commissaires royaux viennent de faire lire sur le pont Saint-Bénezet l'édit de soustraction d'obédience.

Le pape ne se trouble pas. Il regarde par une fenêtre la foule assemblée devant le palais, perplexe et effrayée, puis il se dirige tranquillement vers sa table de travail. Il s'asseoit, ouvre un livre de théologie et le lit tout en mangeant la collation qu'on lui apporte.

Pedro de Luna s'attendait à cette rupture avec le gouvernement de Charles VI. Il avait pris ses précautions, assemblé des vivres, des munitions, des engins de guerre. Il avait fait venir des serviteurs aragonais qui, en peu de temps, s'étaient transformés en hommes d'armes.

Mais déjà, dans le palais comme dans la ville, on se regarde avec

méfiance. Les Français, les partisans du roi, font leurs préparatifs pour quitter le service du pape. Ceux qui, au contraire, ont résolu de rester fidèles à Benoît XIII s'emploient à fortifier le palais.

Le Sacré Collège se composait, alors, de dix-sept cardinaux français, de quatre espagnols et de deux italiens. Les Français, qui avaient leur palais dans la ville, pliaient bagages pour gagner Villeneuve où ils faisaient préparer leurs logements. Le lendemain, ils passèrent le Rhône.

Mais, même à Villeneuve, les cardinaux n'avaient pas l'intention d'abandonner le gouvernement de la ville, ni celui de l'Église. Aussi, le 8 septembre, des hommes d'armes occupèrent et fortifièrent, au nom de la ville, l'évêché d'Avignon, situé entre le Rhône et le palais des papes. La façade que nous voyons aujourd'hui, au fond de la place qui s'étend devant le palais, n'existait pas encore, elle ne date que de 1475 et est due à Julien de La Rovère, mais la cour avec ses arcades massives est bien celle de l'ancien édifice élevé, en 1314, par Arnaud de Via, le neveu de Jean XXIII.

Le 11, le cardinal Jean de Neufchâtel passa le Rhône en barque pour aller prendre possession de l'évêché avec le titre de capitaine d'Avignon.

Avignon présentait alors un état d'effervescence extraordinaire. Chacun s'interrogeait : prendre le parti du roi de France ou celui du pape ? Mais Pedro de Luna aurait-il les forces nécessaires pour résister aux troupes qu'on avait levées contre lui ? La ville était ceinte de murailles, le palais présentait des défenses sérieuses et les Avignonnais était sujets du pape. Ils résolurent tout d'abord de lui rester fidèles ; pourtant, déjà, on ne pouvait plus s'aventurer sans risques au dehors.

En effet, dès le mois de mai, les cardinaux rebelles avaient proposé à Charles VI de confier la garde du Sacré Collège à un seigneur turbulent et sans scrupules, Geoffroy Le Meingre, dit Boucicaut, fils et frère de deux maréchaux de France, chambellan du roi et possesseur de plusieurs places aux environs d'Avignon, dont les châteaux de Boulbon et d'Aramon.

Un cardinal avait été le trouver dans son château de Boulbon pour lui demander de se mettre en campagne et, sans doute, lui fournir des directives pour une première opération.

Le 4 septembre, l'abbé d'Issoire, Pierre de Vimenet, qui exerçait les fonctions de recteur du Comtat, revenait de Miramas avec son escorte lorsqu'il rencontra une troupe d'hommes d'armes appartenant à Geoffroy Boucicaut. Pierre de Vimenet fut frappé d'un coup de lance dont il mourut presque aussitôt, après avoir vainement réclamé l'assistance d'un prêtre, et les siens furent faits prisonniers.

***

Le lendemain, Boucicaut entrait sur le territoire d'Avignon, blessant et tuant plusieurs personnes et pillant jusque sous les murs de la ville.

Ses soudards annonçaient que Charles VI avait déposé ce « Pierre de la Lune et du Soleil », ce « patarin », cet « hétérique » et qu'il nommerait bientôt un nouveau pape.

Ces menaces non plus que les déclarations des cardinaux qui avaient fait venir plusieurs notables à la Chartreuse de Villeuve, n'émurent ceux des Avignonnais qui étaient bien décidés à résister.

Les commissaires royaux employaient des arguments plus positifs. Ils prévinrent les Avignonnais que le roi fermerait le pont, affamerait la ville et leur déclarerait la guerre s'ils ne prenaient pas parti contre Pedro de Luna. Cette menace évoquait dans le souvenir des Avignonnais de tristes images, les terribles représailles dont ils avaient eu à souffrir déjà du roi de France lors de la guerre des Albigeois lorsqu'ils avaient refusé d'ouvrir leurs portes aux troupes royales.

Les syndics et les notables promirent tout d'abord au pape de sacrifier leurs vies, leurs femmes et leurs enfants plutôt que de se séparer de lui. Et, dans la ville, le viguier, avec l'aide d'une force armée composée de soldats et de serviteurs du pape, tâchait de maintenir l'ordre.

Cinq cardinaux espagnols et italiens restaient fidèles à Benoît XIII ; mais les cardinaux français lui envoyaient en délégation quatre d'entre eux pour le mettre en demeure, une dernière fois, d'accepter la voie de cession. Le roi, dans ce cas, restituerait l'obédience.

Pedro de Luna demanda trois jours pour réfléchir, mais déclara à un conseiller privé : « Je résisterai jusqu'à la mort » ; son confesseur, le célèbre Vicente Ferrer, prononça du haut de la chaire de la cathédrale un sermon pour la défense du pape légitime.

Mais, le 9 septembre, les Avignonnais commencèrent à faiblir et les syndics eux-mêmes s'emparèrent des greniers du pape, vaste entrepôt d'armes et de blé dont ils firent murer les portes.

Au cours d'une assemblée, tenue dans l'église Saint-Didier, un professeur de droit, ancien glossateur de la chancellerie, prononça un discours contre le pontife et de nombreux habitants jurèrent de prendre le parti des cardinaux rebelles.

Le 15 septembre, ceux qui étaient pour le roi s'emparèrent des clefs de la ville. Le lendemain, le cardinal Jean de Neufchâtel, « gouverneur de la ville pour le Sacré Collège », chevaucha par les rues, vêtu de rouge, une épée au côté, une baguette à la main, escorté d'hommes d'armes. Un de ses familiers portait son chapeau de cardinal accroché au bassinet. La foule criait : « Vive Avignon ! Vive le Sacré Collège ! »

La ville n'était plus sûre pour les partisans de Pedro de Luna ni pour les Aragonais qui demeuraient dans la cité. Déjà, les vivres destinés aux cuisines du pape étaient saisis avant qu'on puisse les faire pénétrer dans la forteresse.

Le 22 septembre, Geoffroy Boucicaut faisait son entrée dans Avignon, étendard déployé. Il s'avança, fanfaron et la menace à la bouche, jusque sous les murs du palais. Mais les archers du pape, qui occupaient quel-

ques maisons voisines, tirèrent sur son escorte et l'obligèrent à une retraite précipitée.

Les troupes du pape tenaient encore, outre le palais lui-même, plusieurs des tours de l'enceinte et celle du pont. Les assaillants, voulant investir la forteresse, occupèrent la maison du cardinal Perez, contiguë au palais. Elle fut reprise et un des leurs resta sur le terrain.

Puis les hommes d'armes qui tenaient la tour du pont mirent le feu aux deux arches en bois du pont Saint-Bénezet. Peu après, ils firent un signal et un des soldats de garde sur les tours du palais fit éclater une bombarde.

Avant d'attaquer le palais, Boucicaut décida de s'emparer de la tour du pont. Bientôt, en raison des mines poussées par les assaillants et du feu des bombardes qui tiraient du petit palais qui dominait la tour, la défense de celle-ci devint impossible. Le 24, le chef de la petite garnison demanda à capituler s'il n'était pas secouru dans les quarante-huit heures et, le 27, il évacuait la tour avec ses troupes. Les gens d'Avignon y arborèrent les bannières de la ville, de Geoffroy Boucicaut et du Sacré Collège. Alors le siège fut mis devant le palais pontifical.

Le palais n'était pas, comme maintenant, précédé d'une sorte d'esplanade, mais entouré de rues étroites serrées sous ses hautes murailles. Les assaillants occupèrent les maisons qui se pressaient tout autour et dressèrent des barricades. Ils mirent en batterie toutes les machines qu'ils avaient pu trouver, notamment celles qui étaient restées dans les greniers du pape. Les archers prirent position sur les tours des livrées cardinalices, et dans le clocher de la cathédrale qui était très rapproché de la forteresse et en dominait une partie. Boucicaut s'installa dans la livrée de Mirault dont la tour est toujours debout, entre le palais et la rue de la Balance. Un trébuchet fut installé devant et un autre sur la place de Saint-Siffrein. Plus tard, on dressera deux mangonneaux, dont l'un dans la maison du sénéchal de Provence, l'autre dans l'ancienne livrée du cardinal de Canillac.

Le 29 septembre, le cardinal de Neufchâtel ordonna un bombardement général et des pierres furent lancées sur le palais de toutes ces positions en même temps qu'une grêle de traits.

Ce jour-là, Pedro de Luna qui, admirable de calme et de sang-froid, inspectait les défenses de la place et encourageait les défenseurs, fut blessé à l'épaule par les éclats d'un boulet. C'était la fête de Saint-Michel ; par respect pour l'archange, Benoît XIII défendit à son artillerie de répondre.

***

Mais les autres jours, elle ne chôma pas. La garnison du palais était forte d'environ deux cent cinquante hommes : prélats, clercs ou soldats. Il s'agissait surtout d'Espagnols : Aragonais, Castillans, Catalans, Navar-

rais, mais il y avait aussi deux Italiens, cinq Allemands, six Anglais ou Gascons ; il restait seulement sept Français.

Les hommes d'armes de Rodrigo de Luna étaient des soldats aguerris. Leur chef, un capitaine avisé, qui savait maintenir une discipline rigoureuse. Des gardes, relevées toutes les huit heures, veillaient jour et nuit dans les tours, dans les courtines, aux points les plus menacés. Des rondes parcouraient tout le palais à certaines heures. Les cardinaux, avec l'aide des abbés et des évêques, exerçaient eux-mêmes une surveillance continuelle.

Pedro de Luna avait alors, ai-je dit, soixante-dix ans. Ce vieillard de petite taille, énergique, décidé, avait su gagner à son opiniâtreté ses défenseurs à qui il ne marchandait pas les promesses de récompenses spirituelles et temporelles.

Aussi, leur ardeur au combat était-elle encore plus vive que celle des assaillants. Le palais dominait la ville ; on pouvait espérer punir de leur trahison les habitants révoltés. Les boulets, les traits et les projectiles incendiaires qu'ils lancèrent firent bientôt plus de cent victimes. En outre, les assiégés tentaient des sorties audacieuses.

Pour contrecarrer, entraver leur action, Boucicaut fit élever des tours de bois sur le pourtour du palais et une véritable redoute fortifiée avec mur et fossé devant la livrée de Mirault.

Quant aux barricades, il y en avait trois successives avec chacune son « gardien de clefs », l'une occupée par les Avignonnais, les deux autres par les gens des cardinaux et du sénéchal. Ces gardiens se répandaient en quolibets et en insultes contre le pape et les siens, traitant ceux-ci de captifs et d'esclaves. Un jour, un des gardiens, nommé Marquoquille, fit venir aux barrières plusieurs courtisanes et leur fit relever leurs robes pour narguer et provoquer les gens du palais par leurs attitudes lascives.

On ne se battait pas sans cesse. Il y eut de courtes suspension d'armes qui, d'ailleurs ne furent pas toujours observées par les assiégeants. Le 1er octobre, par exemple, des gens du pape s'étant aventurés dans le clocher de la cathédrale, des hommes de Boucicaut voulurent les enfumer. Le feu se propagea à la provision de bois du pape adossée à la tour de Trouillas. Les assiégés montèrent en toute hâte de la terre, de l'eau, de la chaux et des pierres et réussirent, malgré la chaleur qui se dégageait du brasier, à obturer les orifices de la tour. En représailles, le pape fit incendier les maisons voisines du palais.

C'est ce même jour que le cardinal Jean de Neuchâtel mourut d'une fièvre pestilentielle. On pensa, étant donné la part active qu'il avait prise à la révolte contre le pape, que c'était un châtiment du ciel. En fait, la peste ne cessait de ravager la ville et pendant la durée du siège, elle fit à maintes reprises une cinquantaine de morts par jour.

A l'occasion d'une trêve, trois hommes de guerre pénétrèrent dans le palais sous le prétexte de négociations. Ils en profitèrent pour noter les

dispositions intérieures et rectifier ensuite le tir de leurs machines. L'une d'elles, placée dans le cimetière de Saint-Symphorien, causa dès lors quelques dégâts, brisant sur un chapiteau les armes du pape, démolissant dans la grande chapelle le trône pontifical, endommageant une fenêtre haute de la tour du conclave et abattant la croix qui surmontait la tour des Anges.

Mais, en général, tous ces engins étaient sans effet contre les formidables murailles. Les archers étaient plus dangereux. Le 15 octobre, les Aragonais étaient en train de hisser une grosse bombarde de fer au-dessus de la porte du palais, en face de Notre-Dame des Doms, quand l'un deux fut mortellement blessé par une flèche tirée du clocher de la cathédrale. Un autre trait blessa mortellement un prêtre de la suite du cardinal de Pampelune.

Une trêve eut lieu le 24 octobre afin de permettre la rencontre de trois délégués du Sacré Collège, les cardinaux Guy de Malesset, Pierre de Thury et Aimé de Saluces, avec trois des cardinaux fidèles au pape : Martin de Salva, Geoffroy Buyl et Bonifacio degli Ammanati. Après la seconde conférence, Pierre de Thury s'en alla chez le cardinal de Vergy, Guy de Malesset regagna son palais et Aimé de Saluces resta dans le sien où la conférence avait eu lieu. Les trois cardinaux délégués par Pedro de Luna regagnaient le palais lorsqu'ils furent arrêtés par ordre du capitaine.

Deux d'entre eux, laissant le troisième otage, remontèrent plusieurs fois au palais, mais leurs démarches auprès de Benoît n'ayant pas abouti, ils demeurèrent prisonniers. Pour justifier cet attentat, Boucicaut prétendit plus tard qu'on avait, du palais, pendant la conférence, lancé des traits qui avaient blessé plusieurs de ses hommes.

Les cardinaux, dépouillés de leurs capes, de leurs chapeaux et de leurs insignes cardinalices, la robe coupée à hauteur des genoux, furent promenés dans la ville comme des ribauds. Puis le cardinal Buyl fut chargé de faire connaître à Benoît XIII les conditions du capitaine. Prudemment, il resta dans le palais.

Mais les deux autres, Martin de Salva et Bonifacio degli Ammanati, furent jetés de nuit dans une barque. Ils crurent d'abord qu'on allait les noyer, mais on les conduisit au château de Boulbon où ils furent emprisonnés dans un cachot humide. Ils ne recouvrèrent leur liberté que cinq mois plus tard et contre une rançon de 12 000 écus.

Les cardinaux du Sacré Collège protestèrent en vain auprès de Boucicaut contre l'arrestation de leurs collègues et firent enregistrer par un notaire leur désaveu de ce coup de force.

Le siège continuait. Boucicaut, voyant qu'il ne pourrait pas emporter la forteresse de vive force, voulut la prendre par surprise. Il entreprit, à la faveur des trêves, de faire dégager l'orifice d'un égout qui passait sous les murs du palais et déversait les eaux de vaisselle dans la Sorgue de la porte Aurose. Le 26 octobre, à l'aube, un de ses parents nommé

Hardouin, deux autres chevaliers, un bourgeois d'Avignon, trois ou quatre capitaines, pénétrèrent dans le souterrain avec cinquante-trois hommes d'armes parmi lesquels se trouvaient les meurtriers de Pierre de Vimenet et l'un des auteurs de l'arrestation des trois cardinaux. Ils s'étaient munis de haches, de tenailles, de maillets, de cordes pour lier les prisonniers qu'ils feraient, de sacs pour enfermer l'argent qu'ils découvriraient et même de pennons fleurdelysés pour prendre, au nom du Roi, possession du palais. Ils arrivèrent jusqu'à la cuisine commune, où l'égout débouchait. Mais, avant qu'ils fussent tous sortis du souterrain, un maître huissier les aperçut. A ses cris, la trompette, la cloche d'alarme retentissent. Aussitôt, des hommes d'armes surgissent de tous côtés. Benoît XIII qu'on a prévenu, garde tout son sang-froid : « Retournez vite, dit-il à celui qui est venu l'avertir du péril, et combattez courageusement, ils sont à vous ! » Les assaillants sont arrêtés à la porte de la cuisine, un petit corps de bâtiment séparé. Les soldats du pape grimpent sur le toit et sont prêts à les écraser en leur faisant tomber la cheminée sur la tête.

Quelques-uns des assaillants réussissent à s'enfuir par l'égout, les autres, au nombre de cinquante-six, se rendent.

Le stratagème ayant échoué, Boucicaut fit creuser des mines, l'une sous la tour de Peyrolerie, une seconde sous celle de la Gache, une troisième sous celle de Notre-Dame. Les assiégés creusèrent à leur tour des contre-mines et utilisèrent contre l'assaillant tous les projectiles et tous les moyens en usage : les flèches, les pierres, la chaux, la poix enflammée, l'huile bouillante.

Toute la population du palais concourt à la défense. Sur les points menacés, clercs, abbés et jusqu'aux évêques, viennent prêter main-forte aux hommes d'armes. Et même quand les pierriers de Boucicaut lançaient des projectiles de trois à dix quintaux, rien n'abattait le moral des assiégés.

Au contraire, les Avignonnais commencent à se lasser de Boucicaut. Il est brutal et prétentieux. Il s'est vanté d'enlever le palais avant la Toussaint et d'y faire danser les dames de la ville le dimanche suivant et le siège n'est pas plus avancé qu'au premier jour. Aussi, à la suite de l'échec de la mine de Notre-Dame, vers le milieu du mois de novembre, cardinaux et Avignonnais s'entendent pour le remplacer, dans les fonctions de capitaine, par Georges de Marle, sénéchal de Provence. Après quoi, les hostilités continuent avec mines et contre-mines. Un jour, la mine de la Peyrolerie paraissant particulièrement dangereuse, les assiégés descendent avec des cordes, le long de la muraille, protégés par des mantelets de bois, attaquent la mine et incendient les échoppes et les maisons environnantes. Le 24 novembre, les adversaires se rencontrent sous terre.

Ce même jour, une trêve est demandée par les Avignonnais, car la résistance du pape commence à forcer l'admiration. On parle de pro-

diges. On a vu, des terrasses de Villeneuve, une langue de feu passer le Rhône et s'étendre jusqu'au rocher des Doms. Une religieuse du couvent de Sainte-Catherine a eu la vision d'une croix penchée au-dessus de la tour de Plomb et, peu après, un boulet tordait la croix fleurdelysée qui surmontait cette tour. La nuit, sur les combles du palais, des formes blanches et des lumières resplendissantes apparaissaient.

Le 25 novembre, arrivent à Avignon des ambassadeurs du roi d'Aragon. Il fallut bien les laisser entrer dans le palais. Le roi Martin s'est ému à la nouvelle des attentats commis contre le pape et, pour mettre fin au conflit, il propose qu'en recoure à l'arbitrage des rois de France et d'Aragon.

Les envoyés aragonais repartirent le 29 pour Paris. A Melun, ils rencontrèrent le duc d'Orléans qui se dirigeait vers Avignon avec une brillante escorte. Le prince avait dû promettre d'apporter son concours à l'œuvre de soustraction et il se rendait auprès de Pedro de Luna afin de le décider à se résoudre à la voie de cession. Les propositions qu'apportaient les ambassadeurs du roi Martin rendaient sa démarche inutile et il décida de regagner Paris avec eux.

⁂

Après le départ des envoyés aragonais, l'ardeur des assiégeants se ralentit, mais le blocus du palais reste rigoureux. Les cardinaux français se concertaient et ils finirent par envoyer trois des leurs à Paris. Ils arrivèrent au début de janvier 1399 et proposèrent des mesures extrêmes que la cour de France elle-même n'avait jamais envisagées : déclarer Benoît XIII hérétique, proclamer sa déchéance ou provoquer la réunion d'un concile général qui procéderait, en même temps, contre les deux pontifes.

La cour de Charles VI déclara ces prétentions inadmissibles. Les cardinaux furent insultés dans les rues et les délégués des Avignonnais étaient si mal vus qu'ils se gardèrent bien de se montrer pendant toute la durée de leur séjour.

On voulait bien contraindre le pape à employer la voie de cession et aller jusqu'à la soustraction d'obédience, mais non continuer la guerre contre lui. Aussi, les propositions des Aragonais furent-elles accueillies favorablement. Elles donnaient satisfaction à la politique française. Dans ce projet, Benoît XIII licenciait ses troupes et, en échange, les hostilités cessaient. En outre, la sauvegarde royale s'étendait à la personne du pape et à ses biens, ainsi qu'aux personnes et aux biens de cent de ses serviteurs.

Cependant, on se méfiait de Pedro de Luna, il fut donc convenu que trois envoyés royaux accompagneraient à Avignon les délégués aragonais et exigeraient, avant toute chose, l'acceptation du projet de cession par une série de serments imposés au pape et à ses serviteurs. Ensuite

l'archevêque de Narbonne et les sénéchaux de Beaucaire et de Provence seraient institués les gardiens du pape et veilleraient à sa sûreté. Il ne s'agissait aucunement, d'ailleurs, d'une restitution d'obédience.

Toutes ces conditions n'avaient rien de particulièrement avantageux pour Pedro de Luna, mais les négociations lui permettraient de gagner du temps. La situation pouvait changer d'un jour à l'autre. En effet, on avait été très ému en Aragon par les insultes faites au pape et des subsides avaient été réunis pour la constitution d'une expédition de secours. C'est ainsi que le 10 janvier 1399 dix-huit galères et huit bâtiments à rames plus petits remontèrent le Rhône jusqu'au port d'Arles. Le commandant en chef, s'établissant dans le château de Trinquetaille, déclarait aux Arlésiens, venus en députation, son intention de délivrer le pape et de tirer vengeance des Avignonnais.

Tandis que les cardinaux faisaient fortifier le pont d'Avignon et barraient le fleuve par une chaîne, le sénéchal de Beaucaire rassemblait des troupes sur la rive droite du Rhône. Le 25 janvier, les Aragonais arrivaient à Lansac, près de Tarascon. Malheureusement, les eaux étaient basses et ils ne purent pas aller plus avant. Ils attendirent une vingtaine de jours puis, le terme des affrètements venant à expiration, fustes et galères repartirent, les unes après les autres, pour les ports de Catalogne ou de Valence. L'expédition avait du moins fait comprendre que le pape n'était pas abandonné et, pendant trois mois, ses ennemis lui avaient laissé une paix relative.

Elle encouragea aussi plusieurs partisans de Benoît XIII. Le seigneur du Sault se mit à la tête de cinq cents hommes et tenta de soulever le Comtat au nom du pape, mais il n'y parvint pas.

Si le palais n'était plus assiégé, le blocus continuait et les vivres commençaient à manquer. Il y avait encore du blé et le moulin fonctionnait, mais le vin faisait défaut, remplacé par de l'eau coupée de vinaigre. On épuisait les réserves de légumes secs et de viande salée ou gâtée ; on en était venu à faire la chasse aux chats, aux rats et aux moineaux.

Benoît XIII était bien obligé d'accepter, en principe, les bases du traité qu'on lui demandait de signer, mais il tint à montrer en public sa répugnance et sa réprobation. On l'entendit déclarer qu'il aimerait mieux mourir que déshonorer sa vieillesse et abaisser la dignité pontificale. Cependant, quelques mots prononcés par ses cardinaux triomphèrent de sa répugnance et le 10 avril 1399 il fit lire, en présence des ambassadeurs de France et d'Aragon, un acte par lequel il promettait d'observer le contenu des « chapitres » et de le faire observer par son entourage. De leur côté, les ambassadeurs de Charles VI s'engagèrent à lui remettre les lettres de sauvegarde du roi.

On commença par l'échange des prisonniers. Benoît XIII relâcha sans rançon les capitaines et les soldats qu'il avait régulièrement faits prisonniers. Ensuite, les cardinaux et les Avignonnais s'engageaient par écrit à faire cesser toute voie de fait et à laisser passer des vivres à con-

dition que le pape licencierait immédiatement sa garnison et s'efforcerait d'éloigner les troupes du seigneur de Sault qui continuaient de tenir la campagne.

Benoît XIII ne gardait plus auprès de lui qu'une centaine de serviteurs ; ils durent, de leur côté, s'engager à empêcher au besoin le pape de s'évader et à bien traiter les cinq gardiens qui avaient été désignés par le roi.

Mais ceux-là, le pape, qui avait d'excellentes raisons de se méfier, refusa de les recevoir. Il ne voulait d'autre gardien que le duc d'Orléans.

Cette question secondaire du choix des gardiens était la porte ouverte à de nouvelles négociations et l'occasion de gagner du temps. Guillaume de Ignonville revint donc vers Paris afin d'obtenir un règlement de la question des gardiens, suivi d'un ambassadeur aragonais et d'un envoyé du pape chargé de lettres pleines d'affection pour Charles VI et le duc d'Orléans.

La question des gardiens donna lieu, au conseil, à de furieuses altercations. L'ambassadeur français, porte-parole des cardinaux de Villeneuve, prétendait que la mauvaise foi du pape exigeait qu'il fût transféré dans un château de France, et qu'on réduisît à trente le nombre de ses serviteurs, et l'ambassadeur aragonais s'élevait contre la façon scandaleuse dont le pape était traité. Il fallait que les fidèles pussent avoir libre accès auprès du Souverain Pontife, que les cinq cardinaux qui lui étaient fidèles jouissent d'une entière sécurité, qu'il pût choisir et congédier ses serviteurs à son gré.

Benoît XIII finit par avoir satisfaction au sujet des gardiens et le pape fit alors des démarches auprès du duc d'Orléans pour le décider à accepter la charge.

Les tracasseries avaient repris envers ses serviteurs, surtout les Aragonais. Les étrangers n'avaient pas accès auprès du pape et ses familiers n'avaient plus le droit de s'en aller. Le cardinal Bonifacio degli Ammanati étant sorti d'Avignon sous un déguisement, gagna Aigues-Mortes mais fut reconnu au moment où il allait s'embarquer. Enfermé dans une tour, il y mourut au bout de deux mois.

Tandis que les ambassadeurs aragonais agissaient sur les ducs de Berry et de Bourgogne, Benoît XIII, secondé par le cardinal de Pampelune, multipliait les mémoires, les instructions confidentielles. Il fallait se garder de mécontenter quiconque, d'avoir de trop grandes exigences, pour éviter une nouvelle rupture. Il fallait, surtout, gagner du temps. La cause du pape était juste. Tous ceux qui n'avaient pas d'intérêt à servir ses ennemis, commençaient à se retourner vers lui : le peuple, les moines, le bas clergé. A Avignon même, l'opinion avait changé et le 15 février 1400 un frère mineur osa prêcher en pleine ville que les auteurs de la soustraction étaient des schismatiques.

Le 18 octobre, le pape obtenait enfin satisfaction. Louis d'Orléans

était chargé de veiller sur le pape mais pouvait se faire suppléer par des chanceliers de sa maison.

Ceux à qui il a confié la garde du Souverain Pontife arrivent en Avignon. Les cardinaux voulant leur interdire l'accès du palais, refusèrent de se dessaisir des clefs des barricades et le 18 septembre, la translation du corps de Clément VII dans son tombeau définitif se déroule sous les murs du palais sans la présence du pape.

Pis encore, voulant faire échec à la politique conciliatrice du duc d'Orléans, ils firent courir des bruits alarmants pour monter les Avignonnais contre le pape et les amener à des actes de violence. Le 4 octobre, on torture un serviteur du cardinal de Girone et l'on arrête plusieurs personnes suspectes dont François de Cario, assesseur de la ville. On colporte que les accusés ont avoué et que le pape voulait incendier la ville et massacrer les habitants. La foule réclame la mort des prisonniers et le 24 novembre François de Cario est décapité. Son corps est coupé en six morceaux qui sont placés aux portes de la ville.

Une véritable terreur régnait en Avignon. Les Aragonais avaient été emprisonnés et les ambassadeurs du roi Martin obligés de partir. Les serviteurs du pape n'osaient pas sortir du palais et les fournisseurs étaient fouillés avant d'entrer.

Cependant on assistait un peu partout, en France, à un changement d'opinion. Déjà, l'université d'Orléans déclarait qu'elle n'avait pas participé au vote de la soustraction et qu'il fallait poursuivre la restitution d'obédience. Celles de Toulouse et d'Angers l'imitèrent. Le duc d'Orléans donna l'occasion à Pierre Ravat, évêque de Saint-Pons, porte-parole de Benoît XIII, de haranguer Charles VI dans un de ses moments de lucidité et le roi déclara qu'il voulait, comme ses aïeux, défendre l'Église et le Saint-Siège, qu'en conséquence, il aiderait et secourrait « notre Saint-Père ».

La vérité et la logique se faisaient enfin jour. On comprenait toute l'absurdité qu'il y avait à livrer le pape légitime aux pires opprobres, à le tenir à l'écart comme un pestiféré alors que l' « antipape » trônait à Rome.

Enfin, le pape allait bénéficier de l'appui temporel qui lui manquait encore. Louis II d'Anjou, ayant perdu son royaume de Naples, était revenu en Provence (il était comte de Provence) et se trouvait sans argent. Il accepta un secours du pape, dîna et coucha au palais d'Avignon et restitua l'obédience.

Les cardinaux n'eurent d'autre ressource que d'implorer leur pardon tandis que les Avignonnais cherchaient à effacer les traces de la condamnation de François de Cario, enlevant les débris de son corps qui étaient restés exposés ; on les enterra, on rendit ses biens à ses enfants, on brûla les pièces de son procès.

La politique de la cour de Charles VI et de l'université de Paris aboutissait donc à un échec complet.

Pedro de Luna était resté plus de quatre ans enfermé dans son palais d'Avignon, tenant tête au roi de France, aux cardinaux révoltés, soutenant un siège en règle sans jamais ressentir le moindre abattement, montrant une volonté inflexible, une confiance dans la justice de sa cause qui avaient fini par triompher.

Le 11 mars 1403, il mit fin par une audacieuse initiative à ce tragique épisode en s'évadant du palais des papes et en s'installant à Châteaurenard, en terre de Provence. Son triomphe, aussitôt, fut absolu. Les cardinaux vinrent faire humblement leur soumission, les Avignonnais implorèrent leur pardon, la cour de France et l'université de Paris renoncèrent, momentanément, à leurs exigences. Pedro de Luna allait pouvoir mettre à exécution le rêve de sa vie : équiper des galères pour partir à la rencontre du pape de Rome et réaliser l'unité de l'Église par les moyens qu'il se savait capable de mettre en œuvre : la persuasion, la conciliation, la force au besoin.

Le pape de Rome, Grégoire XII, après avoir désiré rencontrer Benoît XIII, devait d'ailleurs s'y refuser mais il fut abandonné à son tour par ses cardinaux. Pedro de Luna allait triompher lorsque, de nouveau, la cour de France et l'université de Paris lui firent la guerre et ne trouvèrent rien de mieux que de convoquer un concile qui, à Pise, élut un troisième pape. Le successeur de celui-ci devait être déposé par le concile de Constance, Grégoire XII, de son côté, renonçant à la tiare. Mais, l'indomptable Benoît XIII qui comptait encore sur l'appui de l'Aragon et de quelques moindres États, ne s'avoua pas vaincu.

A Perpignan, dans ce château des rois de Majorque qu'on est en train de restaurer, il parlera en latin devant l'empereur Sigismond et les délégués du concile de Constance pendant sept heures. Il a quatre-vingt-sept ans. Il est le seul cardinal survivant de ceux qui ont reçu l'investiture avant le commencement du schisme, il est le seul pape qui n'ait pas renoncé. Mais que pouvaient sa logique, et peut-être son bon droit, devant les intérêts des uns, les faiblesses et les lâchetés des autres ?

Il se retira alors dans sa forteresse de Peñiscola, le mont Saint-Michel espagnol. Plus tard, le légat du nouveau pape élu par le concile essaya de le faire empoisonner, mais il survécut au poison et s'éteignit en 1422 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans après avoir nommé des cardinaux qui devaient lui élire un successeur [1].

Quarante ans après la mort de Benoît XIII on brûlait encore, dans le midi de la France, de pauvres paysans qui ne croyaient pas dans le pape de Rome, mais dans un pape clandestin successeur de Pedro de Luna. On affirme qu'au début de notre siècle, ce pape avait encore un successeur que quelques initiés étaient seuls à connaître.

GEORGES PILLEMENT

1. Blasco-Ibañez écrivit jadis un roman sur Benoît XIII, *le Pape de la Mer*, traduit par M. Thiébaut.

RENCONTRE
AVEC
SALVADOR DALI

par Armand Lanoux

Dans le *Dictionnaire des Contemporains* édité par *Le Crapouillot*, Salvador Dali est ainsi défini par John Devoluy :

Dali *Salvador. Né à Figueras, Espagne, le* 11 *mars* 1904. *Expulsé de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid. Marié à Gala, Russe d'origine, divorcée de Paul Eluard. Distractions : publicité pour Salvador Dali. Second métier :* idem. *Vous dira volontiers que tous ses tableaux sont des tableaux « principaux ».*

Illustrations pour Les Chants de Maldoror *de Lautréamont* (42 *eaux-fortes*, 1934), Nuits Partagées *de Paul Eluard* (1935).

Auteur de nombreux articles pour les revues surréalistes, notamment Minotaure. *A écrit une* Vie secrète de Salvador Dali, *un « best seller » aux Etats-Unis.*

A collaboré avec Luis Buñuel au scénario des films surréalistes Le Chien Andalou *et* L'Age d'Or, *joués au Studio* 28.

Aliéné professionnel et exhibitionniste distingué. D'un talent académique précoce, doublé d'une imagination d'halluciné, a fait fortune dans le surréalisme, qu'il représente à New-York et Hollywood depuis 1934. *Un sens commercial et publicitaire très développé lui fit étendre les activités de sa charge pour y inclure la décoration de vitrines pour grands magasins, la fabrication de portraits de richissimes héritières en haillons à* 2 500 *dollars la commande, la mise en scène, la création de spectacles, le décor de ballets, etc. Exaspéré par sa notoriété grandissante, un conclave du parti central l'accusa de galvauder son talent, et l'excommunia en* 1945 *du surréalisme. André Breton, dans sa lettre encyclique, le rebaptisa dédaigneusement « Avida Dollars », l'anagramme de son nom.*

Ce texte n'a pas été choisi pour son caractère « documentaire », ni pour son savoureux tour « crapouillotant », ni pour son évidente hostilité à Dali, mais bien parce qu'il est représentatif d'une image courante que l'on se fait du peintre surréaliste, désormais rival du seul Picasso par la taille, la notoriété et la fortune. Oui, c'est bien ainsi qu'une partie de la presse du monde entier voit et montre Dali, « monstre sacré » d'autant plus favorable à l'émission des articles scandaleux dont la presse se nourrit qu'il les entretient lui-même : le Dali à moustaches. Et c'est là qu'il va devenir difficile de faire coïncider ces images d'un homme avec celle du peintre qui travaille paisiblement devant moi.

— Ci-dessus photo de Dali (Lipnitzki).

Ce Dali que reflète la presse, d'une « surface » très étudiée, apparaît comme un extravagant, qui reçoit ses invités une rose sur l'oreille, donne cette rose à une jeune journaliste hollandaise en lui faisant remarquer qu'elle a le rare honneur de porter une fleur qui a appartenu à Salvador Dali, parle de lui-même à la troisième personne, paye son taxi en jetant son portefeuille à la tête du chauffeur, et arrête la circulation dans une grande avenue américaine par la seule apparition dans une vitrine de mannequins choisis par lui. Le peintre fou. Un mystificateur de génie. Ou un « monstre sacré » qui, comme Napoléon, s'est sacré lui-même. Bref, un prodigieux agité qui a réussi depuis vingt-cinq ans à ne pas laisser refroidir l'agitation.

On voit tout de suite ce que cette image peut avoir de faux (de frelaté, de préfabriqué). Resserrons le cercle. André Breton, grand poète, homme pur et pauvre, inspirateur et régulateur du mouvement artistique sur lequel Dali s'est longuement appuyé, et qui l'excommunia en effet en 1945, Breton lui consent toujours une manière de génie manuel mais persiste à stigmatiser un être avide de gloire immédiate, adonné à une nouvelle saint-sulpicerie et parfaitement à son aise dans l'Espagne franquiste. *Ils s'entendent très bien, croyez-moi,* me dit Breton, *le dictateur et le peintre qui dessina pour lui une voie triomphale.* Voici donc Dali vu par un seul, cette fois, et ennemi.

Pour ses amis, et il en est de grands, Dali est un artiste de la Renaissance. Pour de nombreux peintres fauves, ce n'est qu'un Meissonier farceur. Certains critiques l'attaquent même sur son terrain, et non sans adresse : *L'habileté du blaireautage à fondre les valeurs dissimule mal les défauts d'accord, inhérents à l'absence d'une conception et d'une vision d'ensemble. On ne peut non plus reconnaître un principe de composition dans une banale symétrie et l'assemblage, au petit bonheur le puzzle, d'éléments que des rapports spatiaux ne relient pas.* (R.V. Gindertael). Mais un Dorival, un de nos meilleurs historiens de la peinture moderne, ou la merveilleuse Leonor Fini, qui sait ce dont elle parle, ne lui contestent pas sa place, tandis que des psychiatres autorisés le considèrent comme le seul peintre qui ait réellement réussi à matérialiser les représentations des délires mentaux, à un point tel que ses toiles peuvent être considérées comme des *documents.* Pour cet autre peintre catalan, qui l'aida beaucoup dans sa jeunesse, Joan Miro, Dali est devenu un grand peintre de cravates ! Mais le poète Lorca, qui le connaissait bien, écrivait naguère :

O Salvador Dali à la voix olivée ! Je ne vante pas
ton imparfait pinceau d'adolescent, ni ta couleur qui
courtise la couleur de ton temps.
Je chante ton angoisse, ô limité, limité éternel !
. . . . . .

O Salvador Dali à la voix olivée ! Je dis ce que me disent
ta personne et tes tableaux.
Je ne loue pas ton imparfait pinceau d'adolescent,
mais je chante la parfaite direction de tes flèches.

Ceci reste vrai, sauf que l'imparfait pinceau de l'adolescent est devenu le plus-que-parfait pinceau de l'adulte. Les poètes pré-voient. Lorca prévoyait exactement le Dali de la cinquantaine, celui d'aujourd'hui, qui écrit la suite de sa vie secrète, le soir, après avoir peint toute la journée des sphères multicolores, sur le fond marin de Cadaquès, dans des rythmes pythagoriciens :

Le compas d'acier rythme son court vers élastique.
La sphère déjà dément les îles inconnues.
La ligne droite exprime son effort vertical et les
cristaux savants chantent leurs géométries.

Paul Éluard, jusqu'à la guerre de 1940, salua le génie pictural de Dali en dépit d'une tourmente sentimentale qui aurait pu l'éloigner de celui qui était devenu son rival, ne l'abandonnant que lorsque la guerre les plaça dans des camps opposés. En effet, cet ode de Federico Garcia Lorca à Dali, qu'Éluard avait traduite avec Louis Parrot, il la publiait en 1938, chez G.L.M. et *Cours Naturel*, paru en 1938 au Sagittaire, comportait encore une eau-forte de Dali. Meissonier pour les uns, Raphaël pour d'autres, mystificateur, simulateur, fou ou génie selon les opinions, mais célèbre autant qu'il l'a voulu, Dali reste une des énigmes du temps.

Je séjournais l'été dernier à quelques kilomètres de Cadaquès, en Catalogne, sur la Costa Brava, où Dali passe plusieurs mois par an depuis ce qu'il sera difficile au lecteur qui connaît ses souvenirs de considérer comme *sa tendre enfance !* J'allai voir Dali. Il peignait une toile qui représentait, sur le classique fond marin de Cadaquès, un homme nu agenouillé regardant des boules multicolores. Il cessa de peindre pour me montrer une lettre. L'enveloppe était timbrée d'Espagne et ne comportait aucun nom de destinataire, ni d'expéditeur, ni aucune adresse, mais simplement un dessin fidèle des seules *moustaches* de Dali. Elle lui était parvenue sans retard.

Toutes les moustaches de Dali, et Dieu sait s'il en porte, sont postiches. Je veux dire *voulues*. Soigneusement complotées. Et d'autant plus postiches qu'elles sont de vrai poil. Ceci vaut une étude serrée. Les moustaches à la Guillaume II, mais plus effilées, moutaches-antennes, anti-Nietzche, déçoivent d'abord légèrement le visiteur. En effet, les récentes photographies de Dali axées sur elles *comme s'il avait choisi systématiquement ces ornements pileux en tant que slogan incarné* (comme la coquille de la *Shell* ou la tête de lion de la *Metro-Goldwin-Mayer*), montrent le peintre généralement du dessous, ou de profil, mais

toujours de telle manière que les moustaches soient avantagées. Aux dépens même du porteur de moustaches. Il est évident que cet homme tient à ce que ces moustaches apparaissent uniques. Les plus longues du monde. Américanisme : *the biggest moustaches in the world.* Mais aussi rodomontade catalane. Mais aussi délire mégalomaniaque symbolisé par un objet simple. On est donc déçu parce que la mise en scène antérieure leur a donné plus d'importance qu'elles n'en ont dans la réalité. A vue de nez (si j'ose m'exprimer ainsi) et actuellement (c'est-à-dire au moment où je notais, septembre 1954, il faut être précis, que diable !) huit centimètres. De chaque côté. Dali dit volontiers que ces moustaches l'aident à capter les forces telluriques du monde. Moustaches-antennes.

La source de cette invention n'est pas loin et est bien tellurique : le cap de Creus, où niche Cadaquès et tout particulièrement l'anse de Port-Lligat, fourmille d'antennes naturelles, langoustes, racines, mantes religieuses, roches de schiste.

Mais si je ne sais pas bien dans quelle mesure ces moutaches aident *réellement* Dali dans son travail, je sais bien dans quelle mesure elles le *révèlent.* Elles viennent déjà de nous faire évaluer son prodigieux égocentrisme, son souci de l'unique au monde, son mécanisme particulier d'affabulation poétique, son sacrifice à une image publicitaire du moi. Elles sont autre chose encore. Ces moustaches ont été assurées pour un nombre important de dollars. Mais c'était justice ! Elles représentent bien pour la Société Dali quelque chose d'aussi important que le bonhomme *Nectar* pour Nicolas, ou que la *Vache Monsavon !* C'est un objet de même nature. Dali sait que l'on accroche les foules par des éléments simples, de préférence saugrenus. Se regardant dans la glace, geste familier, il a eu un jour une métaphore : les moustaches sont des antennes. Il décida les moustaches et s'y tint. Dali avait alors digéré Nietzsche en trois jours : *Ce repas de fauve terminé, il ne me resta qu'un seul détail de la personnalité du philosophe, un seul os à ronger : ses moustaches ! Plus tard, Federico Garcia Lorca, fasciné par les moustaches de Hitler, devait proclamer que les moustaches « sont la constance tragique du visage de l'homme ». Même par les moustaches, j'allais surpasser Nietzsche ! Les miennes ne seraient pas déprimantes, catastrophiques, accablées de musique wagnérienne et de brumes. Non ! Elles seraient effilées, impérialistes, ultra-rationalistes et pointées vers le ciel !...*

Cela ne peut paraître ridicule que si l'on ne réfléchit pas. Pour quelle raison les hommes portent-ils des moustaches, depuis toujours, et continuent-ils à en porter ? Par esprit décoratif ? Comme le chat qui s'en sert vraiment, lui, comme d'antennes nocturnes ? Ou par cette ténébreuse coquetterie mâle qui fait de la moustache, comme de la barbe, une exhibition virile à peine dissimulée ? Ce n'est pas pour rien que l'argot appelle les moustaches des *braves* ou des *charmeuses.* Celles de Dali ne

sont qu'un aspect particulier du problème général de la moustache ! Mais elles démontrent accessoirement le mécanisme de la surenchère. Tant à faire qu'à porter des moustaches, il fallait qu'elles fussent championnes du monde. *Uniques.* Dali y a parfaitement réussi. La lettre d'Espagne en donne une preuve : la force autopublicitaire qui émane de Dali est telle que le monde extérieur lui renvoie son image réduite à sa plus simple expression.

⁂

Mais je me suis attardé sur les moustaches à cause d'un autre trait ; elles appartiennent aussi à la tradition surréaliste par leur caractère absurde, dérisoire, insolite. A cinquante ans, d'une certaine manière, Dali reste fidèle au surréalisme.

Le phénomène Dali comporte en effet des aspects inséparables de notre époque, qu'une méconnaissance des conditions historiques empêcherait complètement de comprendre.

Dali est le fils d'un notaire catalan de Figueras, qui avait exactement vingt ans en 1924 quand parurent à Paris les premiers exemplaires de la *Révolution surréaliste.* Il faut replacer Dali dans le continuum historique pour tenter de le comprendre. En 1924, le surréalisme vient de naître, enfant puissant et turbulent d'un petit mouvement de protestation anarchisante et bourgeoise, né à Zürich, à la fin de la grande guerre mondiale, *Dada.* Une faim de scandale et de révolte soulève un monde traumatisé par la Grande Guerre. Il y a longtemps que ça couve. En 1917, par exemple, le peintre Marcel Duchamp a exposé à New York, comme une sculpture originale, un urinoir standard. Simple souci de se faire remarquer et ridicule ? Non. Attentat *ridiculisant.*

Entre 1917 et la Grande Crise de 1929, vont se multiplier des manifestations dont un Alfred Jarry a été le prophète déjà lointain en créant *Ubu-Roi* et en demandant un cure-dent avant de mourir. Assaillis par la violence de ces *provocations,* les contemporains n'ont pas vu tout de suite ce qu'elles signifiaient, l'expression d'un dégoût définitif de ce que l'homme avait fait de l'homme. Le crachat précédait la nausée, le surréalisme l'existentialisme.

A cette époque, la peinture est menée par le tandem France-Espagne. La Catalogne est un centre d'avant-garde, comme Montparnasse. Donc, voici un jeune fou d'orgueil qui est déjà peintre, et qui va assister à un mouvement prodigieux *commencé sans lui.* En effet, Marcel Duchamp, Chirico l'Italien, André Breton (né en 1896), Éluard (1895), Aragon (1897), presque tous ceux qu'il va connaître ont une dizaine d'années de plus que lui, et ils se sont avancés fort loin. A Barcelone, en 1918, a paru la revue *391,* animée par Picabia. Le 26 mai 1920, ce fut à Paris, salle Gaveau, *la Mise en accusation de Barrès,* par Dada. Vers la fin de 1924, baptisé par André Breton et Philippe Soupault, le surréalisme a

trouvé son état civil dans Apollinaire, qui avait intitulé « drame surréaliste » *Les Mamelles de Tirésias*, représenté le 24 juin 1917, rue de l'Orient. A la galerie Pierre, à Paris, le groupe des peintres surréalistes Hans Arp, Chirico, Klee, Ernst, Man Ray, André Masson, Joan Miro, Picasso qui avait lâché le cubisme et Pierre Roy, était constitué. Ce qu'obscurément cherchait l'explosif Dali était déjà inventé.

Mais, il serait intellectuellement malhonnête de ne pas montrer plus précisément l'existence en lui d'un présurréalisme encore confus, mais ardent. A vingt-deux ans, en 1926 donc, il faisait le pari d'emporter le Prix de Peinture à l'École des Beaux-Arts de Madrid en exécutant le tableau de concours sans toucher la toile ! Ce qu'il réussit, en l'éclaboussant, d'un mètre. Et il *gagna !*

Pourtant la doctrine se constituait sans sa participation. *Surréalisme : Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer soit verbalement, soit par écrit, soit de tout autre manière le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute formation esthétique ou morale...* (Selon André Breton.) Ou encore : *Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée.* Ou, selon Aragon : *Le vice appelé surréalisme est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image.* Ainsi se présentait, d'autant plus dogmatiquement qu'il était voué à la généralisation du désordre, un mouvement de jeunes, affamés de nouveau, avides de pouvoir, mais, aussi, légitimement révoltés contre un monde qui n'avait pas su se garder d'une guerre absurde et qui ne tarderait pas à recommencer. Enfin, le surréalisme trouvait dans un médecin génial ce que la génération précédente avait trouvé dans un philosophe génial. Freud supplantait Bergson. Un texte d'André Breton le montre : *Rappelons que l'idée du surréalisme tend simplement à la récupération totale de notre force psychique par ce moyen qui n'est autre que la descente vertigineuse en nous, l'illumination systématique de ces lieux cachés et l'obscurcissement progressif des autres lieux, la promenade perpétuelle en pleine zone interdite.* Ou cet extrait du *Dictionnaire du Surréalisme : André Breton et Paul Éluard se sont livrés, en* 1930, *dans* L'Immaculée Conception, *à des essais de simulation des principaux délires catalogués (manie aiguë, paralysie générale, démence précoce, etc.). Selon eux, l'esprit, dressé poétiquement chez l'homme normal, est capable de reproduire dans ses grands traits les manifestations verbales les plus paradoxales, les plus excentriques, il est au pouvoir de cet esprit de se soumettre à volonté les principales idées délirantes sans qu'il y aille pour lui d'un trouble durable, sans que cela soit susceptible de compromettre en rien sa faculté d'équilibre.*

Voilà ce que l'actualité allait apporter à Dali, à l'âge où il se cherchait : scandale, révolte et psychanalyse.

Son enfance et son adolescence composent l'histoire d'un garçon qui refait en lui-même toute la démarche de la peinture moderne. Vers douze ans, sous l'influence du pointilliste catalan Ramon Pitchot, il est impressionniste. Puis il commence, entre jeu et peinture, les collages. En 1927, à vingt-trois ans, Dali, en avance sur ses camarades, n'en était encore qu'au cubisme. Or, Dali avait un amour naturel du scandale, il possédait une puissance de révolte considérable, et il relevait directement de la psychanalyse, à cause de complexes et d'excès qui, s'ils n'eussent trouvé une libération artistique, l'auraient vraisemblablement conduit au pire.

Dali était un mégalomane naturel, un fils de Roi.

— *A six ans, je voulais être cuisinière. A sept, Napoléon. Depuis, mon ambition n'a cessé de croître comme ma folie des grandeurs.*

Le Roi, selon Freud, c'est le père. Le père à dominer pour se libérer. On en trouve un magnifique exemple dans le poète Michaux :

MON ROI

Dans ma nuit, j'assiège mon Roi, je me lève progressivement, je lui tords le [cou.
Il reprend des forces, je reviens sur lui, et lui tords le cou une fois de plus.
Je le secoue, et le secoue comme un vieux prunier et sa couronne tremble sur [sa tête.
Et pourtant, c'est mon Roi, je le sais et il le sait, et c'est bien sûr que je suis [à son service...

— *Oui*, confirme Dali, *j'ai souvent torturé mon père par l'inquiétude.*

C'est bien le même cas pour le peintre catalan que pour le poète belge et ni le psychiatre ni le critique ne s'y trompent. L'agressivité naturelle, la sexualité endiguée par le narcissisme composaient chez l'adolescent un mélange dangereux et expliquent un comportement antisocial nettement marqué.

D'autre part, une fatalité interne, ce que Nietzsche appelait « la volonté de puissance », ce qu'Adler dénomma la « force ascensionnelle », poussait Dali à être le premier partout et par n'importe quel moyen. Le surréalisme généralisait donc à une échelle énorme ses propres besoins de révolte et de conquête. Il était pour lui providentiel, mais à condition que, là aussi, *il fût le premier.*

Il fallait, ou soumettre le surréalisme, ou le détruire.

Après les influences initiatrices et libératrices de Giorgio de Chirico et de Jean Miro, l'histoire de Dali coïncide avec cette tentative de captation du surréalisme. Dès 1929, il en a assimilé les doctrines. C'est de 1929 même que date son premier portrait surréaliste, celui d'Éluard, et son film avec Buñuel, *le Chien Andalou.* Au fond, tous les surréalistes, personnalités puissantes, ne songeaient qu'à détourner à leur usage le mouvement, dont André Breton était l'organisateur, l'animateur et le

gardien toujours assailli. Aragon et Éluard agirent par la dialectique, et l'adhésion au parti communiste, avant d'abandonner le surréalisme sans avoir pu l'entraîner. D'autres choisirent le silence.

Quand Dali s'y intégra, il n'y avait pas quatre ans que le surréalisme existait et il était déjà déchiré par les dissensions internes, les scandales, les prodigieuses lettres d'injures. Dali paranoïaque devait s'épanouir dans cette ambiance de paranoïa collective : en effet, les psychiatres nous apprennent que les « petits anxieux », terme éloquent qui désigne les fébriles, les soucieux, les toujours inquiets, ne commencent à se sentir à l'aise que dans une ambiance de catastrophe généralisée. Ainsi, une guerre a toujours le privilège de guérir les petits anxieux, libérés par l'anxiété générale. Les paranoïaques, les mégalomanes n'agissent pas autrement. Il leur faut un milieu délirant pour qu'ils puissent vivre. L'accord était aussi inévitable entre les surréalistes et Dali que leur rupture future.

L'impérialisme de Dali n'allait pas tarder à devenir dangereux pour le groupe, comme la position du surréalisme à l'égard de la peinture, dangereuse pour Dali. Car le surréalisme était aux mains des écrivains, et ceux-ci considéraient la peinture comme un moyen et non comme une fin. Dali ne pouvait supporter cet esclavage, nettement exprimé par René Crevel, dans *Dali ou l'anti-obscurantisme : La peinture (et merde pour les critiques d'art qui condamnent, parce que littéraire, celle qui n'accepte pas d'être bêtement gourmande), l'art de sculpter, poémifier, scénariser et celui de se faire entendre des spécialistes idéologues ou des réunions publiques ne sont pas des fins mais des moyens.*

Dali venait alors de surenchérir par l'invention de ce qu'il a appelé depuis *la méthode paranoïaque-critique*, c'est-à-dire tout simplement l'alternance du délire créateur et de la lucidité critique, c'est-à-dire encore plus simplement l'invention artistique normale. Dali bombarda le groupe de mots d'ordre dont les autres ne voulurent pas. Mais Dali était assez grand désormais pour marcher seul. La rupture, si elle ne se manifesta qu'en 1945, se fit pratiquement bien avant la guerre, dès les premières excentricités newyorkaises.

⁂

Dès lors, l'évolution du peintre allait devenir individuelle. Outre ce dessein de devenir la plus grande courtisane du siècle, *il devenait amoureux d'une mission qu'il se donnait : Ainsi que mon nom l'indique, Salvador, j'étais destiné à sauver rien de moins que la Peinture du néant de l'Art Moderne.* Après la période mystique récente dont il fut beaucoup parlé, période du *Christ* et de la *Madone de Port Lligat*, l'été 1954, à Cadaquès, il peignait tranquillement le mouvement des sphères, et la décomposition de la matière, dans un style directement inspiré des

pythagoriciens, et son seul souci était désormais de réconcilier le surréalisme et la tradition espagnole et renaissante.

— Monsieur Dali, vous disiez que le surréalisme n'éclaterait pas ?

— *Malheureusement ! Le surréalisme est devenu une machinerie bureaucratique et fonctionnarisée. Il n'avait qu'une issue, s'intégrer dans le classicisme...*

— La divine proportion.

— *Exact. Tant qu'il restera un mouvement de type romantique, chargé d'ombre et de magie, il est condamné à végéter.*

— Cette intégration dans le classicisme, c'est ce que vous faites ?

— *C'est mon ambition.*

Pas d'erreur, il y a une ombre de vraie modestie dans la voix.

— Ceci peut expliquer partiellement votre désaccord avec Breton ? J'ai vu Breton, il y a quelques mois, en France. Il vous fait de terribles reproches. Mais il ne conteste pas votre talent.

— *Ce n'est pas moi qui suis mal avec Breton. C'est Breton qui est mal avec moi.*

— Monsieur Dali, je vais être gênant. Il existe dans la législation anglaise une formule commode ; la défense a le droit de dire : question non recevable.

— *Je vous ai dit : je réponds à tout.*

— Eh bien ! voici ce qui s'est probablement passé, monsieur Dali. Probablement. Une force ascensionnelle, comme dit Adler, une volonté de puissance, comme vous dites après Nietzsche, particulièrement puissante, vous a poussé vers la peinture. Vous avez commencé à peindre sans savoir pourquoi, ce qui est la plus sûre raison de peindre, en dernière analyse ! Puis vous avez été impressionné par votre compatriote catalan Sunyer, qui peignait dans la ligne des fauves, mais en plus construit, un peu comme Derain. Vous avez évolué vers le néocubisme. Vous avez toujours été un néo. Comme Picasso. Le démon de la nouveauté vous habite. Et alors, vous avez ressenti l'influence d'un peintre italien, un peintre de mannequins et d'espaces métaphysiques, Giorgio de Chirico...

Dali peint obstinément sa quatrième boule, une bleue.

— Alors, est née la première vraie manière Dali, quand vous avez appliqué votre force ascensionnelle et votre révélation de l'espace à votre admirable pays, Cadaquès. Après, est intervenu Freud, apporté par les surréalistes Breton et Éluard. Et est née la première montre molle [1]. Il existe un peintre dont la courbe de vie ressemble étrangement à la vôtre... je m'excuse... c'est Chirico.

— *Ce n'est pas mal. Chirico dans sa seconde évolution, s'est rendu compte qu'il fallait peindre bien. Je veux dire peindre solidement. Avec*

1. Premier thème surréaliste célèbre de Salvador Dali.

des moyens techniques qui puissent durer. Il fallait abandonner l'ébauché, le provisoire, l'accident et résister au temps. Mais Chirico n'a plus songé qu'à la technique. Il a abandonné le côté spirituel. Chirico fait admirablement des tableaux pour antiquaires. Il peint des femmes nues ! Il a perdu tout sens mystique. Je n'ai pas évolué ainsi. Classique, je n'ai pas perdu le sens mystique.

— Dans votre *Christ ?*

— *Dans mon* Christ.

— Parlons-en. Vous avez des ennemis en Espagne. Des journaux ont accusé Dali d'avoir plagié je ne sais qui dans la posture, si étonnante, de votre Christ. Le peintre académique français Leroux, je crois.

C'est Foix, poète catalan qui assiste à notre entretien, qui répond :

— Ça n'a pas de sens. Le *Christ* de Dali est né d'un dessin original de saint Jean de la Croix lui-même, griffonné en marge de ses textes. D'autres peintres ont bien pu s'inspirer du même dessin. C'est le reproche d'esprits petits et ignorants. Dali n'a jamais camouflé ses emprunts, de l'*Angélus* de Millet à Raphaël.

— Voici pour moi une question éclaircie.

Dali reprend :

— *J'ai été aussi très impressionné par le philosophe catalan Raymond Lulle. L'auteur du* Discurs de la Figura Cubica. *Mais, dites-moi ? Picasso ? Cette nouvelle manière ? Ces portraits de jeune femme ? Réalistes, vous dites ?*

— C'est important pour vous, Picasso ?

— *C'est très important. C'est un grand peintre.*

Quand Dali vint pour la première fois à Paris, le Catalan alla rendre visite au Malaguène, et lui dit : *Je viens chez vous avant de visiter le Louvre.* Et Picasso, répondit, tranquille, tranquille : *Vous n'avez pas eu tort.* Dali avait trouvé un maître. Il continue :

— *Je crois que Picasso lâchera tout ce qui le tient actuellement pour finir comme il doit finir, réconcilié avec le classicisme espagnol. Je crois que Picasso lâchera le communisme, reviendra en Espagne. Picasso finira par peindre comme Zurbaran.*

— S'il a le temps.

— *Les peintres vivent très vieux. Titien, Renoir.*

— Et Matisse ?

— *Matisse, c'était le passé ! Il représenta les dernières conséquences esthétiques de la Révolution française. Oui. Je dis bien. Matisse, c'est le triomphe de la bourgeoisie.*

Et, toujours lissant ses boules, Dali laisse tomber :

— *Le fauvisme est un art bourgeois fait pour épater les bourgeois !*

Ce qui peut rendre le climat de cet entretien exceptionnel, c'est bien que je ne réaliserai que quelques secondes plus tard tout l'humour involontaire de cette déclaration ! Dali continue :

— *Éblouir au sens propre. Plein les yeux. Ceci dit, Matisse était un grand peintre.*

— Et les non-figuratifs ?

— *Il n'y a pour eux ni passé ni avenir. Ils sont dans l'inexistence. J'entends du point de vue* valeur. *Ce sont des décoratifs. Tout ce qui peut présenter un intérêt chez eux vient simplement d'une certaine inquiétude du monde atomique qui transparaît parfois dans leurs ouvrages.*

— La discontinuité de la matière ?

— *Exact.*

— Monsieur Dali, si nous essayons de nous résumer, il y a, entre autres, deux aspects chez vous, un côté-moustaches, vous voyez ce que je veux dire...

— *La modestie n'a jamais été mon fort !*

— Et aussi un côté classique, d'une sincérité que j'aime. Puis-je vous demander maintenant comment se compose votre Panthéon ?

— *Il y a* (je cite dans l'ordre donné spontanément par Dali) *Einstein, Freud, moi, naturellement, et Picasso.*

Un temps.

— *Et Gala.*

Encore une boule.

Il reprend :

— *Je suis toujours contre la simplicité, la politique, la musique, la nature, le progrès, les épinards, le cinéma, le soleil, Michel Ange, Rembrandt, les femmes, les hommes.*

— Je ne vous chicanerai que sur la nature et le cinéma. Vous pensez au cinéma et votre amour pour Port-Lligat s'exprime dans toutes vos toiles. Ce sont des contradictions.

— *Je suis pour ce que vous appelez contradiction, que j'appelle complexité, pour l'architecture, l'esthétique, la pérennité, le rêve, les escargots, le théâtre.*

— En effet.

— *Platt-il ?*

— Ce n'était qu'un aparté.

— *Pour le marquis de Sade, la lune, Raphaël, Vermeer, Gala et moi-même.*

Encore une boule.

— Monsieur Dali, j'ai remarqué que toutes vos statues masculines étaient mutilées.

Pas de réponse.

— Et la mort, monsieur Dali ?

La main continue à peindre, mécanique, mais la voix va s'assourdir. Le trouble de Dali se trouvera marqué par un recours plus fréquent au catalan :

— *Je ne me vois pas mourir,* dit-il enfin.

— Vous avez peur de la mort ?

— *Non.*

— Mais si.

— *Oui. J'ai peur de la mort. Mais je ne me vois pas mourir. Si je me voyais mourir, je tremblerais toute la journée et je ne pourrais plus peindre.*

— Alors, vous n'y pensez jamais ?

— *Si. J'y pense souvent. Au contraire. C'est connu depuis très longtemps. Voyez votre Montaigne. Il faut penser à la mort pour ne pas en être affecté. Les marins de Port-Lligat n'ont pas peur de la mort. Ils disent : « Nous, nous sommes déjà plus qu'à moitié morts. » J'aime beaucoup le cimetière.*

Mais il n'aime pas les cimetières des romantiques. A la façon de Valéry, plutôt.

Ici, il faut préciser ce qu'est un cimetière catalan. C'est mieux marqué encore que le cimetière marin de Sète. Les tombes sont des armoires de pierre verticale. Les Catalans n'enterrent pas leurs morts. Ils les enairent : les morts se dessèchent au-dessus du sol comme des momies. Et Dali dit :

— *Je les aime. Ce sont des cimetières secs.*

Ceci est encore un mot de vrai poète. Mais Dali ne s'y attarde pas. L'idée de la mort pèse toujours. Il devient volubile et avoue, naïvement :

— *Vous comprenez, avec le développement de la science, de la médecine, je suis sûr qu'on va trouver le moyen de développer considérablement la vie, de la prolonger dans sa fécondité...*

— C'est aussi ce que vous cherchez en Amérique ?

Silence. Comment ne pas comprendre que cet homme veut vivre très longtemps. Par peur de la mort, certes. Mais aussi pour peindre. Le plus tard possible, comme Titien, comme Renoir.

ARMAND LANOUX

GRANDEUR D'EINSTEIN

par Pierre Rousseau

Bernard Shaw classait ainsi, sans doute par ordre d'ancienneté, les huit grands hommes qu'il appelait les « créateurs de l'univers » : Pythagore, Aristote, Ptolémée, Copernic, Galilée, Képler, Newton, Einstein. Un scientifique trouverait largement à redire à cette liste. Il ratifierait avec enthousiasme le choix des quatre derniers, mais ferait bien des réserves sur celui de Pythagore, réformateur religieux plus que savant, et d'Aristote ; il protesterait contre celui de Ptolémée et de Copernic, simples plagiaires des grands astronomes grecs Hipparque et Aristarque, et peut-être proposerait-il de les remplacer par Archimède et Descartes.

Si nous voulions convertir cet ordre d'ancienneté en ordre de préséance, il est tout à fait certain que ceux qui viendraient en tête seraient Newton et Einstein. Probablement même celui-ci viendrait-il avant celui-là. Cela revient à considérer Einstein comme le plus grand génie scientifique qui ait existé.

Pareil jugement peut surprendre. Non, certes, que quiconque puisse mettre en doute le caractère exceptionnel de ce puissant cerveau, mais il peut paraître fortement arbitraire, et même contraire à la prudence scientifique, d'asseoir les savants à des rangs numérotés en décrétant : celui-ci aura le numéro 1 et celui-là seulement le numéro 8. Cependant, on doit remarquer que, dans la liste de Bernard Shaw, le seul homme dont l'œuvre s'apparente à celle d'Einstein est Newton, cette œuvre étant, non une création d'univers, mais plutôt une révolution dans la représentation de cet univers. Newton marque l'apogée de la révolution scientifique du XVIIe siècle, la substitution du raisonnement mathématique et de l'expérimentation à la scolastique, au mysticisme et à l'autorité d'Aristote. Einstein est l'artisan d'une révolution plus profonde encore : l'éclatement des cadres d'espace et de temps qui forment l'armature même de notre conception du monde, et la formulation d'un lien extrêmement étroit entre la géométrie et la physique. Il doit en découler, pour la civilisation, un bouleversement dont l'énergie atomique n'est qu'un cas particulier.

— Près du titre, portrait d'Einstein (Agence Intercontinentale).

Le prophète.

Planck en 1910, Langevin en 1921, qualifièrent Einstein de « Copernic du XXe siècle ». C'était diminuer considérablement sa stature. Car Copernic, copiant Aristarque, ne fit que changer le système astronomique, tandis qu'Einstein change notre système scientifique dans sa quasi-totalité, et même dans sa philosophie. Un demi-siècle après la théorie de la relativité restreinte, nous ne pouvons même pas discerner, aux lointains de l'horizon intellectuel, les limites où s'en arrêteraient les développements. Cela suffit pour faire, du savant germano-américain, un homme hors mesure, dont les pairs seuls — et ils sont peu nombreux — sont à même d'évaluer froidement le génie.

On raconte que Fontenelle, offrant au régent, en 1727, une *Géométrie de l'Infini* qu'il venait d'écrire, la lui présenta en ces termes : « Monseigneur, voilà un livre que huit hommes seulement en Europe sont en état de comprendre, et l'auteur n'est pas de ces huit-là... » On n'en saurait assurément dire autant d'Einstein, pas plus que l'on ne pourrait à son propos demander ce que le mathématicien L'Hospital demandait à l'un de ses amis qui connaissait Newton : « L'auteur des *Principes* dort-il, mange-t-il et boit-il comme tout le monde ? » Il y a longtemps que le plus humble lecteur de nos quotidiens, s'il ignore tout de la relativité, est au courant des moindres détails de la vie du héros, connaît le chandail blanc dont il se vêt, son dédain pour les chaussures, voire pour les chaussettes, et le cornet d'ice-cream qu'il suce, l'été, en se promenant dans les rues de la ville.

Ne haussons pas les épaules devant la piètre qualité de ces indiscrétions : ce sont elles qui ont contribué à forger à Einstein son extraordinaire popularité. Une popularité peut-être aussi grande que celle de Victor Hugo en son temps, mais combien plus singulière ! Eût-on trouvé, en 1885, un Français qui ne sût quelque strophe de la *Légende* ou des *Châtiments* ? Alors que, parmi ceux qu'a émus la mort d'Einstein, combien eussent pu dire quelque chose de ce qu'il a fait ? C'est une énigme qui stupéfiait le savant lui-même : lors de son débarquement à New-York en 1921, des avions lâchant des confetti sur la voiture où il se trouvait, précédée d'une énorme pancarte : *This is the famous professor Einstein ;* la foule s'écrasant à son arrivée à Paris en 1922, et Painlevé dirigeant lui-même le service d'ordre à l'entrée des amphithéâtres ; et la relativité faisant irruption dans les salons et la grande presse, jusqu'à ce que, en ces années récentes, la figure d'Einstein créateur de la relativité s'estompât devant celle d'Einstein homme inspiré, porte-parole de l'immense partie de l'humanité qui ne peut ou n'ose dire ce qu'elle pense.

Pour ceux-là, pour l'« homme moyen » enserré dans la cangue de la vie tristement quotidienne, du labeur fastidieux, de lois et de traditions archaïques, Einstein était le démolisseur de tous les conformismes. Face à l'image que le public se fait du savant standard, sanglé dans son habit

d'académicien et pontifiant devant des auditoires choisis, il dressait celle d'un super-savant dédaigneux des décorations, des prébendes, des salons, prophétisant la mort d'une société croulant dans son désordre et sa vétusté. Ignorant les lents et pénibles cheminements auxquels est astreint l'homme de science ordinaire, il était capable de saisir la nature dans son ensemble comme dans une vision sublimée. Découvrant, derrière le décor qui constitue la réalité pour chacun de nous, les lois élémentaires qui gouvernent l'univers, comment n'eût-il pas pris, en quelque sorte, l'aspect d'un visionnaire ou d'un prophète ?

Cette figure de prophète, de Colomb qui navigue, solitaire, vers un but qu'il est seul à entrevoir, s'était peu à peu révélée au plus vaste public — le public qui ne sait rien, qui est impuissant à mesurer l'étendue de l'innovation introduite par l'homme de Princeton, mais qui devine, et dont la sympathie coule d'elle-même vers celui qu'il sent d'instinct non seulement le plus grand, mais le plus proche de lui. Un si profond génie sortant de sa tour d'ivoire, se mêlant aux passants, se plaçant au-dessus des États pour prêcher la concorde internationale, quoi de plus frappant et de plus nouveau ?

Le rebelle.

Un savant est un spécialiste qui n'étudie qu'un tout petit fragment de l'univers. Au fur et à mesure que la science avance, ce fragment apparaît de plus en plus compliqué : il y a soixante ans, l'atome pouvait être représenté comme une petite bille ; il y a quarante ans, il était devenu une miniature de système solaire ; aujourd'hui, c'est un ensemble de particules obéissant à d'abstraites lois de probabilité. Or, cet univers qui nous entoure, avec ses étoiles, ses atomes, ses cellules vivantes, et l'enchevêtrement de ses lois nucléaires, chimiques, biologiques, Einstein le trouvait simple : « La chose la plus incompréhensible du monde, c'est que le monde est compréhensible. » Telle est la déclaration einsteinienne que Philippe Frank a écrite en tête de son livre [1]. De même, quand on a gravi la montagne et que l'on embrasse des yeux la plaine étalée à ses pieds, on découvre l'harmonieuse simplicité de sa topographie, alors que le piéton qui la parcourt n'en voit tour à tour que des détails séparés et discontinus. Mais, jusqu'ici, Einstein est le seul à avoir gravi la montagne.

Cette simplicité qu'il discernait dans l'univers, Einstein en fit la trame de sa propre existence. Il estima ridiculement inutile le fatras de règles, de conventions, de tabous dont l'humanité s'est graduellement encombrée depuis Cro-Magnon, et il le rejeta fort simplement. Comme il avait abandonné les théories scientifiques à travers lesquelles ses prédécesseurs avaient examiné l'univers, il abandonna les conventions sociales, les

1. Philippe Frank, *Einstein, sa vie et son temps* (Albin Michel).

usages mondains, les conformismes politiques, sans affectation et d'une manière quasi ingénue.

Qu'Einstein se soit débarrassé du fardeau des contraintes artificielles qui meublent notre vie à tous, c'est cela d'abord qui « accrocha » le public. Heureux habitants de Princeton, qui le voyaient, tous les matins, prendre l'autobus de huit heures douze ! Il avait renoncé à toutes les relations, hors celles qui lui plaisaient, et, quand cela se trouvait, recevait ses invités en chaussettes.

Simplicité qui n'était qu'une manifestation de l'esprit scientifique, lequel prenait le dessus jusque dans les préoccupations familières. Dans son livre, Philippe Frank montre sa femme mettant un morceau de foie à cuire sur le gaz. Einstein, que le couple a invité à déjeuner, regarde anxieusement le plat et bondit : « Qu'est-ce que vous faites là ? Vous faites bouillir le foie dans l'eau ? Vous savez certainement que le point d'ébullition de l'eau est trop bas pour faire frire du foie ? Il faut prendre une substance à plus haut point d'ébullition, comme le beurre ou la graisse. »

C'est en vertu de ce même esprit scientifique, rebelle à toute entrave antinaturelle, qu'Einstein éprouvait une répulsion pour tous les militarismes. « Quand je serai grand, je ne souhaite pas d'être un de ces malheureux », disait-il déjà dans son enfance en regardant défiler des soldats. Attitude qui le conduisit à refuser, en 1914, de signer le manifeste des quatre-vingt-treize et, trente ans plus tard, à s'opposer de toutes ses forces à l'inquisition maccarthyste américaine. Attitude combien courageuse si l'on songe au silence complice gardé par les sommités du monde des lettres, Hemingway, Dos Passos, Faulkner et Steinbeck !

Rejetant tout ce que la raison n'impose point, comment Einstein n'eût-il point professé, à l'égard de la gamme des religions, la plus profonde indifférence ? Il avait, jeune père de famille, laissé ses enfants fréquenter une école catholique, alors que lui-même était juif et sa femme grecque orthodoxe ; peu lui importait, sans doute ! Il est vrai que le mot Dieu venait parfois sous sa plume, mais on peut croire que le Dieu d'Einstein n'avait aucune sorte de rapport avec celui des théologiens. Ce n'était même pas une entité mathématique, c'était plutôt le symbole de la nature dans son abstraction, gouvernée, en dernier ressort, par un système d'équations différentielles.

Le Génie.

Depuis longtemps, néanmoins, malgré ce tempérament rebelle, cette vie quelque peu bohème, ce mépris des contingences sociales et des opinions bien-pensantes, Einstein était unanimement reconnu comme un de ces phares géants qui, de siècle en siècle, éclairent la marche de l'humanité. Peut-être même sa réputation, auprès des non-spécialistes, était-elle grandie par l'inaccessibilité que l'on prêtait à son œuvre ! Ne

disait-on pas que quelques savants seulement étaient capables de le comprendre ? Des mathématiciens hors pair, comme M. Hadamard et Painlevé, n'avaient-ils pas commis eux-mêmes des erreurs d'interprétation qu'Einstein avait relevées ? Des vulgarisateurs abusifs ne montraient-ils pas, dans la relativité, un édifice vertigineux de mathématiques transcendantes, jeu de l'esprit prestigieux mais délesté de tout contenu réel ?

Aujourd'hui, avec un demi-siècle de recul, la relativité nous apparaît comme son fondateur le voulait : une représentation de l'univers physique, plus proche de la réalité concrète qu'aucune des grandes synthèses antérieures. Et s'il est vrai que les superstructures de l'édifice ne peuvent être gravies que par les esprits rompus au maniement de la physique mathématique la plus élevée, il est non moins sûr que la base, et même la ligne générale, peuvent en être embrassées par l' « honnête homme » à qui rien de ce qui est humain ne doit rester étranger.

Un demi-siècle de recul : c'est en 1905, en effet, qu'Einstein publia le mémoire fondamental qui contenait en germe la révolution relativiste. La physique était alors, depuis deux cents ans, celle de Newton. Le système du monde qu'elle décrivait découlait de quelques principes très simples : il n'y a, dans l'univers matériel, que deux entités indépendantes, la masse et la force, dont l'interaction est réglée par des lois précises. Le mouvement des planètes et l'essor de la mécanique appliquée prouvaient l'exactitude de ces lois. De sorte qu'au commencement de ce siècle, la dictature de Newton était indiscutée. Aucun physicien n'eût proposé une théorie quelconque sans en avoir imaginé un modèle mécanique, « avec tringles, poulies et renvois de sonnette », comme disait avec humour lord Kelvin.

La seule chose sur laquelle on pût tiquer était la conception de l'éther. L'éther était ce fluide immatériel dans lequel les ondulations lumineuses étaient censées se propager. Comme il était immobile et emplissait tout l'univers, il formait un « système de référence » absolu. C'était par rapport à lui seulement que pouvaient être mesurées les « vitesses absolues », celle de la Terre dans l'espace, par exemple.

C'est précisément cette dernière mesure que tenta, en 1887, le physicien américain Michelson. La vitesse d'un nageur est plus grande quand il descend le courant que lorsqu'il le remonte. De la même façon, un jet de lumière lancé de la Terre dans le sens du déplacement de celle-ci autour du Soleil doit aller plus vite qu'en sens contraire. Telle était du moins la conclusion, conforme au sens commun, que Michelson attendait de son expérience. Or, celle-ci, répétée de nombreuses fois, aboutit à un résultat opposé : la lumière allait aussi vite dans les deux sens ; quelle que fût sa direction, elle conservait imperturbablement sa vitesse constante de 300 000 kilomètres/seconde.

Ce résultat confondit les hommes de science. Comment l'expérience pouvait-elle contredire une loi aussi bien établie que celle de la compo-

sition des vitesses ? Les plus grands savants de l'époque, Henri Poincaré, Lorentz, se creusèrent en vain la tête. C'est le jeune Einstein qui, dans son mémoire de 1905, trancha le nœud gordien. Mesurer une vitesse, y déclarait-il, c'est se servir d'une horloge et d'un mètre. Mais qui nous assure que le mètre a toujours la même longueur et le battement de l'horloge, toujours la même durée ?

Relativité de l'espace et du temps.

La question pouvait paraître saugrenue. Einstein l'étaya cependant d'un raisonnement analogue au suivant :

Supposons-nous placés au bord d'une voie de chemin de fer. Un train est arrêté, et nous en marquons les extrémités par deux repères fixes le long de la voie, A à l'avant et B à l'arrière. Autrement dit, la longueur du train immobile est égale à AB.

Nous plaçons ensuite, à l'avant de la locomotive, une lampe flash capable de lancer un éclair juste quand elle passera devant le repère A ; et, à l'arrière du wagon de queue, une autre lampe flash qui se déclenchera quand elle passera devant le repère B. Nous nous installons alors au bord de la voie, exactement à égale distance des deux repères, et nous nous préparons à saisir les deux éclairs, par exemple au moyen d'une combinaison de miroirs inclinés qui nous les fera voir simultanément.

Le train passe devant nous à une vitesse de milliers ou de dizaines de milliers de kilomètres à l'heure. Puisqu'il est juste aussi long que l'intervalle des repères, nous nous attendons à voir les éclairs éclater exactement en même temps. Or, il n'en est rien. En effet, l'avant du train s'éloigne déjà de nous pendant que l'arrière s'approche. Nous voyons donc l'éclair de la lampe arrière avant celui de la lampe avant. Nous en déduisons que la queue du train est passée devant le repère B avant que la tête soit passée devant le repère A. C'est-à-dire que *le train en mouvement est plus court que le train au repos.*

Inversement, si nous prenons place dans le train et juste au milieu, l'image du repère fixe A nous parviendra après celle du repère B. Nous en conclurons que ce repère B a défilé devant la queue du train avant que le repère A ait défilé devant l'avant, donc que *le train est plus long que l'intervalle AB.*

Cette double constatation signifie que l'espace et le temps n'ont pas la même mesure suivant que nous sommes dans le train ou le long de la voie. Autrement dit, la voie et le train forment deux systèmes de référence distincts, dont chacun possède son temps et son espace propres. Une formule mathématique permet de calculer très exactement la différence des temps et des espaces propres en fonction de la vitesse.

De cette relativité de l'espace et du temps, Langevin donna une illustration saisissante en imaginant un astronaute qui quitterait la Terre à

la vitesse constante de 299 985 kilomètres à la seconde, et ne reviendrait que lorsque son calendrier de bord marquerait deux ans écoulés. Sa vitesse par rapport à la Terre le doterait d'un temps propre à écoulement beaucoup moins rapide, si bien que ses deux ans équivaudraient à deux siècles terrestres. Le calendrier de son astronef marquerait l'année 1957, mais la Terre serait à l'an 2157 [1] !

Bien entendu, une théorie aussi extravagante parut, à l'époque, un pur roman. Il n'est pas besoin de dire qu'il n'en est plus de même à l'heure présente et que l'expérience l'a largement confirmée. Évidemment, il n'est pas question de lancer des astronautes à 299 985 kilomètres/seconde, mais il est très courant d'opérer sur des *mésons*, ces particules atomiques dont la vitesse avoisine 300 000 kilomètres/seconde. Des procédés ingénieux ont montré que la « vie » du méson au repos était de quelque deux millionièmes de seconde, alors que celle du méson en mouvement était dix fois plus longue. Si ce dernier était habité par des homuncules ultra-microscopiques, ils ne croiraient vivre que deux millionièmes de seconde, tandis qu'à nos yeux d'observateurs immobiles, ils vivraient beaucoup plus longtemps.

Genèse de l'énergie atomique.

La relativité de l'espace et du temps n'était pas la seule déduction qu'Einstein eût tirée de l'expérience de Michelson. N'oublions pas que cette expérience avait été négative, c'est-à-dire que, même dans le cas où la vitesse de la Terre eût dû s'additionner avec la vitesse de la lumière, le résultat demeurait la vitesse constante de 300 000 kilomètres/seconde. Tout se passait comme si celle-ci eût été une vitesse limite. Même des particules infiniment petites, comme les électrons et les mésons, semblaient opposer une résistance de plus en plus grande au fur et à mesure que leur vitesse s'en rapprochait. Il y avait là un mystère qu'Einstein tira au clair. Dans la vie ordinaire, la raison majeure de la résistance qu'un objet nous oppose quand nous voulons le déplacer est son inertie.

1. Supposons que cet astronaute s'envole, *à la vitesse de* 300 000 *kilomètres/seconde*, à l'instant précis où son radio-récepteur de bord lui transmet le premier *top* de midi de l'horloge parlante. Puisqu'il voyage à la vitesse même des ondes de radio, il va aussi vite que celle qui lui apporte ce premier top. Il est condamné à entendre éternellement ce premier top. Il est donc toujours midi pour lui. Autrement dit, pour cet astronaute, le cours du temps est suspendu.

S'il voyage un tout petit peu moins vite que les ondes de radio, il se fait lentement dépasser par elles (comme une voiture qui file à 98 kilomètres/heure est progressivement dépassée par une autre voiture qui file à 100). L'astronaute, très longtemps après avoir entendu le premier top, finira donc par entendre le deuxième, puis le troisième et le quatrième. Mais, à ce moment, sur la Terre, l'horloge parlante marquera 13 heures ou 14 heures. Le *temps propre* de l'astronaute sera extrêmement ralenti, et l'on conçoit qu'une de ses heures finira par équivaloir à une journée terrestre entière, et deux de ses années à deux siècles.

En d'autres termes, plus la masse d'un objet est grande, plus il résiste à nos efforts pour accroître sa vitesse. Einstein généralisa cette constatation, et démontra que plus la vitesse approchait de celle de la lumière, plus la masse augmentait.

Sur ce point encore, les vérifications expérimentales ne manquèrent pas. Des électrons accélérés dans des tubes à vide accusèrent un accroissement de masse de 6 p. 100 à 100 000 kilomètres/seconde et de 34 p. 100 à 200 000 kilomètres/seconde. A 300 000 kilomètres/seconde, leur masse fût devenue infinie.

Restait à savoir d'où venait cette masse additionnelle que la vitesse ajoutait à celle du mobile. Or, le seul facteur qui augmente en même temps que la vitesse est l'énergie cinétique : à 500 mètres/seconde, un obus frappe un obstacle avec une énergie de — mettons 12 millions de kilogrammètres ; à 1 000 mètres/seconde, avec une énergie de 48 millions. Einstein prouva que c'était ce supplément d'énergie qui entraînait le supplément de masse. Autrement dit, il fallait admettre que l'énergie avait une masse, c'est-à-dire qu'elle possédait la même propriété que la matière, donc qu'énergie et matière n'étaient que deux faces d'une même entité, reliées par la fameuse formule $E = m\,C^2$ (*m* : masse de la matière ; E : énergie que cette masse représente ; C : vitesse de la lumière). La porte était ainsi ouverte, dès 1907, à la future conquête de l'énergie atomique, d'abord celle de la fission (bombe atomique modèle Hiroshima), puis celle de la fusion (bombe à hydrogène), enfin celle de la désintégration complète (un kilogramme de matière équivalant alors à 25 milliards de kilowattheures).

Cette série de découvertes fulgurantes ne suffisait pas à occuper le jeune homme de vingt-six ans qu'était Albert Einstein. Il avait déjà discerné quelle autre conséquence comportait le résultat négatif de l'expérience de Michelson. Celle-ci avait montré que l'expression « vitesse (de la lumière, par exemple) par rapport à l'éther » était dénuée de sens. La conclusion la plus naturelle était que l'éther n'existait pas et c'est, en effet, ce que déclara Einstein dans un second mémoire publié en même temps que le premier. Mais, s'il n'y avait pas d'éther, de quoi étaient donc faites les ondulations lumineuses ? Quel était le sujet du verbe « onduler » ?

Selon Einstein, il n'y avait ni sujet ni verbe. Adoptant la théorie des *quanta* qui venait de naître, il montra que la lumière n'était qu'une projection de particules infiniment petites, les *photons*, et que toute la théorie électromagnétique sur laquelle on vivait depuis Maxwell était à revoir.

Nous constatons aujourd'hui à quelle prodigieuse moisson allait conduire ce coup de génie : généralisation de la cellule photoélectrique, invention du film sonore, de la télévision, du microscope électronique... Mais Einstein laissait aux autres le soin de moissonner : il était bien trop occupé à semer.

La relativité généralisée embrasse l'univers.

En 1912, Einstein était professeur à l'École Polytechnique de Zurich et à la veille d'accepter les propositions flatteuses de l'Université de Berlin. Depuis quelque temps il travaillait à généraliser sa théorie de 1905. Celle-ci ne s'appliquait, rappelons-le, qu'à des mobiles en mouvement rectiligne et uniforme ; c'était un cas particulier assez étroit, et la relativité qui en découlait, une relativité *restreinte*. Que se passerait-il si le mouvement était varié, par exemple accéléré ou suivant une trajectoire courbe ?

La généralisation paraissait possible puisque, dans tous les cas, la vitesse dépend de la masse : si nous donnons un coup de pied dans un ballon de football et dans une boule de plomb de même volume, celle-ci prendra une vitesse plus petite que celui-là. Mais Einstein fut arrêté par une exception capitale : dans le vide, la boule tomberait aussi vite que le ballon, c'est-à-dire que lorsque la force est communiquée, non par le pied, mais par la pesanteur, cette vitesse est la même (9,81 mètres/seconde) quelle que soit la masse.

Einstein en déduisit que, puisqu'elle échappait à la définition d'une « force » classique, c'est que la pesanteur n'en était pas une. Il établit qu'elle était la manifestation d'une propriété de l'espace lui-même, que celui-ci devait être incurvé, et que les corps soumis à la gravitation devaient suivre, dans cet espace courbe, le chemin le plus court, comme le fait une pierre qui roule du haut d'une colline.

Avouons-le : nous élevant peu à peu dans le monument einsteinien, nous sommes parvenus à un étage où les mots de tous les jours ne suffisent plus. Le vrai langage à parler ici est celui de la géométrie non euclidienne et de l'analyse tensorielle. Notre claire langue française ne nous donne, du sommet de l'édifice, qu'une vue confuse, qu'une silhouette sans détail, juste suffisante pour en soupçonner l'élégance et l'ampleur.

Suivant, de loin, l'architecture d'Einstein, imaginons donc que l'espace autour de nous puisse être courbé. Pourquoi et comment peut-il l'être ? Représentons-nous un drap bien tendu horizontalement. Sur cette surface à deux dimensions, déposons une boule de plomb : le drap s'incurve, la surface à deux dimensions se creuse dans la troisième. Eh bien ! Sans viser une image concrète, concevons que l'espace au sein duquel nous vivons, dans lequel les choses ont trois dimensions (longueur, largeur et hauteur), puisse être incurvé, lui aussi, par de grosses masses matérielles. Admettons, par exemple, que la masse formidable du Soleil creuse, dans l'espace, une sorte de cuvette, et que ce soit sur les flancs de cette cuvette que gravitent les planètes.

Analogie lointaine et grossière, oui, sans doute, puisque, en réalité, toute la physique einsteinienne se passe dans un espace à quatre dimensions — la quatrième étant le temps — mais dont le lecteur non mathé-

maticien doit se contenter s'il désire embrasser les grandes lignes de l'entreprise et sa fécondité.

Que notre univers, où se déroule notre existence quotidienne, doive être, en dernière analyse, regardé comme un *continuum* espace-temps plus ou moins déformé par la présence de la matière, cela encore paraîtrait de pur roman si les preuves les plus convaincantes ne nous en étaient administrées. Cette incurvation de l'espace par la masse du Soleil, par exemple, n'est-il pas possible de la mettre en évidence ? Mais si : la lumière étant, selon Einstein, formée de petits corpuscules, ceux-ci, lorsqu'ils passent assez près du Soleil, doivent tomber, si l'on ose dire, dans sa « cuvette » ; ils doivent être, par conséquent, déviés de leur trajectoire. C'est en effet ce que l'on observe pendant les éclipses totales du Soleil : les étoiles qui entourent celui-ci deviennent visibles, et des mesures délicates montrent que leur image est légèrement déviée.

L'univers entier contient des milliards de milliards d'étoiles analogues au Soleil. Leur masse globale est si gigantesque, elle courbe si fortement l'espace que celui-ci se referme autour d'elle. La « cuvette » devient un volume clos. L'univers n'est plus indéfini ; il est limité dans toutes les directions. Imaginons, si nous pouvons, quelque chose comme une sphère, dont les dimensions sont telles que la lumière d'un astre, à raison de 300 000 kilomètres/seconde, met seize siècles pour parvenir à ses antipodes [1].

Mais nous sommes ici sur le lieu même où travaille l'astronomie de 1955. Les ouvriers s'activent autour de constructions comme la forme de l'univers, son expansion, son origine dans un « atome primitif » [2]. Les lignes définitives de ces ouvrages nous sont encore cachées par les échafaudages et les poussières du chantier. Cela prouve, au reste, que le filon mis au jour par Einstein n'est pas près d'être épuisé...

Que dis-je : le filon ? Toutes les sciences n'ont-elles pas reçu, de la théorie de la relativité, une impulsion prodigieuse ? Les astronomes lui doivent cette conception d'un univers limité, mesurable, et, d'après la formule $E = m C^2$, la connaissance du monde de génération de la chaleur solaire. Ils lui sont encore redevables du mécanisme précis des

1. Cette conception d'un univers clos, peut-être sphérique, est une déduction mathématique tirée des prémisses de la relativité avec la même rigueur logique qu'une démonstration sur les cas d'égalité des triangles. Nous devons donc l'accepter, même si notre imagination est impuissante à se la représenter.

... A la condition, toutefois, que le raisonnement logique soit encore utilisable dans ce domaine de l'indéfiniment grand. Et il faut bien avouer que cette condition appelle une sérieuse réserve. La logique est un instrument de fabrication humaine et d'origine expérimentale : avons-nous le droit de l'employer dans un domaine aussi éloigné de l'échelle humaine ? Il s'est déjà révélé inapplicable dans le monde de l'atome ; qui sait s'il ne l'est pas autant dans celui des espaces intergalactiques ? Cette inquiétude avait été formulée par le grand astronome Ernest Esclangon dans son dernier écrit, comme conclusion à l'*Histoire de l'Astronomie* de F. Becker (Lamarre, édit.).

2. Voir la *Revue de Paris* de novembre 1950, p. 118.

mouvements planétaires et de la découverte des *naines blanches*, ces étoiles extraordinaires dont un centimètre cube pèse jusqu'à quatre-vingts tonnes. La physique a subi, par elle, une révolution totale, et la plupart de ses formules ont dû être remaniées pour tenir compte de la relativité de l'espace et du temps. L'équivalence de la matière et de l'énergie a donné naissance, non seulement à l'énergie atomique, mais encore à des projets incomparablement plus audacieux : la création de la matière à partir d'énergie, expérience que l'on croirait prérogative divine et qui a pourtant déjà reçu un commencement de réalisation. Quant à la chimie, c'est à la relativité qu'elle doit la découverte des *isotopes* radioactifs, éléments précieux que les piles atomiques livrent maintenant par kilogrammes aux laboratoires et aux hôpitaux, et la certitude de l'unité de la matière avec la pratique courante des transmutations — chimère des alchimistes médiévaux, réalité d'aujourd'hui. Il n'est pas jusqu'à la philosophie qui ne soit renouvelée de fond en comble : pensons aux problèmes que soulèvent la non-infinité de l'univers et peut-être celle du temps, et à l'énigme de l'origine du monde...

Le solitaire.

La publication, en 1916, de la théorie de la relativité généralisée sonna, pour Einstein, l'approche des années de gloire, et aussi des tribulations. Il est inutile de rappeler comment, poussé à bout par le régime hitlérien naissant, le professeur juif de l'Université de Berlin devint, en 1933, professeur à l'Institut d'Études supérieures de Princeton (États-Unis). Il y vécut dès lors entre une de ses filles et une secrétaire-gouvernante. La vieillesse était venue, l'avait obligé d'abandonner d'abord le yachting à voile, puis le violon. Mais son génie ne montrait aucune faille, et il lui était réservé, contrairement à tous les savants qui, passé le cap des trente ans, cessent de créer, d'entreprendre, vieillard à cheveux blancs, son œuvre la plus grandiose. A l'âge où Victor Hugo écrivait *Le groupe des Idylles* et *Le Cimetière d'Eylau*, où Verdi composait *Othello* et Wagner, *Parsifal*, Einstein se proposait d'unir, dans une immense synthèse, les deux forces qui régissent l'univers, la gravitation et l'électromagnétisme.

Cette « théorie du champ unitaire », ultime chapitre de l'œuvre, fut présentée en 1949. Elle peut être condensée en quatre petites équations d'un symbolisme ramassé, quatre équations de visionnaire, comme si, à mesure qu'il s'acheminait vers sa dernière étape, Einstein avait commencé d'entrevoir les grandes vérités.

Un visionnaire, oui, qui semblait se détacher d'une terre, d'une humanité pleines de désordre et d'amertume et autour de qui, peu à peu, se faisait l'isolement. Car il se passait cette chose stupéfiante : c'est Einstein qui avait déclenché, poursuivi, conduit cette révolution de la science à

laquelle nous assistons, à laquelle l'unanimité des savants avait collaboré avec enthousiasme et tiré d'exaltantes réalisations. Or, à cette science nouvelle, dont les constructeurs, Niels Bohr, Louis de Broglie, Heisenberg, Schroedinger, sont tous disciples d'Einstein, un seul savant refusait d'adhérer : Einstein lui-même. La physique qui emplit le monde et qui accompagne notre vie de chaque jour, qui nous a donné, entre autres, isotopes radioactifs, robots, cerveaux électroniques, possibilité de créer des espèces vivantes nouvelles au moyen d'irradiations, et celle de modeler le globe, de raser des montagnes et de dévier des fleuves au moyen de l'énergie atomique, cette physique, façonnée par la relativité, s'appuie sur la théorie des quanta, la mécanique ondulatoire, l'indéterminisme [1]. Et Einstein, initiateur de ce formidable raz de marée scientifique, s'en écartait, ne faisant aucune place aux quanta dans ses théories et restant fidèle à la notion classique d'un déterminisme rigoureux.

Ses continuateurs assistèrent à ce schisme avec une surprise grandissante, de plus en plus déconcertés à mesure que la divergence s'accentuait. Un jour vint où, pris d'inquiétude, ils s'interrogèrent sur la route à prendre : bien qu'Einstein fût seul à suivre la sienne, n'avait-il pas raison contre eux tous ?

Car, en solitaire incompris, Einstein, désormais seul, poursuivait sa route. Angoissé par le sort des hommes, par la soumission de la science aux politiciens destructeurs, par le divorce de ses propres conceptions avec le mouvement général de la physique, il continuait à marcher vers la solution des grandes énigmes. Peut-être murmurait-il, comme le Moïse de Vigny :

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire...

PIERRE ROUSSEAU

1. Voir la *Revue de Paris* de mai 1950, p. 114.

LOUISE DE VILMORIN

par JEAN COCTEAU

Louise de Vilmorin s'est vu décerner, on le sait, le prix de Monaco. La Revue de Paris, *à qui elle a donné tant de poèmes et de nouvelles, se réjouit particulièrement de ce choix. Jean Cocteau nous a adressé les lignes qu'on va lire en hommage à l'auteur de* Madame de...

LOUISE DE VILMORIN

Fille fleur ou *fille des fleurs*, il m'est difficile de ne pas penser un tel nom lorsque je regarde Louise de Vilmorin vivre dans ce *Verrières* où même les meubles paraissent avoir poussé comme des plantes. Il est probable que dans la vaste graineterie mystérieuse où j'organisai jadis un bal pour des enfants qui m'appellent « mon oncle », on trouve des graines à meubles et des graines à livres et des graines de toute sorte qui expliquent l'incroyable force avec laquelle, dans cette maison, poussent les belles allures, les fous rires, les rêves, les poèmes, les oracles (qu'il arrive aux personnes déshéritées de confondre avec les jeux de mots). Bref, on imagine mal cette Louise écrivant et usant de l'encre. Son secret ne serait-il point de connaître l'exigence de ses racines ou par quel mécanisme fabriquer les taches, les coloris et les formes de ses pétales et obtenir tant de grâces lumineuses avec de l'ombre et des larmes ?

JEAN COCTEAU
de l'Académie Française.

par THIERRY MAULNIER

JEUNES COMPAGNIES

En attendant le Festival de Paris, qui s'ouvre au moment où j'écris ce qui va suivre, et qui va rassembler en moins de deux mois, au théâtre Sarah-Bernhardt et au théâtre Hébertot, une bonne trentaine de troupes étrangères, en attendant les quelques pièces d'arrière-saison parmi lesquelles le *Nékrassov* de Jean-Paul Sartre fait déjà parler de lui, les soirées des critiques dramatiques ont été, ces dernières semaines, fort peu occupées. Il faut signaler, toutefois, trois reprises dignes d'intérêt : celle de *La Mouette*, de Tchékov, fort bien mise en scène et fort bien jouée à l'Atelier, qui a permis à mademoiselle Catherine Sellers de prendre place définitivement parmi l'élite de nos jeunes comédiennes ; celle de *Captain Smith*, de M. Jean Blanchon, au théâtre Montparnasse, agréable comédie satirique où la vanité humaine est poussée aux mêmes extrémités de l'absurde que la jalousie dans *Le Cocu magnifique*. Enfin, à la Comédie-Française, salle Luxembourg — comme il était plus simple de dire : à l'Odéon ! — *Elizabeth, la Femme sans Homme*, de M. André Josset, nous a paru avoir subi du temps quelques atteintes précisément dans la partie psycho-pathologique qui avait été, lors de la création, l'élément décisif de son triomphe. C'est à ce que j'appellerai la dimension royale de la pièce de M. André Josset, à la scène où la conspiration est découverte, au redressement de la reine vieillie, au dernier acte, devant le petit peuple qui vient lui demander secours, bien plus qu'à l'explication, d'une psychanalyse un peu sommaire, de la résistance à l'amour d'Essex, que le spectateur d'aujourd'hui trouve intérêt et plaisir. J'ajoute que la distribution est contestable — Madame Annie Ducaux, grande comédienne, compose fort bien le personnage d'Elizabeth, mais elle n'a pas, naturellement, cette dureté, cette gaucherie d'une féminité manquée ; et M. Roland Alexandre, qui fut le Lafcadio inoubliable des *Caves du Vatican*, est trop subtil, trop aigu pour donner à Essex l'épaisseur virile, brutale et bornée du personnage. Enfin, on a, me semble-t-il, le droit d'être choqué par certaines erreurs — s'agit-il d' « audaces » ? — de la mise en scène ; je sais bien que l'Essex de M. André Josset abuse

assez insolemment de son pouvoir, sur cette reine amoureuse, mais de là à nous le montrer vautré dans son fauteuil devant Elizabeth debout...

On était en droit d'attendre des révélations ou du moins des nouveautés intéressantes, du concours des Jeunes Compagnies théâtrales, qui s'est déroulé, après deux ans d'interruption, au théâtre Charles-de-Rochefort. Il est certain que cette confrontation, qui offre aux jeunes animateurs de théâtres parisiens ou provinciaux l'occasion de soumettre le résultat de leur travail à la critique, et propose au vainqueur une subvention assez importante pour lui donner la possibilité matérielle de mettre sur pied un nouveau spectacle, a grandement aidé, depuis la guerre, les talents encore inconnus à se manifester. Des hommes comme Georges Vitaly et Jacques Fabbri, pour ne citer que ceux-là, se sont vu ouvrir les portes des grandes scènes parisiennes grâce au concours des Jeunes Compagnies. On pouvait donc espérer du concours de 1955 la découverte d'un autre Vitaly, d'un autre Fabbri. On n'a pas eu cette chance, et si la délibération du jury, qui a finalement abouti à un partage de la récompense entre deux lauréats, a été longue et difficile, ce fut surtout parce que personne ne s'imposait par des mérites incontestables. Pour ma part, je n'aurais pas donné de prix.

Ce concours avait pourtant été organisé de manière à ne nous offrir que le meilleur. Parmi de très nombreux candidats — plusieurs dizaines de jeunes troupes étaient sur les rangs — six seulement avaient été retenus pour l'épreuve décisive. Aucun n'a tout à fait convaincu, et certaines faiblesses ont apparu dans l'organisation même du concours. Il est certain que deux des six compagnies concurrentes n'avaient pas les mérites nécessaires pour être admises à disputer un prix qu'elles n'avaient aucune chance d'obtenir. Il est certain d'autre part que, chaque compagnie ayant deux soirées consécutives pour présenter son spectacle, on eût dû convoquer les membres du jury le second jour et non le premier, ce qui eût donné à chacun des concurrents le double de temps pour installer son décor, régler ses éclairages, répéter, et le cas échéant, corriger les défauts apparus — on sait qu'au théâtre, c'est seulement devant les spectateurs que certaines imperfections se manifestent noir sur blanc — au cours de la première soirée.

La confrontation des six compagnies a scindé les candidats en trois groupes : ceux qui n'avaient rien à faire dans cette compétition, et qu'il me semble inutile de nommer ; ceux qui se présentaient avec des ambitions novatrices, qu'ils ne purent soutenir assez fermement faute de moyens ou de mise au point ; enfin ceux qui avaient su limiter sagement l'ampleur et l'audace de leur entreprise, et la conduire à son terme avec assez de soin dans le détail, et d'honnêteté dans l'exécution. Ce sont ces derniers qui l'ont emporté finalement dans la faveur du jury, dont les suffrages sont allés, non à l'ambition novatrice, mais au travail bien fait. Ce choix était-il le bon ? J'avoue que je l'ignore. Peut-être y avait-il plus de promesses dans les scènes du *Don Juan* de Milosz de la

compagnie Guy Suarès, ou dans la *Locandiera* de la compagnie de M. Jenny, que dans les spectacles primés de la « Comédie de Paris » ou de la compagnie Lafforgue. Le choix de l'admirable texte lyrique — mais, il faut bien le dire, fort peu théâtral — de Milosz témoignait d'une belle hardiesse, la mise en scène de la pièce de Goldoni témoignait d'un louable effort pour donner à une action vive, rapide, toute en changements et en péripéties, son animation théâtrale. Mais M. Suarès a été vaincu par le « statisme » du texte qu'il avait choisi, M. Jenny par le mouvement du sien. Il n'est pas certain qu'il faille encourager des jeunes gens à aborder l'art théâtral par ses côtés les plus abrupts et les plus redoutables. Dans les métiers de metteur en scène ou de comédien, comme dans les autres, il faut faire ses classes, et aller du facile au difficile. Beaucoup de débutants ont un penchant à croire qu'ils possèdent en eux un génie qui suffit à tout. Mais le génie qu'ils ont peut-être, qu'ils sachent d'abord le tenir en défiance, et ne pas trop se reposer sur lui. Il n'éclatera, s'il éclate, que dans la perfection du métier.

Les *Scènes de Don Juan* de Milosz avaient pour elles, outre les splendides éclairs qui y traversent un texte un peu trop touffu, un peu trop verbeux, d'une richesse mal disciplinée et un peu harassante, plus d'un élément favorable : un beau dispositif scénique à deux étages, intelligemment éclairé, une interprète ravissante, encore un peu inexpérimentée, mademoiselle Pia, et surtout la *présence* romantique et fatale de M. François Perrot, qui nous avait déjà séduits, dans le même rôle, voici deux ou trois ans. Malheureusement, mal acclimaté à la salle, ou paralysé par quelque nervosité maladroitement contenue, M. François Perrot, dont la stature, le visage, le voix conviennent admirablement au Don Juan hamlétique de Milosz, nous a mis, le soir de la première représentation, dans l'impossibilité quasi absolue d'entendre un texte qu'il débitait trop bas et trop vite, de façon monotone et indistincte. Cette erreur s'est trouvée être d'autant plus grave que l'œuvre de Milosz est presque tout entière dans les monologues interminables de son héros, et ne comporte pour ainsi dire pas d'action. D'après le témoignage des spectateurs, M. François Perrot a su, le lendemain, pour la seconde représentation, articuler ses phrases et se faire entendre. Mais les jeux étaient faits. Je n'insisterais pas sur cette mésaventure comme je le fais si elle n'avait porté préjudice à un spectacle d'une qualité certaine, et si elle ne témoignait pas des périls où sont exposés un certain nombre de jeunes comédiens par la recherche de la sincérité dans un murmure intérieur où l'acteur semble renoncer définitivement à « passer la rampe » et à la faire passer au texte. On ne demande certes pas aux acteurs de la jeune école de revenir à la vieille déclamation odéonienne. Mais le conseil contraire n'est guère moins dangereux. Le comédien ne doit pas oublier que c'est pour des spectateurs qu'il est sur la scène, et non pour sa seule satisfaction.

Quant à la compagnie de M. Jenny, elle a su animer d'une verve pit-

toresque la *Locandiera* de Goldoni, mais en grossissant le trait, en poussant à la farce une œuvre dont la légèreté, la finesse, ne doivent pas s'effacer devant des arlequinades qui n'en constituent que le décor. M. Jenny a eu aussi le tort de négliger l'admirable leçon de rythme que nous a donnée ces dernières années le *Piccolo Teatro* de Milan en venant jouer à Paris la comédie italienne. Le rythme, c'est plus de la moitié de l'efficacité théâtrale. M. Jenny, et ses jeunes concurrents, l'oublient trop. Nous les avons vus plus d'une fois, durant les épreuves de ce concours, imposer à leurs comédiens et aux spectateurs des « gags » qui, parfaitement acceptables en eux-mêmes, étaient gâtés par une sorte d'insistance qui ralentissait le mouvement ou des changements de décor trop ingénieusement compliqués, qui hachaient le spectacle par des « temps morts » difficilement supportables.

J'en viens maintenant aux vainqueurs. M. Lafforgue nous présentait un acte original de M. Morvan Lebesque, *les Fiancés de la Scène*, et une adaptation, par le même auteur, de l'élizabéthaine *Venise sauvée*. Ces deux œuvres ont des mérites certains, et dans la première, la confrontation de deux hommes, le premier, le plus âgé, résigné et presque heureux dans sa médiocrité, le second révolté jusqu'à la folie, jusqu'au meurtre, avec leur condition étouffante et sans espoir de petits employés de magasin, atteint en dépit de quelques longueurs à une belle intensité d'angoisse, que les accents comiques soulignent encore. La troupe conduite par M. Lafforgue — excellent comédien lui-même — est d'une tenue remarquable, et on y voit briller le talent d'un jeune comédien de la meilleure race, absolument convaincant par sa fougue, sa chaleur intérieure, l'art ou l'instinct qu'il a de se *mobiliser* tout entier dans son personnage, M. Coggio : un comédien dont on parlera.

Quant à la *Comédie de Paris*, elle nous a proposé *la Servante du Passeur*, version théâtrale très acceptable — un peu mélodramatique — d'un roman de Wiechert. Il m'a semblé qu'on aurait pu sans inconvénient réduire, au début, le rôle du récitant, dont les paroles sont pour la plupart inutiles à l'intelligence de l'action. Mais le spectateur participe sans ennui à l'aventure de ce jeune couple aux prises avec la concupiscence perfide d'un mauvais prêtre mormon ; les décors, composés avec des moyens économiques, créent une illusion de réalité plus que satisfaisante, et les deux protagonistes, M. Tréjean et mademoiselle Danièle Condamin, montrent de très belles qualités. Mademoiselle Condamin a tendance à se tourner un peu trop volontiers vers le public pour lui offrir son beau visage sensible, mais elle a une force et une discrétion frémissante dans l'émotion que bien des comédiennes déjà « arrivées » tenteraient d'égaler en vain.

Tel est le bilan du Concours des Jeunes Compagnies théâtrales pour 1955. Une qualité seulement moyenne dans l'ensemble, de graves faiblesses, mais aussi quelques sujets de satisfaction et quelques motifs d'espoir.

THIERRY MAULNIER

JOURNAUX ET JOURNAUX INTIMES

par Marcel Thiébaut

LÉAUTAUD. — Le second volume du *Journal littéraire* de Léautaud (*Mercure de France*) qui porte sur les années 1907-1909, est en réalité le roman vécu des auteurs et familiers du *Mercure de France*. Léautaud, alors âgé de trente-six ans, est devenu secrétaire de la maison et observe avec passion tous ceux qui s'agitent devant lui. Il vient justement de doubler son culte de Stendhal par le culte de Saint-Simon. Il aurait voulu être son contemporain. *J'aurais eu grand plaisir à être à lui, à lui servir d'aide, d'espion même, à écouter aux portes pour lui.*

S'il ne peut le faire pour le petit duc, il lui arrive de pratiquer l'exercice pour son propre compte : *Je suis allé écouter à la porte du bureau de Vallette* (le directeur du *Mercure de France*). *Lui et Descaves parlaient du prix Goncourt. Je n'ai pu tout entendre. J'ai seulement entendu Descaves dire, etc.* En fait, s'il n'était pas constamment aussi indiscret, il restait toujours attentif sans fléchissement. Sa curiosité était d'ailleurs passive ; il ne se souciait pas de ce que le hasard ou ses fonctions ne plaçaient pas à portée de sa main. Mais comme il y avait beaucoup de va-et-vient dans la maison violette, les occasions de happer des visages, des dialogues et des potins ne lui manquaient pas. On l'imagine le plus souvent, immobile devant son bureau, avalant les bruits de la maison avec une prodigieuse prestesse et reprenant un visage contemplatif ou concentré, comme ces crapauds du *Désert vivant* dont on se demande, tant ils redeviennent vite des bouddhas-crapauds, s'ils ont réellement dévoré la mouche avec cette détente-éclair que la caméra a fixée.

Le soir, le produit de la rafle était porté sur le journal, grouillant encore de vie — d'une vie qu'on retrouve intacte aujourd'hui. Car Léautaud sait voir, peindre et conter, et il y a dans le mouvement de son

récit on ne sait quelle fantaisie de rythme calquée sur les mouvements de son humeur, qui plaît.

La densité des notes, observations, réflexions et anecdotes rassemblées est grande et si l'on réussit à s'intéresser à tant de gens c'est que Léautaud sait en quelques mots les planter devant nous. Trois lignes et Peladan sort du livre avec son amphigourisme, ses périodes interminables, son air penché. Deux, et c'est le musicien P..., *si humide qu'on dirait toujours qu'il sort d'un baquet.* Et aussitôt, la comédie commence. Le guignol, *le guignol du Mercure*, écrit Léautaud, car il sent parfois ce qu'il y a de vain dans ces rivalités, ambitions, cocoricos et trahisons dont il est le spectateur.

Mais il prend rarement ce recul et s'enfièvre pour ce qu'il voit, le moteur de son agitation n'étant pas, comme on s'y attendrait, la sympathie ou l'antipathie, mais le goût de la justice et de la qualité morale. Il y a au fond de lui-même un juge et un jury Montyon. S'il est devenu ce remarquable misanthrope, cet homme à pointes qui a ahuri le public de la radio, c'est peut-être simplement parce qu'il a donné secrètement tant de notes à ceux qui l'approchaient. Ces jugements, sa pente naturelle à jouer les Alceste, sa pauvreté, ses mésaventures avec les femmes : il n'en fallait pas plus pour préparer l'apparition d'un nouveau Diogène. Mais c'est en brave homme qu'il se sépara des autres hommes. *Je commence à prendre en horreur la vie et les gens pour toute la brutalité qu'on y trouve à chaque instant, le manque de générosité et de vraie intelligence, le manque de ce que j'appelle honnêteté morale.*

Si Mirbeau et Bernstein échangent des lettres hargneuses, Léautaud ne se contente pas de marquer les coups, il prend parti dès le premier instant et bouillonne. *La lettre de Bernstein où il n'y a pas un mot grossier n'en dégage pas moins une impression de grossièreté, de bassesse, d'insolence crapuleuse. C'est indéfinissable et c'est du dégoût.*

Le poète X..., remarquable par son esprit manœuvrier, et déjà, en sa jeunesse d'alors, hanté par le désir d'être de l'Académie, suscite en lui, par son arrivisme machiavélique et velouté, une si ferme indignation qu'on le sent encore trembler de réprobation quand il doit parler de lui le soir dans son journal.

Par contre, si Morisse ou Van Bever, qui travaillent avec lui, ont donné quelque preuve de leur franchise ou de leur courage en face de la vie, il s'éclaire et rentre chez lui en répétant : « C'est bien, c'est très bien cela. »

A les considérer dans l'ensemble, ses condamnations et admirations semblent justifiées. Il aime et admire Moréas. Le cabotinage de Larguier l'irrite. Il respecte Valette qui fut un honnête homme, dévoué corps et âme à sa maison. *Le* Mercure *lui aura coûté beaucoup de peine, beaucoup de travail ; toute sa vie y aura été consacrée... il sera bien celui qui en aura le moins profité.* Il y a entre les deux hommes des entretiens

de confiance et d'estime qui sont les oasis de la maison. Il a de la sympathie pour Ch.-Louis Philippe et note ses confidences avec un soin bienveillant. Il sait exactement ce que représente un Jarry et s'apitoie sur sa mort : *Pauvre garçon, ce qu'il n'a pas dû rire, quelquefois, buvant pour s'exciter, puis ivre, dormant comme un plomb des jours de suite et si pauvre en plus* (Léautaud lui-même n'a parfois que vingt sous pour sa journée). *Curieux individu, original, extrêmement intelligent et instruit, bizarre, déroutant même, mais intéressant au possible... Dans son lit d'hôpital il ne disait plus que ces mots : « Je cherche, je cherche », cent fois de suite... La mort approchant ce n'était plus devenu qu'un son : « J'ch, j'ch, j'ch. »*

La mort de Coppée et ses funérailles nous valent quelques-unes des meilleures pages du journal. Léautaud, adolescent, avait eu une grande admiration pour Coppée. A sa mort, en 1908, il le situait bien. Ni si haut qu'il avait fait, ni si bas que le faisaient les jeunes. Il transcrit de mémoire un poème de Coppée, *Adagio*, qui est loin d'être indifférent dans sa tristesse de ritournelle sentimentale et faubourienne : *Que la qualité de sa poésie soit un peu basse, c'était quand même un poète.* Ne pas oublier d'ailleurs que derrière Coppée il y a Jammes, et Léautaud le sait. Ce qui est vraiment passionnant, ce sont les commentaires entendus, les échos, les remous provoqués par cette mort — le choc entre l'admiration qui décline et l'injuste mépris qui naît. Ainsi les remous de l'opinion font naître une *barre* et de ce point de vue ces pages seront à retenir pour l'histoire des engouements et dégoûts littéraires. D'ailleurs, toute la description de l'enterrement est une belle comédie d'époque où passent des comparses que Léautaud juge avec une sûreté et une rapidité surprenantes. On recommande un entretien entre Boni de Castellane et Forain chuchoté à la porte de l'église. En trente lignes, Léautaud fixe les deux caractères et compare, avec l'inclinaison de balance qui convient, le poids des deux hommes. Après cela il ne lui reste plus qu'à faire un pèlerinage dans cette rue Oudinot que Coppée avait rendue célèbre — et tout ce qu'il dit sur les flâneries de Coppée dans ce coin de Paris rend un son juste et émouvant.

On n'en finirait pas d'extraire de ces mémoires les pages qui valent d'être signalées. : les mots de Marguerite Moreno [1], les réflexions de Gourmont, les extravagances de Retté, les estocades de Degas, tous ces bruyants passages d'hommes célèbres qui s'insèrent si bien entre les monologues de la concierge et de la blanchisseuse, les funérailles de Zola, la mort de Mendès tombé d'un train sur la voie, les réceptions de Rachilde, les veillées de Léon Bloy et la naissance de la N.R.F. La N.R.F. de Montfort devenue un mois plus tard celle de Gide, comme Léautaud

1. Parmi d'autres, celui-ci. Comme on s'étonne de la voir choisir, après Mendès et Schwob, un amateur de chevaux : « Ah ! vous savez, j'en ai assez des cerveaux. »

dès le premier jour l'avait prévu... car Gide voulait avoir sa revue — ce qui le plongeait, lui Léautaud, dans un profond étonnement.

« Comment ! Avoir de la fortune, des loisirs, pouvoir faire son œuvre et risquer de se faire dévorer par une revue ! » Réflexions qui traduisent l'inquiétude de Léautaud. Le *Mercure* l'amuse, mais il sent que la maison le dévorera. Tant de manuscrits insipides qu'il faut lire ! Tant d'articles à récrire ! Et sentir qu'il restera là faute d'énergie, heureux et furieux, heureux d'être au spectacle, furieux de ne pas être « soi ». Ainsi la misanthropie naissante de l'homme se renforce d'amertume. Avec le plaisir d'être amer. Comme Charles-Louis Philippe, après maints échecs, constate *qu'on se résigne à tout*, Léautaud riposte avec impétuosité : *Rien de plus dangereux. Je connais cela. J'y ai passé. J'y passe encore souvent. On en arrive à se faire un bonheur de ses déceptions.*

Il est assez rare pourtant qu'il pratique, même sous cette forme express, l'autoanalyse. Ce journal n'a rien du journal intime. Comme un spectateur qui devient la pièce qu'il écoute, Léautaud s'absente de lui-même et se retrouve pendant les entractes avec étonnement. Ah ! au fait, et moi ? Il croyait aimer son neveu, il s'aperçoit qu'il ne l'aime pas. *Est-ce donc que moi, si sensible, si juste, si clairvoyant, je manquerais de cœur ?* Puis n'y pense plus. Six mois plus tard, se demande brusquement s'il ne serait pas méchant. Moi qui me crois bon, méchant ? Problème vite oublié — alors qu'un journalintimiste s'y serait plongé jusqu'à l'asphyxie.

Ces questions ont des résonances comiques. Léautaud, en ce qui le concerne, n'a pas le sens du ridicule. Il est nature. Un vrai *personnage* et qui ne craint pas de l'être. Rien de plus pittoresque que ses monologues. On dirait qu'il a pris la suite de son père. Il est souffleur, non du Français, mais d'une scène littéraire. Quand les acteurs sont partis, il grimpe sur le plateau, l'arpente avec agitation, bougonne. Ah ! les femmes, quelles imbéciles, quelles menteuses ! (les femmes l'ont déçu). Ah ! la foi religieuse, quelle sottise ! Ici fanatiques tirades dans le style Homais (on doit comprendre qu'il n'est pas heureux) ; ah ! les princes ! on a tiré sur le roi de Portugal, bravo ! et le tsar ! à bas le tsar ! et le roi d'Espagne aussi (comprendre que M. Léautaud descend de M. Prudhomme : j'ai déjà pris une Bastille, j'en prendrai d'autres).

Mais quelqu'un rentre en scène (scène du *Mercure* — hôtel de Beaumarchais) : c'est Rachilde, Henri de Régnier ou Jules Renard. Monsieur l'observateur reprend aussitôt sa place, redevient mémorialiste de qualité. Trois minutes passent : il doit se rendre au W.C. Le lecteur est prié de l'y suivre : il y aura une bonne remarque dans le réduit : ce serait dommage de la laisser perdre. On croit vivre auprès du Malade Imaginaire, ou de son cousin, ou de M. Bloom, celui de James Joyce. Quel va-et-vient ! On passe de Balzac à Pepys et les échos de Saint-Simon remontent le cours des pendules pour finir dans une alcôve moliéresque.

Mais l'homme en robe de chambre est intelligent, son indépendance absolue, son désintéressement évident et l'on aime que ses jugements restent aussi purs de toute influence. Peut-être ce qu'il y a de plus subtilement comique en lui, c'est qu'il puisse être à la fois si pénétrant et si limité : l'univers réduit à quelques groupes, à un quartier de Paris, à vingt théâtres. Au-delà c'est le néant ou les sauvages. Mais, gœthéen, respirant large, se mettant en place dans le vaste monde, Léautaud amuserait peut-être moins. On doit lui être reconnaissant d'être tour à tour avec tant de simplicité spectateur et spectacle, également hors concours dans les deux catégories.

⁂

GREEN. — Léautaud n'a pas d'imagination. Ses rares romans sont des tranches d'autobiographie. Mais son journal est d'un romancier. Bien différent le journal de Green dont le dernier tome vient de paraître (*Plon*). Ici, aucun visage. Des initiales (*Hervé M... me lit sa pièce... R... me dit... Si R... n'avait pas aimé ma pièce, je l'aurais sûrement détruite*) se posent sur un univers de silhouettes ; dignité, silence, une sorte d'éloignement de la vie. On s'étonne en songeant que cette fois l'auteur est vraiment un romancier. Mais, il faut s'en souvenir, ses romans n'étaient pas de plain-pied avec le réel. *Tous mes livres sont sortis de mes rêves.* Romans de nuit moirés de lune. Il y a un glacis sur tout l'œuvre de Green : roman, journal.

Green reçoit des lettres. De lecteurs inconnus. Beaucoup de lettres. Le matin il se jette sur ce courrier *avec avidité*. On lui pose cent questions. On l'applaudit. On lui jette des cœurs. Une Américaine lui écrit : *Mon trésor monsieur Green.* Il ne répond pas. En voici la raison. *Un lecteur que je connais à peine m'écrit pour me gronder parce que je ne lui écris pas. Réponse immédiate : « Mon œuvre ou ma correspondance. C'est l'une ou l'autre. Il y a longtemps que mon choix est fait. Chaque volume de mon journal est une réponse à toutes les lettres que je reçois. »* Oui, sans doute, les deux plateaux de la balance : mon œuvre, mes lettres. Et pourtant Mérimée... *Les rares lettres qu'on a de moi*, écrit Green, *sauf cinq ou six qui ont compté dans ma vie sont sans intérêt à mes yeux.* Oui... Mérimée et ses vingt volumes de lettres, tout ce temps qu'il réussit à donner à l'Inconnue, à Panizzi, à Madame de Montijo, à l'amour, à l'amitié...

Si les correspondants de Green attendaient de lui des confidences par la voie de son journal, ils doivent être déçus. La réponse collective qu'il leur adresse a été soigneusement caviardée. Au centre de sa vie il y a un grand débat ; l'auteur y fait allusion, mais ne précise pas. Ce qu'il a de plus intéressant à dire, c'est regrettable, il ne peut pas le dire : *R... m'a parlé de [mon] journal dont il a lu de grandes tranches dans le texte complet. Il y voit un livre dont on ne connaît pas d'équivalent parce qu'on y trouve tout l'homme passant d'un extrême à l'autre. Je voudrais*

beaucoup qu'on publie ces pages... Je crois qu'un jour ce sera possible. Dans l'état actuel, ce journal paraîtrait effarant... Ce n'en est pas moins mon meilleur livre (je parle bien entendu du texte intégral). C'est pour cela que je veux essayer de le sauver[1].

Il faudrait avoir peu de curiosité pour ne pas se demander ce que cachent toutes ces précautions. *Effarer* en 1955 c'est de la haute virtuosité. Il s'agit sans doute de la lutte entre la chair et l'esprit, entre la peur et la violence. On doit en rester aux conjectures. Heureux seulement de pouvoir penser que ces tourments qu'il éprouve et cache, Green ne les juge pas inutiles. *Jadis j'aurais voulu quitter le monde, mais je suis presque sûr aujourd'hui que je devais y rester, faire acte de présence. C'est même le sens de ma vie. Pourquoi ? Cela regarde Dieu. Si le péché m'a gardé dans le monde, c'est qu'il fallait que dans le monde je remplisse une tâche. Dans un monastère je n'aurais peut-être sauvé que mon âme.*

Ayant retranché de son journal ce qui lui paraît trop personnel, Green a trouvé d'autres raisons de limiter encore son champ. *Un journal comme celui que je tiens... ne livre qu'une partie de la vérité. J'entends par là : ce qui intéresse l'invisible est en général passé sous silence. Le temporel envahit tout... A peine devine-t-on la présence d'autre chose. Sans doute y a-t-il là de ma part une réaction excessive contre la littérature édifiante.* Excessive en effet, car tenir un pareil journal en nous privant à la fois de ce qui est trop personnel et de ce qui pourrait paraître trop édifiant, c'est nous conduire à la chasse les yeux bandés. On regrette d'autant plus la pudeur seconde que les passages consacrés à la croix, au jansénisme, à la Bible sont (avec l'émouvant récit de la mort de Georges Poupet) les meilleurs du livre.

On y trouve trop souvent, en effet, des notes hâtives, superficielles, restant sur le plan lettres à la famille. S'il parle de livres, d'hommes, de pièces de théâtre, Green s'en tient à des impressions rapides et brèves. On exigerait beaucoup plus d'un critique, et d'abord qu'il approfondisse. Au chapitre des réflexions générales, soit qu'il pense à l'étrangeté de toutes nos vies qui s'entrecroisent, soit qu'à regarder les boîtes des bouquinistes sur les quais il s'avise de l'effrayante surproduction des auteurs, on lui voit quelque tendance à traiter en points d'arrivée des remarques qui devraient être des points de départ.

Mais s'il peut *tenir* une impression, comme un chanteur tient une note, et si elle est la porte de quelque mystère, sa sensibilité, la gravité frémissante de son style nous touchent. Une visite à la cathédrale de Syracuse est à l'origine d'une très belle page. Elle prend appui sur une impression violente : *Un curieux sentiment d'horreur vous saisit. La*

1. Des lecteurs le lui demandent d'ailleurs — « Sauvez votre journal » — il nous le dit.

charmante église chrétienne est prisonnière. Prisonnière des murs et colonnes d'un ancien temple grec. L'inquiétude, l'angoisse se sont emparées de Green et nous retrouvons en lui le visionnaire. Mais pour finir, quand il arrive à *l'idée paganisme contre christianisme,* il s'arrête : « *Les développements,* dit-il, *ne me tentent pas.* » Entendez les développements de *cette idée.* Mais je crois que les développements de ce genre ne le tentent jamais. C'est un homme d'émotion plus encore que de réflexion et s'il s'en tenait délibérément à ses *sensations,* à celles qui l'ont marqué (en refusant durement le tout-venant des petites impressions et des petites pensées), il aurait pu donner à son livre une plus ample résonance.

Les expériences théâtrales de Green tiennent une grande place dans ce journal. *Sud* ; comment il l'a écrit ; très facilement. Démarches pour placer la pièce. Conversations avec Jean Mercure, avec Touchard. Décidément *Sud* est joué, non au Français mais à l'Athénée. Le rideau se lève. Sur la scène deux jeunes hommes ont un coup de foudre l'un pour l'autre. Étonnements dans la salle, puis dans les journaux. *Je soutiens,* écrit Green, *que présenté comme il l'est ce drame ne peut choquer que des nigauds.* J'ai été, je l'avoue, de ces nigauds. Pourquoi l'auteur ne peut-il admettre que le spectacle d'une passion homosexuelle inspire à certains spectateurs une véritable répulsion ? Ils n'y peuvent rien et s'en excusent. Mais c'est ainsi. D'ailleurs, il n'est pas certain que Green dramaturge vaille Green romancier. *Avant* Sud *j'avais beaucoup d'illusions, je ne croyais pas avoir d'ennemis. Le théâtre au moins sert à cela, les ennemis se démasquent.* Quel romantisme ! Faut-il vraiment, si l'on n'admire pas tout d'un auteur, que l'on passe pour son ennemi ?

Si ce sixième et dernier volume du *Journal* ne vaut pas les précédents, c'est en partie aussi, je crois, parce que Green (est-ce une compensation ?) ayant renoncé à s'expliquer sur ce qui lui tient le plus à cœur s'étend un peu trop sur un sujet dont il affirme ne pas se soucier : à savoir l'opinion que les autres peuvent avoir de lui : *D'une façon générale,* écrit-il, *je demeure assez indifférent à ce qu'on peut dire de moi.* Mais il note : *Casarès me dit que les jeunes viennent la voir pour lui parler de ma pièce. Comme il m'est agréable d'en recueillir le témoignage !* Les critiques (des journaux et revues), il ne les lit pas. Sagesse, peut-être, mais restent les livres. Les livres que d'ordinaire les autres lisent si mal, même les livres de Green. *La publication de mon journal me vaut des lettres de presque tous les intéressés et apparemment ils n'ont lu que la page ou la demi-page qui les concerne. Pas un mot sur tout le reste. Cela m'amuse parce que c'est toujours la même chose. Moi, moi et encore moi, ou plutôt MOI.* Il a raison, sans doute. Mais : *Claude Mauriac m'envoie son dernier livre, compte rendu des entretiens qu'a eus son père avec André Gide. J'ouvre le volume et tombe sur cette phrase de François Mauriac : « Julien Green a abandonné le Christ en*

connaissance de cause. » Que fait Gide ? Il frémit, nous dit Claude qui assiste à cet entretien. Je pose le livre. Ici deux pages de Julien Green pour prouver que Mauriac s'est trompé. Quant au livre de Claude, il n'en parle plus.

Les ouvrages qui lui sont consacrés l'agitent. Il tient beaucoup à rétablir la vérité. Une « courte biographie » affirme que Green a servi dans les ambulances françaises ; non, dit Green, américaines ; qu'il a appris l'hébreu à l'Université ; non, à trente et un ans, dit Green, etc. Dans un autre livre, un essayiste dit que Green n'a pas eu une enfance française. *Cela est très intéressant, car depuis 1924 j'ai dit et n'ai cessé de dire que j'étais né aux Ternes... Cela m'amuse de voir se fabriquer sous mes yeux une fausse légende...* et il ajoute : *Quelle importance cela peut-il avoir ?*

Je crois qu'il y a en effet un Green détaché des vaines gloires de ce monde, mais nous voyons qu'il y a un autre Green qui en tient un compte soigneux. Au fait, pourquoi cacherait-il ces contradictions ? Nous nous intéressons pour diverses raisons à un journal d'écrivain. L'une d'entre elles est la curiosité que nous inspirent sa personne et son caractère dès lors que ses œuvres nous ont touché. C'est le cas pour Green, mais puisqu'il nous livre ses petites contradictions, pourquoi nous cache-t-il ses grands combats ?

Ce qui pourrait expliquer l'auteur de *Mont-Cinère*, de *Léviathan*, de *Moïra*, nous rend tout de suite attentif. Par exemple, la petite phrase où il glisse : *Ce qui se cache en moi d'héréditaire. Peur, orgueil, manie religieuse ;* ce commentaire : *Le procès de Wilde est ce qui m'a fait le plus sérieusement douter de la justice de mon temps ;* cette remarque : *Enfant j'étais seul, il m'en est resté quelque chose. Presque tous mes personnages sont des solitaires et ne peuvent franchir la muraille qui les sépare du prochain ;* cette anecdote : Green est à l'église, le bedeau lui prend son prie-Dieu : *C'est pour M. le Curé.* Green quitte sa place et voit que le bedeau donne son prie-Dieu « à un très vieux monsieur » ; furieux : *Le bedeau m'a menti ! Avec quelle joie je lui aurais brisé ce meuble sur la tête !* scène que complète cette remarque étonnante : *Et l'on me croit doux !* Exactement le contraire en vérité de ce que pensent de lui les lecteurs de ses romans. Mais, du point de vue « esthétique », quelle réaction ! Aussi étrange que celle-ci, si nostalgiquement détachée, et si étonnante en même temps par son inconscient égocentrisme. *Incertain du sort de ma pièce. Oh ! que tout cela est vain et que je souffre quelquefois d'être au monde ! Au fond, je crois que Dieu se sert de tous les êtres, bons ou méchants, comme de messagers pour me dire qu'il n'y a que lui qui existe. Le reste est pure illusion.* Quel homme singulier décidément — et singulièrement attachant parfois quand on retrouve, par exemple, l'enfant hanté, apeuré. *Quand je suis très fatigué et que je ferme les yeux, je vois — quoi ? mes yeux. Quelquefois mon œil gauche. Cela depuis de longues années. Ces yeux qui sont mes yeux me regar-*

ment fixement, gravement. Comme on se sent plus près de lui alors qu'en lisant ses pages de majesté où il prend de la distance et du faux-col.

⁂

AMIEL. — Voici enfin un *journal intime* avec ce que cela implique de patientes investigations pour se connaître, de passionné désir d'atteindre par cet exercice à des lois psychologiques générales et même de s'embarquer, comme les mystiques, mais en utilisant un ponton différent, sur un continu psychologique extérieur à l'homme. Le journal-intimiste né, exemplaire, que fut Frédéric Amiel, a laissé dix-sept mille pages de journal. On en publia d'abord cinq cents, puis divers fragments qui laissèrent la masse quasi inentamée. Léon Bopp a entrepris chez Pierre Cailler à Genève une publication presque intégrale. Deux volumes seulement ont paru, qui touchent les années 1839-1849. On attend avec curiosité la suite de cette publication.

Pour Amiel, le journal était un instrument de recherche et un moyen de conquérir la quiétude. *Le journal nous remet en équilibre. C'est une sorte de sommeil conscient où, cessant d'agir, de vouloir, de nous tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix. Nous échappons ainsi au fini. Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation et le journal n'est que le recueillement la plume à la main.* On voit combien on est loin ici de Léautaud qui tient un carnet de spectateur et de Green qui affirme son moi plutôt qu'il ne le cherche. Pour Green, d'ailleurs, Amiel est ennuyeux. Plus qu'un jugement c'est là une prise de position. Amiel est un doux platonicien, Green un cavalier de l'Apocalypse.

A mes yeux une des dominantes d'Amiel est sa tendance en cherchant le moi à le dissoudre. Non seulement il rentre dans *l'ordre universel,* mais il s'y désintègre (*Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ?*). C'est exactement le travail que Tolstoï a accompli dans et par son propre journal : Tolstoï convaincu qu'il fallait passer du moi personnel au moi universel. Mais le bouddhisme guettait Tolstoï ; Amiel est un flâneur de Genève qui, en regardant fuir des eaux pures, assiste à la constante métamorphose du moi, lui découvre des grâces florales et trouve à ses observations méditatives un tendre plaisir. Nul ne parle mieux que lui *du bercement voluptueux des vérités pressenties.*

Dans les premiers volumes de son journal, son immense travail d'examen intérieur ne fait que s'esquisser. Il en est encore à chercher ses méthodes et aussi à se composer des programmes de vie, exercices qu'il accomplit avec une conscience, un goût de la comptabilité morale (colonnes, accolades, additions, bilans) qui prête à sourire. De ce point de vue, il s'en tirera d'ailleurs dans l'ordre pratique à peu près convenablement. On finit toujours par avoir un emploi du temps et une vie,

même non conformes aux projets qu'on a longuement médités. Mais il est un domaine où les réflexions d'Amiel n'auront jamais aucune prise pratique, c'est celui de la vie amoureuse.

Là, ce charmant philosophe finit par devenir un cas et Léon Bopp a si bien senti la nécessité de l'éclairer qu'il a, dans un volume étayé sur des extraits tirés de *l'ensemble* du journal, rassemblé toutes les délibérations d'Amiel sur les femmes[1]. Amiel, laissant bien loin derrière lui Triplepatte et l'âne de Buridan, a passé sa vie à se demander quelle femme il devrait épouser : travail qui lui a permis de mourir célibataire. On le voit établir dans son journal une liste de ses candidates. En 1857 il en a cent vingt, en 1862, quarante-cinq, etc. En 1868, il a rédigé ce que Bopp appelle drôlement des parallèles entre finalistes. Les listes sont des séries de portraits. On ne peut imaginer de « relevés » plus fins, plus délicats ; mais la balance des défauts et des qualités est si subtilement établie qu'il devient en effet impossible de prendre la moindre décision. La vie requiert l'impétuosité, le pari et la simplification des jugements. L'enquête approfondie finit presque toujours par des méditations à cigares et un non-lieu. Il faudrait deux pages pour évoquer seulement le cas de Lina Gr., tel qu'il l'analyse : *Peu de bienveillance humaine pour les déshérités, les faibles, les malheureux de la terre. Certes je lui plais, c'est quelque chose. Mes occupations et ma tournure d'esprit lui agréent. Elle partagerait ma vie, c'est beaucoup, etc.* D'une autre épouse virtuelle, il écrit : *Une bouche fraîche, lit la* Revue des Deux-Mondes, *manque de moelleux et de charme. L'amour qui ne peut pas se convertir en tendresse n'est pas d'une bonne qualité, etc.*

Vivant au milieu d'un nuage de femmes, constamment tenté, plaisant et parfois même violemment aimé, Amiel ne devait faire l'amour qu'une seule fois dans sa vie. Avec Philine (Marie Favre). Ce fut un étonnant épisode qui tient assez de place dans le journal-fleuve pour que Bernard Bouvier et Edmond Jaloux aient pu en tirer jadis un volume des plus curieux : *Philine* (éd. de la Pléiade-Schiffrin) où toute l'aventure est auto-observée avec une lucidité extraordinaire. A l'origine de l'abstention finale et des refus d'Amiel (Philine resta épouse *possible* et quart de fiancée pendant vingt ans), on voit dans les *Délibérations* qu'il y avait une délicatesse de sentiments et un goût de la pureté bien rares.

Cette aventure inspira jadis à Gregorio Marañon un essai (*Amiel. Une Étude sur la Timidité*, Gallimard) d'une grande ingéniosité. Pour Marañon, il y a deux sortes de surmâles : le don Juan qui représente la virilité indifférenciée et Amiel la virilité raffinée. Il faut en effet éliminer dans le cas d'Amiel l'hypothèse de l'impuissance, et son journal abonde sur ce point en détails que L. Bopp ferait bien de ne pas supprimer, sinon la vérité du professeur genevois va se trouver une fois encore

1. *Délibérations sur les Femmes par H.F. Amiel*, présentées par L. Bopp (Stock).

déformée. Mais il est certain qu'Amiel a toute sa vie attendu une femme idéale. *Je serai capable d'aimer éperdument, mais seulement quand je rencontrerai un de ces personnages de la fiction qui répondent à mes rêves*, et c'est l'impossibilité d'incarner cet idéal qui l'a constamment arrêté (ne pas se prostituer avec celle qui ne m'est pas destinée). C'est du moins un aspect de la question. *Les Délibérations* nous en livrent d'autres, d'un ordre plus prosaïque et qui étaient en réserve dans l'inconscient : besoin de vivre seul pour travailler librement, horreur de la promiscuité. Et puis il était victime de *coups de foudre négatifs* qui soudain ramenaient au néant une femme sur laquelle il avait longtemps cristallisé. Il a établi des analyses inégalées de ce déprimant phénomène.

Le chapitre des amours est certainement dans la vie d'Amiel le plus pittoresque ; il apporte des lumières aussi sur la tendance au narcissisme de tout journalintimiste (Benjamin Constant lui-même n'a pas échappé à cette loi) ; il représente d'un certain point de vue le volet comique d'une étude sur les incompatibilités de la pensée et de la vie. Mais tout cela ne saurait nous faire oublier que l'intérêt essentiel de l'œuvre d'Amiel est ailleurs : c'est une étonnante entreprise poursuivie avec un acharnement de lichen pour éclairer notre vie intérieure — une des explorations de cet immense inconnu à quoi se sont attaqués par d'autres voies des hommes aussi différents que Maine de Biran, Proust ou Freud ; tous travaux poursuivis afin d'esquisser cette astronomie du moi qui reste encore aujourd'hui, au milieu de tant de sciences qui progressent avec une vitesse vertigineuse, presque immobile et comme dans l'enfance.

BOSWELL. — Boswell est bien connu des lecteurs de cette revue. Le nouveau volume tiré de son journal, *Boswell chez les Princes* (Hachette), retrace jour à jour le voyage que le jeune Écossais, ayant quitté Utrecht [1], fit en 1764 au travers de l'Allemagne et de la Suisse. Boswell était un curieux né, comme Léautaud, mais d'une curiosité militante, qui le poussa à voyager et lui fit inventer l'interview. Le tableau qu'il trace ici des petites cours allemandes où il fut reçu est d'un intérêt exceptionnel : beaucoup de bonhomie dans ces petits mondes clos, un goût réel pour la culture, de la politesse et de curieux sillons de neurasthénie (dix ans plus tard, Werther va sortir de la coulisse). En Suisse, Boswell a de nombreuses rencontres avec Rousseau : il s'installe chez Voltaire. Leurs entretiens, qu'il a transcrits, sont extraordinairement vivants et révélateurs. Le portrait de Rousseau surtout est incomparable. Et comme le narrateur est amusant, avec ses mouvements de passion ou d'humeur et sa double collusion avec la finesse et la naïveté !

JEAN ROSTAND. — En parlant ici de Jean Rostand et des beaux tra-

1. Voir *Boswell en Hollande*, par André Maurois, *Revue de Paris* du 1er juillet 1953.

vaux sur les crapauds et les grenouilles qu'il vient de publier[1], nous ne nous éloignons guère, on le verra, de cette préoccupation du Moi commune aux teneurs de journal, intimistes ou non, de toute nature. Les belles expériences qu'a faites Jean Rostand, toutes axées sur des problèmes de reproduction et d'hérédité, ont apporté des précisions nouvelles dans la ligne de travaux déjà accomplis par d'autres biologistes et parfois aussi déblayé des terrains neufs. Elles sont toutes développées devant nous avec tant de clarté que le plus réticent des non-spécialistes peut participer à ce jeu subtil de réflexions et de manipulations.

En piquant un œuf de grenouille avec un fin stylet, on peut le féconder (parthénogénèse traumatique), à condition qu'il y ait une cellule sanguine sur le stylet (un choc électrique ferait également l'affaire et remplacerait tout aussi bien le spermatozoïde — car le mâle est inutile dans ces combinaisons). Si l'on retire le noyau de l'ovule de certaines grenouilles et qu'on le remplace par un noyau provenant d'un embryon de même espèce, l'ovule se développe normalement. Étonnantes expériences qu'il faut rapprocher de cette autre : au début du développement embryonnaire, les cellules sont indifférenciées et interchangeables : des cellules qui, laissées à leur place auraient donné du tissu nerveux, si on les transporte à la place de cellules qui auraient donné de la peau donnent du tissu de peau — et vice versa. Stupéfiants ajustements de la nature : si l'on ôte les testicules d'un crapaud, on constate au bout de quelques années qu'il a des ovaires ; il s'est fabriqué un autre sexe. Noyaux à tout faire, importance de la place à table, adaptation de l'organisme aux conditions les plus imprévues : que d'espoirs devant les biologistes ! Il semble qu'ils puissent remanier à leur gré les espèces.

Mais les caractères acquis ne sont pas *héréditaires*. L'étang de Trévignon ne voit éclore que des grenouilles anormales (doigts et membres supplémentaires). Ces accidents sont dus à des influences extérieures (chimiques probablement), ils ne résultent pas d'anomalies *germinales*. Accouplez ces *monstres* entre eux, ils engendrent des produits *normaux*. Modeste étang, modestes grenouilles qui anéantissent le mitchourinisme et l'espoir soviétique de remodeler... l'esprit humain.

Ces expériences poursuivies patiemment depuis de longues années et doublées par la publication de tant d'ouvrages remarquables sur la génétique, les chromosomes, la parthénogénèse, sont à l'origine des *Pensées d'un Biologiste* (Stock) dont une nouvelle édition, très augmentée, vient de paraître. C'est un livre d'une rare qualité, presque tout entier consacré à la nature du Moi. D'une part, *prenant appui sur la biologie*, Rostand insiste sur le caractère unique de chaque individu (à peu près aucune chance pour qu'une même combinaison chromosomique se retrouve chez deux êtres), mais cela fait, il réduit à rien la liberté de l'homme. Nos chromosomes sont exactement ceux de nos ancêtres des

1. *Les Crapauds et les Grenouilles* (Gallimard).

cavernes. Nos gènes et le milieu où nous vivons nous déterminent implacablement et l'acte volontaire est une *intégrale de réflexes*. Aussi les magistrats punissent-ils dans le criminel des combinaisons chimiques, tandis que, chez l'écrivain, les jurys les couronnent. Comme rien d'acquis ne se transmet, l'humanité en est toujours virtuellement au temps du Cro-Magnon et, si la civilisation disparaissait, l'homme devrait repartir à zéro (différant en cela des animaux sociaux qui, s'appuyant sur un *instinct héréditaire*, peuvent à chaque génération refaire d'emblée leur fourmilière ou leur termitière). Non seulement l'homme n'est pas libre, mais il est seul dans l'univers. *Il ne prépare rien, ne prolonge rien, ne se relie à rien*, et la terre est probablement *le seul endroit de l'univers où l'aveugle jeu des molécules s'achève en réflexion et en tourment... L'homme est un miracle sans intérêt.*

On ne peut lire tout cela sans éprouver quelque vertige. Quand on donne une assise biologique à la morale et à la philosophie, Vauvenargues s'effondre et tout paraît changé. Que ce changement, sur quelques points, soit réel, cela semble acquis, mais sans rien oublier de ces merveilleuses expériences biologiques on peut aussi, pour l'essentiel, se trouver des raisons de ne pas adopter les conclusions de Jean Rostand. Si le lien entre la pensée et ce corps bourré de chromosomes que d'autres nous ont donnés, si ce lien est indiscutable, on n'en connaît pas la nature. Faut-il le comparer aux rapports de l'œuf et de la poule ou à ceux de la symphonie de Beethoven et du poste de radio ?

La réponse n'étant pas donnée, l'esprit en tant que tel ne saurait encore être nié. Quant à ces cellules interchangeables, et à cette faculté qu'ont les grenouilles de Trévignon de remplacer le membre anormal qu'on leur a coupé par un membre normal, comment s'empêcher de penser que les essentialistes (encore en bonne santé malgré l'offensive sartrienne) pourraient y voir des preuves du bien-fondé de leur foi ? La matière se réorganise elle-même pour se conformer à *l'idée* de l'espèce. « Idée » dont on ne sait si elle est une mémoire inconsciente ou la claudélienne aspiration de l'avenir. Car, d'un certain point de vue, la notion gènes-chromosomes élargit à l'infini les dimensions de notre moi. Non seulement la nature spirituelle de la pensée reste intacte, mais l'univers intérieur de chacun de nous s'étale maintenant sur les siècles. La préhistoire installée dans nos chromosomes, le génie des siècles futurs attendant (et rêvant peut-être) dans nos gènes, notre présent est fait en partie de ces « présences ». Ainsi voit-on simultanément dans le ciel des étoiles installées dans des millénaires différents. Le moi, loin d'être prisonnier devient dans cette perspective un infini aéré où le mystérieux génie de l'individu organise ce qui lui vient du fond de l'espace et du temps. Que cette féerie ne soit qu'une hypothèse c'est évident, mais ni plus ni moins que la noire et algébrique épopée du protoplasme. D'une part, une *aventure falote*, de l'autre un immense rêve romantique, mais rien de certain encore qui puisse déterminer à adopter un parti plutôt que l'autre.

Pour ces ultimes choix, la nature de chacun d'entre nous aujourd'hui encore a le droit de décider mais, quelque voie que nous choisissions, l'admiration inspirée par les travaux de Jean Rostand, par ses livres si denses et si profonds, reste entière. Savant sûr, moraliste original, c'est un des meilleurs esprits de notre temps.

ED. DE LA ROCHEFOUCAULD. — Une édition nouvelle des *Moralistes de l'Intelligence* d'Edmée de la Rochefoucauld vient d'être publiée (*Hermann*). *Les moralistes de l'intelligence sont ceux qui appliquent à l'esprit les exigences que les moralistes appliquent à la conduite : contrainte, rigueur, perfection.* Tel est le point de départ d'un ouvrage pénétrant qui apporte maintes clartés sur les opérations de l'esprit — et invite à pratiquer quelques retouches dans le domaine des idées acceptées. Qu'il y ait de la foi dans le raisonnement comme du raisonnement dans la foi, que la science *devienne* réalité *au même titre* que le symbolisme ou le cubisme, qu'on ne soit intelligent que dans la mesure où les autres acceptent de comprendre le monde à votre manière, c'est ce que l'auteur a vu très finement. On n'oubliera pas les pages où la théorie du rire de Bergson est adroitement retournée, ni ces réflexions sur la qualité *humaine*, du temps einsteinien opposé au temps *divin* des systèmes antérieurs.

PARMI LES LIVRES

— Jean, le héros du *Lierre* de Pierre Brisson (Gallimard), est en même temps le narrateur du roman. Aussi lucide qu'un remords, il conte son aventure avec Jacqueline. Elle l'aimait et sans doute l'aimait-il aussi, mais pas assez pour lui rester fidèle. Se sachant dans son tort, il devenait brutal et injuste. Elle tenait trop à lui pour lui en vouloir, mais elle ne put lui cacher un jour qu'elle avait compris son caractère : dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de lucidité, elle fit un portrait de Jean où la clé de leur aventure nous est livrée. Il appartient à la race redoutable des égoïstes tendres. Hésitant entre ses maîtresses, il refuse de choisir, pense que c'est par bonté, mais n'obéit qu'à une peur du risque née de *l'avarice du cœur*. Sur cette définition, Jean lui-même, revivant son aventure, se déclare d'accord et noircit encore son propre portrait en révélant que l'inquiétude de Jacqueline lui était nécessaire : elle prouvait qu'il était aimé.

L'analyse de ce caractère ombrageux, orgueilleux et inconsciemment machiavélique, est poussée loin et avec beaucoup de talent. Pour finir, Jacqueline a quitté ce fringant compagnon. Fuite dont Jean, trop tardivement éclairé sur la réalité de ses propres sentiments, ne se consolera jamais. On s'intéresse assez vivement à son cas pour regretter de ne pas savoir comment ses complexes se sont formés.

— *L'Europe Sentimentale*, de Gérard Bauer (Ventadour), rassemble des souvenirs de la Côte d'Azur-début-du-siècle (Prince de Galles et Chaliapine), de la Rome-Cosmopolis-Annunzio, de Vienne-Burgtheater et de Vienne-*Troisième Homme*, du Londres enfin de l'élégance masculine (oh ! les chapeaux de Locke et les tailleurs *old fashion*, rêves des Barnabooth d'antan !) Il faut qu'un pays possède un écrivain, qui associe la finesse et une large culture à un certain dandysme. C'est une forme de fidélité au passé que Guermantes pratique sans affectation et qui ne compromet pas en lui un sentiment juste de la vie d'aujourd'hui.

— *Le Bouquet de la Mariée*, de Jacques Chenevière (Julliard), évoque dans le cadre de Genève, nacre et azur, le déroulement des jours qui précèdent un grand-mariage-grand-bourgeois. Tout est si bien réglé par la tradition qu'entre le notaire, le bijoutier et le glacier, les sentiments deviennent presque inutiles, les rites ayant pris leur place. A moins que ne survienne un accident. C'est ici le cas : surgit du fond de l'Amérique une jeune femme, Éliane, que George jadis aima puis oublia, si éloigné d'elle de toute manière qu'il n'a pas su qu'elle avait eu de lui un enfant. Elle l'aime toujours et lui, dès qu'il la revoit, sent se rallumer une ardeur qu'il croyait éteinte. Le passé surgissant ainsi, en cet appareil romanesque et avec un jeune visage, peut-il arrêter le mécanisme de la grande horlogerie bourgeoise ? Telle est la question posée. La réponse dépend nécessairement des personnages intéressés. Éliane est sincère et ardente, Georges incertain et résigné à suivre les programmes officiellement établis. Tout cela pourrait donner un drame si le charmant auteur de *Valet, Dame, Rois* n'avait choisi de traiter ses personnages avec une tendre ironie.

— Pernette Chaponnière n'a peut-être pas songé au *Grand Maulnes* en écrivant *Toi que nous aimons* (Julliard), mais elle aurait pu y penser. Le retour de ce garçon ardent et poétique, Philippe, qui a fasciné l'enfance de Julien et d'Armelle, est parti pour conquérir le monde et surgit beau d'aventures pour reprendre Armelle dont Julien est épris ; les folies de Philippe ravagé par les exigences de la passion, son suicide, le mélancolique retour de Julien auprès d'une Armelle veuve, ces héros et ces épisodes ont la résonance postromantique de l'œuvre célèbre d'Alain Fournier. Il y a de la grâce dans ces pages, une sûreté de main. Mais, qu'on reconnaisse ou non le parrainage d'Alain Fournier, on sent que l'auteur en est encore au temps des « A la manière de... ».

— Il est bien intelligent et drôle, ce *Naïf aux quarante Enfants* (Albin-Michel) de Paul Guth. Quitté son Sud-Ouest natal, quittés les drapeaux à l'ombre desquels il a tristement vécu la tragique drôle-de-guerre, le naïf est devenu professeur. Il bouillonne de bienveillance et d'invention, renouvelle toutes les méthodes d'enseignement en faveur de la classe

qui lui est confiée, organise des représentations du *Malade imaginaire* pour faire comprendre Molière, des séances de langue verte pour faire comprendre Villon (*Quand Villon avait besoin de grisbi, il préparait un bisenesse, etc.*). Assez d'imagination en lui pour charmer les enfants, inquiéter les parents et déterminer notre ami Audiat à se demander dans le *Figaro* si Paul Guth ne prépare pas une réforme de la pédagogie. Mais le « naïf » n'est pas seulement un professeur, c'est aussi un amant et qui s'éprend très sérieusement de la mère d'un de ses élèves — pour se voir bientôt hélas arracher cette chaude amie par le mari et l'Université associés. Malgré la sincère douleur du « naïf », son livre reste clair, vif et pétillant de gentille malice.

— Inlassable et fécond, Simenon vient de publier deux romans : *Le Grand Bob, L'Horloger d'Everton* (Presses de la Cité). Comme c'est adroit ! Un climat préalable attend les personnages, climat né des nostalgies de Simenon — du Simenon qui naguère faisait tomber sur la Flandre tant et tant de pluie. Il ne pleut plus maintenant sur ses livres, mais tout reste si vain, si lourd en ce monde que les héros de Simenon s'en trouvent accablés. Il est si bon, si triste ce grand Bob de Montmartre, qui a décidé un jour de consacrer sa vie à une petite grue et qui se suicide, vingt-cinq ans plus tard, pour ne pas lui faire de peine ; il est si bon, si triste, l'horloger d'Everton qui a épousé une mauvaise femme, élevé seul son fils — ce fils qui en dernière heure vole les autos et tue les messieurs. Leur bonté triste à tous deux, leur résignation vertueuse s'accordent au climat que l'auteur a, une fois pour toutes, choisi, ce climat qui enveloppe aussi en l'espèce de son impérieuse et commode mélancolie les pêcheurs à la ligne de la Marne, les policiers d'U.S.A. Un sujet de nouvelle est infailliblement dilaté aux proportions d'un roman. Un sujet-cliché s'ouvre comme une fleur de papier japonaise dans le bain-climat. Le talent de l'auteur certes s'affirme dans la mise en place et l'exactitude de certains tableaux, mais tout s'organise selon un rythme trop attendu dans un moule trop connu — et l'on voit un romancier de grande classe de qui l'on pourrait tant attendre, se condamner à distribuer inlassablement des gaufres. Car si le pâtissier est un maître, et s'il est entendu qu'il pourrait faire autre chose ce sont tout de même des gaufres.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

A travers les expositions. — La Patellière et Félix Vallotton. L'Age d'Or Espagnol. — Les cent trente-cinq toiles modernes exposées à la galerie Beaux-Arts au profit des Missions évangéliques, et choisies avec discernement par Robert Pacquement, offrent la plupart un attrait rare : celui d'avoir été peu montrées. Très heureusement il se trouve que trois de nos plus grands paysagistes — Jongkind, Sisley et Boudin — dont aucune œuvre ne figure en ce moment à l'Orangerie, sont présentés ici en nombre et en force, de sorte que l'exposition de *Toiles de* 1850 *à* 1950 *provenant de collections parisiennes* apparaît comme le complément souhaité des chefs-d'œuvre prêtés par les collections américaines. Une légère pointe nous conduit à Rouault, à Matisse, à Braque, à Picasso, à Segonzac ; mais c'est surtout l'époque impressionniste qui triomphe ici au moment même où paraissent à sa gloire le beau livre de John Rewald, riche de documents inédits (chez Albin Michel) et deux charmants petits volumes de Jean Leymarie (chez Skira) où les reproductions en couleurs, ce qui est rare, ne nous laissent aucune déception.

Des expositions innombrables inaugurées en même temps que le *Salon de Mai* (au musée d'Art Moderne) et que le *Salon des Artistes Français* (qui aurait encore bien besoin de s'aérer) on retiendra surtout la réunion (chez Louis Carré) d'une quarantaine de compositions de Jacques Villon. Ce peintre, aussi jeune au seuil de la vieillesse que l'était Bonnard à son âge, a mérité, contrairement à tant de ses cadets, les libertés qu'il s'octroie ; les jeux savants et raffinés qu'il mène sont d'un très grand organisateur de la ligne et de la couleur.

Un admirable choix de dessins de Rembrandt provenant des réserves de l'École des Beaux-Arts y est pour quelques semaines exposé, tandis

que le Louvre, par une présentation instructive du même maître, montre les moyens scientifiques dont on dispose aujourd'hui pour retrouver sous la toile définitive une version antérieure ou pour déceler les repeints. Ce n'est point quitter tout à fait Rembrandt que de se rendre à la galerie Guiot. Tous les secrets d'Amédée de La Patellière sont contenus dans ses dessins comme dans ses gravures tirées à un très petit nombre d'exemplaires (on compte vingt épreuves de l'*Enlèvement d'Europe*, un des chefs-d'œuvre de la lithographie du xxe siècle). Il y a longtemps que les vieux mythes n'avaient été recréés de la sorte. L'espace de la chambre, du cellier, de l'étable, de la grange, de la cour de ferme, paraît surnaturel. Cette solennité familière n'est pas sans analogies avec celle de Millet, qu'il s'agisse des figures ou du décor rustique auquel celles-ci s'incorporent tout naturellement. Jamais, avant La Patellière, nous n'avions éprouvé que le front du bœuf était si doux, la crinière du cheval si neigeuse. Rarement animalier les caressa d'une main si grave. Il en va de même pour la branche morte, pour les ustensiles aratoires ou les vêtements de travail. Les gestes les plus humbles, les plus nécessaires, sont évoqués par ce mystique grâce aux moyens les plus sobres, sous un jour d'éternité.

Passer à Vallotton, c'est changer du tout au tout de climat. Vuillard disait très drôlement à son propos : « Degas, à côté, c'est Watteau ». Ce Vaudois, qui se fit naturaliser Français, n'eut pas de peine à résister aux idées fixes de l'époque. *Évitant respectueusement Cézanne* (le mot est de lui), on peut tenir Ingres pour son vrai maître. Comme Ingres, cachant du feu sous la glace, il peint lisse et dessine rond. L'Impressionnisme ne l'a pas effleuré. Avec ses camarades Bonnard et Vuillard, il ne communie guère qu'au début, dans de petites scènes intimes : si la mise en page, parfois, les rappelle, le sentiment est bien différent. Strictement contenue par le contour, la couleur, un peu sèche, s'interdit toute expansion, tout charme : l'opposé des fêtes de Renoir. En n'oubliant ni le graveur, ni le sculpteur, ni le paysagiste, la Maison de la Pensée française a montré ce qu'il y avait à la fois de richesse et de force chez ce peintre, si sensuel dans la vie et si puritain dans son art dont l'œuvre, qu'on l'admire ou non, témoigne d'une exceptionnelle intransigeance et d'une puissante unité.

— Le festival de Bordeaux vient de s'ouvrir par une exposition des plus instructives. Le Caravagisme est devenu l'une des tartes à la crème de la critique. On prête au maître brutal qui eut le mérite de ramener à la familiarité un art qui s'étiolait dans le faux sublime, l'invention d'un clair-obscur dont Léonard, les Vénitiens et le Bassan ont connu bien avant lui les pouvoirs. Au lieu d'un agent de purification et de spiritualité, comme il l'est pour ceux qu'on prétend ses disciples — Ribera, Zurbaran et Velasquez en Espagne, Georges de La Tour, Louis Le Nain et Tournier en France — cet agité l'emploie à des fins théâtrales et

ostentatoires. Voilà la conclusion qui s'impose de la réunion austère et passionnante que l'on doit à l'initiative de mademoiselle Martin-Mery. Sous le titre : l'*Age d'or espagnol*, on admire des toiles peu connues, comme *La Femme à la puce* de G. de La Tour, *La Femme à barbe allaitant*, de Ribera, et nombre de chefs-d'œuvre italiens ou espagnols qui n'étaient pas encore venus en France.

CLAUDE ROGER-MARX

L'anniversaire d'André Siegfried. — André Siegfried a quatre-vingts ans. Qui pourrait le croire en observant ce marcheur infatigable, élégant, racé, droit comme un if ? Mais la curiosité d'un esprit à l'affût de toutes les transformations du monde moderne n'a rien à envier à son allégresse physique, et depuis 1944, André Siegfried est retourné en Afrique, aux Indes, aux États-Unis. Ce qui caractérise son œuvre et ce qui lui évite de se démoder, c'est qu'elle est fondée sur le concret ; ses idées ne naissent point d'autres idées mais des faits. André Siegfried se rattache ainsi plus à l'expérience anglo-saxonne qu'à la pensée française. Son père, Jules Siegfried, député-maire du Havre, l'avait initié très jeune à la vie des affaires, au commerce international, à la politique. « Nous, qui avons pratiqué jusqu'à l'abus, dira son fils, la culture intellectuelle avec ses subtilités, ses contradictions, sa ratiocination, nous pouvons nous rendre compte à quel point cette formation, tout entière orientée vers l'action, était profitable. »

Par ses origines, et le fonds de sa sensibilité, André Siegfried est un homme du XIXe siècle, qui garde la nostalgie de ce temps où « la race blanche occidentale avait réalisé sous sa direction une forme d'unité mondiale qui rappelait celle de l'empire romain ». Lorsqu'il commença, à vingt ans, de parcourir le monde, — les États-Unis de Mac Kinley, l'Extrême-Orient, la Chine et la Russie des Tsars — le monde civilisé était encore cette sorte de « république mercantile internationale » dont parle Elie Halévy ; un monde sans barrières, sans quotas, sans passeports, où le crédit des États n'était discuté par personne, où les signatures étaient respectées. « Les contemporains croyaient de bonne foi ce régime normal, statutaire, voulu de Dieu et ne doutaient pas qu'il dût être permanent. » Le mérite d'André Siegfried fut de s'apercevoir que ce régime n'était pas éternel.

Grand spécialiste des échanges internationaux, et notre meilleur connaisseur des civilisations anglo-saxonnes, André Siegfried aura été aussi un des témoins lucides du malaise français. Le *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* (1914), fondait une science nouvelle, la géographie électorale. Instruit par trois campagnes

législatives malheureuses, André Siegfried démêlait avec sûreté les petites ruses des déclarations électorales : « Pourquoi, notait-il, les « honnêtes gens » ne sont-ils sollicités comme tels que sur les affiches conservatrices ? Pourquoi les républicains se méfient-ils invariablement des candidats qui se disent « sincèrement » républicains ? Pourquoi le terme d'indépendant couvre-t-il toujours une dissidence vers la droite et jamais vers la gauche ? » Ces questions sont toujours d'actualité. Analysant les votes par cantons, André Siegfried notait que ceux-ci composaient une physionomie politique immuable. Il en déduisit que la politique avait ses lois.

Si l'électorat français n'a pas voulu d'André Siegfried, c'est que celui-ci avait de la peine à s'adapter à un milieu politique trop étroit. Ce qu'il nous dit de Jules Siegfried, dans ses *Souvenirs de la Troisième République*, peut s'appliquer aussi bien à lui-même :

Formé par l'Angleterre, les Etats-Unis et les Indes, il s'était trouvé parfaitement à son aise dans un cadre d'échanges international... (mais, en France), on lui offrait la sécurité derrière une muraille de Chine... Il eût été mieux à sa place dans le cadre jeune et même risqué d'une Amérique en train de se faire... Pas davantage, n'était-il adapté aux conditions politiques de notre pays. A vrai dire, il demeurait un peu à côté de l'axe national. Quand il voulait moderniser la France, la mettre à la page, des envieux, qui étaient aussi des paresseux, lui reprochaient son initiative qui les fatiguait.

On peut regretter que le Gouvernement français n'ait pas songé à confier à André Siegfried des responsabilités nationales. Quel admirable ambassadeur il aurait fait ! Professeur à l'École libre des Sciences Politiques, au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, puis de l'Académie française, éditorialiste du *Figaro*, président de la *Fondation Nationale des Sciences Politiques*, André Siegfried a eu d'autres compensations, mais il aurait pu remplir aussi bien une carrière d'homme d'action dont nous aurions tous profité.

Comme Jean Rostand, André Siegfried est un moraliste ; il devrait nous donner une suite au *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert. Qu'on en juge sur ses *Maximes* politiques : *Il est plus agréable, quand on a de l'argent, de vivre dans un pays corrompu... — Beaucoup de gens voient juste, concluent bien et ne font rien... — On voit des orateurs qui croiraient manquer de respect à leur auditoire s'ils n'étaient pas ennuyeux...* Ces observations débouchent sur l'homme lui-même : *Formule à éviter*, dit Siegfried, *Je vous l'avais bien dit ! On ne vous le pardonne jamais... — Un sage ne croit ni tout le bien ni tout le mal qu'on dit de lui... — Aucune morale ne peut survivre à la perte du sentiment des proportions... Voulez-vous nuire à quelqu'un ? N'en dites pas de mal. Dites-en trop de bien...*

André Siegfried aura été un bourgeois qui s'accepte comme tel, le produit achevé d'une civilisation dont il s'est gardé de faire un absolu. Par-

lant de la Suisse, il nous rappelait qu'il est dangereux de vouloir être sage tout seul. Il n'y a peut-être, après tout, pas d'autre explication au fait que l'enseignement d'André Siegfried ait porté si peu de fruits, sinon dans les esprits, du moins dans la destinée politique de la France.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Un siècle de vision. — Pour Baudelaire, le seul mérite de la photographie — « ce refuge de tous les peintres manqués » — était de préserver « les choses précieuses dont la forme va disparaître », mais il lui refusait le pouvoir « d'empiéter sur le domaine de l'impalpable et de l'imaginaire ».

On ne peut que regretter l'incompréhension dont a fait preuve envers cet art naissant, le génial critique. Baudelaire n'a pas eu si souvent l'occasion de se tromper pour que nous négligions de le prendre ainsi en défaut. Il faut d'ailleurs préciser — mais est-ce une excuse ? — que cette opinion était partagée par la plupart des artistes de son temps. Ne trouvons-nous pas, en 1862, la signature de Ingres sous une pétition de peintres protestant contre toute « assimilation de la photographie à l'art » ? — De ce même Ingres qui avouait un jour : « C'est à l'exactitude de la photo que je voudrais atteindre. C'est admirable, mais il ne faut pas le dire. »

La première Biennale de la Photographie [1] vient de proclamer — s'il en était besoin — l'apport considérable de cette « technique » à l'esthétique et faire justice des prophéties ridicules et des anathèmes. La rétrospective de la Nationale, sous le titre « un siècle de vision », a plus particulièrement mis en lumière la contribution de la photographie à l'histoire de la peinture, depuis un siècle.

Déjà, en 1854, Courbet n'avait pas hésité pour son *Atelier* et son *Proud'hon et sa famille* à s'inspirer de la photographie. Henri Monnier suivit son exemple et Delacroix, qui pratiquait parfaitement la technique de M. Daguerre, composa d'après un album de photos de nus de nombreuses études au crayon.

Le célèbre Nadar exerça une influence primordiale sur Manet. M. Jean Adhémar a récemment démontré que son portrait de Baudelaire figurant dans l'édition originale des *Fleurs du Mal* fut exécuté sur un modèle photographique. Il en fut de même pour le portrait d'Edgar Poe et pour l'*Exécution de Maximilien*.

Degas n'a pas hésité à emprunter à la photo l'art des cadrages et une technique que mettent en valeur des toiles comme *Le Vicomte Napo-*

1. Biennale internationale Photo-Cinéma-Optique, à la Bibliothèque Nationale, au Musée Pédagogique, au Palais de la Découverte.

léon Lepic ou *L'Absinthe*. Lautrec, Renoir, Corot utilisaient des photographies de modèles et de paysages.

L'invention de l'instantané qui révolutionna la photographie fut également un événement dans l'histoire de la peinture.

Certaines photos de Jouve représentant le boulevard des Italiens annoncent avec trente ans d'avance l'art de Pissarro. De même le *Impression, Soleil couchant* de Gustave Le Gray (1860) peut être comparé à la célèbre toile *Impression, Soleil levant* de Monet. La conquête de la nature et de la lumière par la photographie qui a daté de cette époque a exercé une réelle influence sur les peintres impressionnistes. Le flou, le clair-obscur, le dégradé, ce langage du photographe devint aussi le jargon du peintre pour définir une technique. Il n'est pas jusqu'au « pointilliste » qui a pu trouver dans la simili-gravure une inspiration de son art. Quant aux surréalistes, il y a longtemps qu'ils ont tiré la substantifique moelle du truquage et du montage photographiques. Enfin, l'invention du « Musée Imaginaire » par André Malraux est une des plus importantes « preuves » de l'emprise de la photographie sur L'ART.

On ne peut que regretter, selon le vœu de Louis Cheronnet, qu'il n'existe pas encore de musée qui permettrait de présenter en France — où est née la photo — quelques-unes des plus belles merveilles de cet art.

ANDRÉ PARINAUD

Naples en quatre épisodes. — Le cinéma est un art plastique, sans doute. Mais l'anecdote, cette ennemie des arts plastiques, reprend tous ses droits au cinéma. L'histoire qu'on y raconte joue un rôle non négligeable et, si je sors ravi de *L'Or de Naples*, c'est en grande partie parce qu'on m'a raconté une excellente histoire.

Quatre histoires, plutôt, car il s'agit d'un film à sketches. L'unité est donnée par le décor de Naples et les Napolitains. Je n'ai jamais eu de prévention contre les films à sketches et j'estime qu'en littérature, la nouvelle surpasse souvent le roman. Celles qu'on nous raconte ici sont tirées d'un livre de Giuseppe Marotta que je ne connais pas, mais dont la qualité est évidente.

Le premier, où un brave homme héberge malgré lui un gangster, n'est pas le meilleur, encore qu'il s'ouvre par une scène bien savoureuse au cimetière. Le deuxième est digne de Dostoïewski. Vittorio de Sica y incarne un aristocrate sans le sou qui joue des fortunes imaginaires aux cartes avec un gamin de huit ans. C'est hallucinant. Le troisième, par contre, pourrait être de Tolstoï. Un homme hanté de remords parce

que la fille qu'il a refusé d'épouser s'est tuée, décide, pour se punir, de se marier avec une fille de maison publique. Grâce au fameux réalisme poétique de Sica (qui est aussi l'auteur du film) et à l'admirable retenue de Silvana Mangano, ce sketch est un véritable chef-d'œuvre.

Enfin, le quatrième est gaulois et truculent. L'épouse volage d'un marchand de pizzas napolitaines a oublié sa bague chez son amant. Son sganarelle imagine qu'elle l'a perdue dans quelque tarte et il recherche tous les clients de la matinée. Cette poursuite nous vaut de très bonnes scènes, tour à tour bouffonnes et macabres. Sophia Loren, extravagante de provocation et de tranquille sexualité, est plus capiteuse qu'on ne peut l'imaginer.

— J'ai naturellement la plus grande estime pour Jean Renoir et je ne saurais oublier tout ce que lui doit le cinéma. Mais il y a toujours une part de Dieu dans l'ouvrage d'un artiste et je ne saurais ranger *French Cancan* parmi les meilleurs films de Renoir. On peut y retenir quelques images de danseuses et un mouvement assez endiablé, mais que l'histoire est donc indigente ! Ce qui me surprend le plus, c'est que l'on y rencontre la plupart des défauts que l'on reproche d'ordinaire aux Américains : aucun souci de la vérité historique, niaiserie sentimentale, sacrifice continuel au décor et à la mise en scène. Quand je parle de vérité, je ne m'attache pas à la vérité des faits qui, en ce qui concerne le quadrille du Moulin-Rouge, n'a guère d'importance, mais à la vérité de l'atmosphère. Le Paris 1890 qu'on nous montre ici est aussi peu ressemblant que possible et on le jurerait fabriqué à Hollywood. Et quel étrange Montmartre !

— Je n'éprouve aucune tendresse particulière pour les films en argot qu'il faudra bientôt sous-titrer en français, mais je dois reconnaître qu'il y a un bon mouvement et quelques idées ingénieuses dans *Du rififi chez les hommes*.

Comme toujours, le festival de Cannes n'a présenté d'intérêt que pour les photographes.

JEAN FAYARD

Le Désert de Retz à l'agonie. — J'ai été revoir, l'autre dimanche, le Désert de Retz qui se trouve à six kilomètres de Saint-Germain-en-Laye, en bordure de la forêt de Marly et tout près de Chambourcy.

C'est en 1771 que le chevalier François Racine de Monville transforma en un jardin anglais, en un désert raffiné, une grande propriété qui n'allait pas tarder à rivaliser avec les plus jolies inventions du XVIIIe siècle. Poète, musicien, passionné de botanique, pratiquant l'art

des jardins et se piquant d'architecture, c'est le chevalier lui-même qui imagina les constructions qui devaient orner son désert : l'énorme colonne toscane à cannelures, tronquée et ruinée à dessein, dans sa partie haute, qui devait servir de maison d'habitation, le pavillon chinois, le temple du dieu Pan, la glacière à la voûte à la Piranèse surmontée d'une pyramide. Il y avait encore une laiterie, une orangerie, un théâtre en plein air, une authentique ruine d'église gothique, un tombeau, un obélisque.

La plupart des fabriques de ces jardins anglais à la mode à la fin du XVIIIe siècle ont disparu, aussi bien à Méréville qu'à la Folie Sainte-James, à Bagatelle qu'à Ermenonville. Nous n'avons plus d'ensembles, mais quelques monuments isolés : la Pagode de Chanteloup, la Laiterie de Rambouillet.

Si, un seul ensemble existait, complet et en bon état il y a une vingtaine d'années ; le Désert de Retz. Mais il s'est trouvé un propriétaire, M. C..., qui, non seulement n'a rien fait pour le sauver mais, au contraire, a précipité sa ruine pour en être débarrassé plus tôt. Et il s'est trouvé des architectes des Monuments Historiques pour ne pas comprendre l'intérêt primordial de ces élégantes constructions qui marquent une époque particulièrement heureuse dans l'histoire du goût français.

Alors qu'on a reconstruit à grand frais le Hameau de Trianon, qui était loin d'offrir un intérêt artistique aussi évident, on laisse disparaître le Désert de Retz qui serait une attraction touristique de premier ordre dans cette banlieue de Paris très fréquentée.

Si l'on veut prendre des mesures de sauvegarde, il faut les décider tout de suite : dans un an il sera trop tard. La maison chinoise ne reflète plus dans les eaux de l'étang voisin que des toitures branlantes, et ses murs, à claire-voies tout de guingois. Le temple du dieu Pan est bien délabré, les pierres de la Glacière commencent à se disjoindre, la fausse ruine est devenue une véritable ruine, des planchers se sont déjà effondrés.

Tout est encore là, pourtant, au milieu du parc laissé lui aussi à l'abandon, les deux vases de pierre de goût chinois qui marquent l'entrée du théâtre de verdure, la porte rustique qui donne sur la forêt de Marly, toutes ces exquises inventions que Jean-Charles Moreux a notées dans les adorables aquarelles du *Carnet de voyage* qu'il vient de publier aux Presses Universitaires de France.

Déjà, en 1938, Moreux et Lécuyer alertaient les Beaux-Arts sur l'intérêt qu'il y avait à entretenir et sauver le Désert de Retz. Qu'ont fait les Beaux-Arts depuis dix-sept ans ? Rien, strictement rien.

GEORGES PILLEMENT

Le Chas de l'aiguille. — On connaît la parabole évangélique selon laquelle il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux. Il est tout aussi malaisé pour chacun de nous de penser et de vivre en même temps. « Il nous faut choisir entre la connaissance et l'amour. La connaissance est une forme faite pour dominer la vie. L'amour en est une autre. » Mais n'existe-t-il pas de lieux au monde où nous puissions à la fois penser et vivre d'une vie simple, directe, totale, qui satisfasse l'âme, l'esprit et les sens ?

Les hommes ont toujours placé le bonheur dans une île : c'est dans une île méditerranéenne que la romancière allemande Kyra Stromberg a placé les personnages de son roman *Le Chas de l'Aiguille*. Ils sont en quête du bonheur ; l'un d'eux semble le posséder : c'est le peintre qui habite l'île depuis longtemps et qui a invité les autres à venir tenter l'expérience. Le personnage principal, Barbara, cherche le bonheur avec avidité ; elle souhaite *penser juste et aimer sans réserve, s'offrir à tout et rester intacte, saisir la couleur, la peau, le parfum de toute chose et aussi son essence*. Bref, elle veut réunir les contradictions, les surmonter, les tordre pour arriver à former une unité nouvelle où ceci et cela, débarrassés de leur antinomie apparente, se confondent et se perdent l'un dans l'autre.

Un médecin et son malade qui se sait condamné et qui s'efforce de faire un « bon usage de la maladie » pour créer un art de mieux vivre, lui permettent de se connaître elle-même et de s'accomplir dans l'épreuve. Sous des formes différentes, l'un et l'autre lui apportent l'amour.

Gide note dans son *Journal qu'il est certaines portes que seule la maladie peut ouvrir*. C'est cette porte que le malade essaie d'ouvrir devant son médecin dont il devient ainsi le guide spirituel, devant la femme à qui, par tendresse amoureuse, il veut livrer sa sagesse et confier les maîtres mots qui permettent de vivre. Ce qui pour lui s'appelle mort s'appelle pour les autres bonheur, mais en réalité il s'agit de la même chose et l'on peut comparer l'amour et le sens de la vie à la maladie qui seule permet un complet épanouissement de l'âme.

Kyra Stromberg se demande « dans quelle mesure une maladie appartient à la destinée de quelqu'un et dans quelle mesure on peut la compter au nombre de ses actes, au nombre des choses qui dépendent de lui ». La maladie est-elle un malheur qui tombe sur nous de l'extérieur comme un fléau, ou bien est-elle inscrite dans notre sang de toute éternité ?

Elle nous propose une morale de lucidité et de courage, aussi éloignée de l'extase béate et facile, que de l'ignorance ou des pernicieuses ivresses du nihilisme. Il faut résister à la tentation de faire comme Atlas et de

prendre sur soi toute la misère du monde, mais il faut en prendre sa part pour avoir droit à la vie, et si on le peut, au bonheur.

Cet art de vivre est présenté sous la forme romanesque la plus personnelle, la plus singulière qui soit : Kyra Stromberg a réussi dans son livre à lier les deux qualités contradictoires qu'elle souhaite unir dans sa propre existence : la pensée et la vie.

MARCEL SCHNEIDER

La Danse. — Roméo et Juliette, film-ballet soviétique. — Présenté récemment à Paris, après avoir figuré au Festival de Cinéma de Cannes, le film soviétique *Roméo et Juliette* retient l'attention non seulement des amateurs de ballets, mais aussi de tous ceux qui voient dans le spectacle filmé une voie d'avenir offerte à l'art chorégraphique. Si, comme le pense M. André Siegfried dans son récent article de la *Revue de Paris*, nous sommes entrés, pour nos divertissements aussi, dans l'âge des prototypes, le ballet doit jouer résolument le jeu de l'époque et se rapprocher du cinéma et de la télévision. Il y trouvera à la fois un public immense, et des moyens matériels et techniques sans proportion avec les ressources de ses ultimes mécènes.

Aussi est-ce sans embarras que nous voyons paraître sur les écrans une adaptation filmée d'un ballet. Nous lui demandons seulement d'opter avec franchise et de n'être pas seulement le *film-souvenir* d'une exécution théâtrale. Pour la première fois, croyons-nous, le ballet classique avec *Roméo et Juliette* réussit cette transposition. Nous voyons porté à l'écran le célèbre ballet inspiré au musicien Prokofiev et au chorégraphe Lavrovski par le drame de Shakespeare. La mise en scène ample et même monumentale se déploie dans d'immenses décors où se composent les effets de foule. Le cinéma est à l'aise dans ces vastes perspectives de rues, de places, de portiques, d'escaliers et parmi ces actions simultanées ; dans le duel où périt Tybalt, on voit s'affronter cent partenaires et comparses tandis qu'à l'arrière plan se joue la farce des Baladins sur leurs tréteaux.

Le chorégraphe, fidèle au style ancien, n'adopte pas le principe de la « danse continue » : il laisse leur part à la plastique, au mime, réservant à la danse proprement dite les moments culminants du drame, comme des strophes lyriques qui résument et illuminent l'action. Sans doute, dans sa chorégraphie, la danse masculine apparaît fort réduite ; et les figures réglées pour les ensembles, maigres et pauvres, sont comme le reflet atténué, affaibli des grandes formes créées naguère par Petipa pour *La Belle au Bois dormant* et *le Lac des Cygnes*...

Il est frappant cependant que le spectacle garde entier son caractère

de légende lyrique ; et l'on voit l'étoile Galina Oulanova se transposer elle-même, se transfigurer en une Juliette idéale, légère, poétique, féerique... cette sensation est due à la qualité de sa danse, à la valeur de la partition de Prokofiev, à l'adresse de la transposition cinégraphique.

PIERRE MICHAUT

Dumas père. — Voici le plus prolifique et le moins encombrant des écrivains. Il ne gêne personne. Dans cette vaste assemblée de ses contemporains, géants des lettres, il se tient seul au dernier rang, modestement, et comme il est un géant tout court il les dépasse encore d'une tête, cette bonne tête négroïde qui nous regarde en souriant, pour s'excuser sans doute de tenir tant de place. On le lui fait bien sentir. Il y a peu d'art chez lui, et il n'y a pas non plus beaucoup d'idées. Ni le fond, ni la forme, chers aux professeurs de troisième, quel défi à la tradition ! Les professeurs se sont vengés en nous présentant un Dumas vraiment absurde, faisant un sort à son théâtre, qui est consternant, et laissant dans l'ombre ses voyages, qui sont superbes. M. Henri Clouard vient heureusement de remettre les choses en place, dans un ouvrage remarquable de finesse et d'érudition vivante, où nous retrouvons avec joie un ami d'enfance oublié, et où la littérature s'enrichit de remarques précieuses.

Pour le romancier, l'œuvre de Dumas est à la fois un remords et une menace. Un remords, parce qu'il désespère de se faire lire jamais avec autant d'aisance et de plaisir, une menace, parce qu'il se demande si les insuffisances et les faiblesses trop visibles de cette œuvre ne tiennent pas finalement au genre plus qu'à l'auteur : si bien que doutant de pouvoir égaler ce conteur génial, il n'est pas sûr non plus de pouvoir surpasser cet écrivain médiocre. Mais la situation particulière de Dumas, on n'y pense pas assez, vient de ce qu'il est un écrivain pour enfants. Situation rare. Andersen, Dickens, Marcel Aymé peuvent bien être lus par des enfants, ils restent avant tout des écrivains universels. Dumas ou Jules Verne ne le sont pas, ils sont même très exactement le contraire, puisque les uns proposent à des lecteurs adultes de retrouver les secrets de l'enfance, tandis que les autres invitent des lecteurs enfants à goûter par avance aux réalités de la vie. C'est pourquoi il est bien inutile de demander à ces derniers d'avoir du style. Leur public, si paradoxal que cela paraisse, en a pour deux. Le petit Proust lisant George Sand, le petit Montherlant lisant *Quo vadis ?* le petit Simenon lisant Dumas, n'ont besoin que d'un support à leur rêve. Ils font seuls l'autre moitié du chemin. Ce n'est pas la qualité d'une vision qui compte alors, c'est son intensité. Celle de Dumas historien, par exemple.

L'histoire, avec Dumas, enterre joyeusement sa vie de jeune fille. Elle n'en a plus pour longtemps. Philosophes et savants la guettent déjà, lui préparent un avenir austère et glorieux. Aussi s'en donne-t-elle à cœur joie : émeutes, poignards, soupiraux, ce n'est plus la résurrection intégrale, comme le voulait Michelet, c'est l'insurrection générale du passé. Mais on ne remarque pas toujours combien cette fantaisie s'accorde avec le rythme allègre, la pulsation même de ces années. Les peuples qui font l'histoire avec le plus d'audace sont aussi ceux qui l'écrivent avec le moins de scrupules. Les cinéastes russes, à cet égard, ne sont pas loin de Dumas. Dans cette prodigieuse consommation de régimes que fait le XIXe siècle, il y a certes le goût de l'époque pour les travestis, chaque constitution lui étant un nouveau costume, mais il y a aussi la force d'une nation puissante, qui essaie des habits trop étroits pour elle. Dumas fait craquer les coutures, bouscule, renverse, étreint tous les siècles, bien moins soucieux de respecter l'histoire que de lui faire, en grande hâte, de beaux et robustes enfants.

Dumas père. Le hasard, décidément, fait bien les choses. Non qu'il eût en lui-même le moindre intérêt, ce fils ridicule que l'histoire littéraire accueille seulement pour servir de repoussoir à l'autre, au vrai Dumas, comme le seul personnage antipathique qui soit sorti de lui. Pauvre *Dame aux Camélias* ! Le génie, disait Baudelaire, consiste à créer un poncif. Non. Veule et vulgaire, caricature morne du chef-d'œuvre, le poncif n'a rien à voir avec le génie, qui consiste, le mot l'indique, à créer la vie. Dumas père. Le Père Hugo. Toujours cette paternité, qu'on retrouve, au cœur du XIXe comme son grand secret. Et Balzac l'avait bien compris, lui qui ayant déjà tout mis dans son œuvre, des colonels, des alchimistes, des épiciers et des duchesses, s'avisa un jour qu'il avait oublié d'y faire entrer un saint, voulut couronner cet univers complet par un héros qui dépassât tous les autres, et inventa Goriot.

BERNARD DE FALLOIS

Opéras. — La fin d'avril et le début de mai nous ont amené un courant d'importations musicales si abondant qu'on ne savait plus certains soirs comment choisir entre la Philharmonie de Vienne et l'Opéra de Hambourg. Cela vaut mieux que la disette de cet hiver, mais nos visiteurs auraient intérêt à échelonner leurs tournées !

D'abord les concerts. M. Karl Boehm et les musiciens viennois figurent certainement dans les tout premiers rangs du palmarès mondial. Nous permettra-t-on de regretter que dans les programmes si parfaitement mis au

point qu'ils exécutent, ils ne nous aient guère apporté que des œuvres jouées à peu près tous les dimanches par nos associations ? Les Autrichiens savent pourtant bien que Bruckner est un autre maître que Brahms !

L'Orchestre d'Israël est un bon ensemble, encore un peu fruste, mais cohérent et vigoureux. Il faut applaudir à la volonté de ce jeune État qui, entouré de pays restés au stade le plus primitif, a réalisé avec les réfugiés d'Europe centrale et orientale une si belle œuvre culturelle. Mais les morceaux qu'on nous a offerts étaient un peu trop à l'usage du Middlewest. (Faudra-t-il fonder une ligue contre Tchaïkowski ?)

Éblouissant concert de l'Orchestre de Philadelphie, dirigé par Eugène Ormandi. Sonorité tour à tour éclatante et veloutée, virtuosité transcendante dans les mouvements les plus rapides : l'effet est peut-être encore supérieur à celui qu'avait produit Boston il y a trois ans.

— L'opéra de Hambourg a apporté aux Champs-Élysées quatre spectacles : *Tristan, Don Juan, Wozzeck* et *Vol de Nuit*, précédé du Mimodrame de Schœnberg, *Erwartung*.

C'est un des meilleurs théâtres lyriques d'Allemagne et, si l'orchestre, dirigé avec sensibilité par M. Ludwig, ne vaut pas ceux de Vienne, de Munich ou celui de l'Opéra, la qualité des chanteurs est de premier ordre.

Tristan a permis d'applaudir le meilleur ténor wagnérien de l'heure présente, M. Suthaus, et une excellente basse, M. Van Mill. Dans Isolde, mademoiselle Werth montre plus de brillant et d'éclat que de sensibilité. Exactement les qualités inverses de celles de Martha Moedl.

Don Juan était chanté par un excellent baryton, M. Pease, mais on a surtout apprécié, dans une bonne mise en scène traditionnelle, l'admirable Dona Anna (mademoiselle Grümmer) et l'extraordinaire Léporello (Toni Blankenheim). Plusieurs critiques ont jugé trop sombre l'interprétation du chef-d'œuvre de Mozart. Je ne suis pas de leur avis, et je crois qu'il faut chanter *Don Juan* en italien, mais non pas à l'italienne. *Dramma Giocoso* ne veut pas dire opéra-comique ; contemporain du roman noir, l'opéra de Mozart commence par l'assassinat et finit par la foudre, la cruauté est à chaque mesure du rôle de Don Giovanni, et son rire se prolonge souvent par le ricanement de Satan.

On ignore ce que nos subventionnés attendent pour monter *Wozzeck*. Le temps et l'argent dépensés pour des pièces qui ont tenu la scène trois soirées auraient peut-être été mieux employés à essayer d'acclimater chez nous le chef-d'œuvre, difficile et dur, mais d'une évidente puissance, d'Alban Berg. Joué il y a trois ans dans le même théâtre devant bien des fauteuils vides, *Wozzeck* a fait cette fois salle comble. Toni Blankenheim s'est montré étonnant dans le rôle du soldat meurtrier. Mise en scène d'un expressionnisme intense, obtenant avec des moyens très simples, un angle de murailles décrépies, un treillage de fil de fer, un tourniquet de bois, des effets d'angoisse arrivant à l'envoûtement.

Vol de Nuit, opéra de Dalla Piccola, tiré du roman de Saint-Exupéry, a obtenu le plus brillant succès. Cette musique ne justifiait peut-être pas pleinement un si grand enthousiasme. Il s'agit d'une œuvre ou quelques hardiesses d'écriture masquent adroitement les procédés éprouvés de l'école vériste italienne. Très élégamment orchestrée elle nous a paru rester au-dessous de l'invention mélodique et rythmique d'un Menotti.

La mise en scène était certainement pour beaucoup dans l'accueil du public : M. Gunnaert avait synthétisé avec un rare bonheur la vie nocturne d'un aérodrome avec ses bureaux balayés par les feux tournants des phares. M. Blankenheim s'est avéré aussi puissant comédien que grand chanteur.

— Rendons hommage enfin au bel effort de notre Opéra qui a organisé pour la première fois à Paris depuis 1914, deux représentations en série de la Tétralogie wagnérienne. Sous la direction du meilleur chef wagnérien de l'heure actuelle, M. Knappertsbuch, l'orchestre de l'Opéra, après avoir travaillé d'arrache-pied pendant un mois s'est montré admirable en tous points. Ayant parfois critiqué certaines négligences, je me plais aujourd'hui à un éloge sans réserve.

Une distribution vocale un peu inégale (comme partout aujourd'hui, même à Bayreuth) a permis d'applaudir de magnifiques artistes comme MM. Suthaus (Loge, Siegmund), Neidlinger (Alberich), Kuen (Mine), et madame Risaneck (Sieglinde). Madame Moedl, toujours aussi émouvante dans l'expression n'a plus ni l'aigu ni la puissance nécessaire au rôle de Brünnhilde, et M. Bjoerling, dans Wotan, s'est montré très inférieur à sa réputation.

La plus belle représentation de la première série a été la dernière, celle du *Crépuscule des Dieux*, où M. Troptow, remplaçant M. Suthaus indisposé, a campé un Siegfried d'une prestance et d'une vaillance épiques. Souhaitons que l'année prochaine un nouveau cycle puisse être organisé, cette fois-ci avec d'autres décors.

JEAN MISTLER

Politique intérieure. — Il ne faut ni surestimer ni minimiser ce qui vient de se passer chez les radicaux. M. Mendès-France a, c'est certain, pris d'assaut le congrès, mais il ne s'est pas encore imposé au parti. Il a troublé un instant la majorité gouvernementale mais il ne l'a pas ébranlée. Il veut être l'animateur d'un mouvement de gauche mais l'affaire n'est pas tellement bien vue des socialistes, beaucoup moins encore des communistes.

Cela dit, la ténacité de l'homme n'étant pas contestable, toute cette agitation qui a encombré la chronique politique durant la première quinzaine de mai pourrait fort bien avoir des rebondissements un peu

plus tard — disons à partir d'octobre. Ce sera l'époque des prochaines assises radicales. La session parlementaire qui s'ouvrira sera la dernière de la législature. Nous serons à six mois des élections générales.

En saisissant des mains de M. Herriot le micro de la tribune à la Mutualité, M. Mendès-France avait bien cru s'emparer du même coup, symboliquement, de tout l'appareil administratif de son parti. Le lendemain encore, il se sentait sûr de sa victoire, s'étant fait désigner comme président de la commission d'action chargée de réviser les statuts, de réorganiser la propagande, donc de préparer les orientations nouvelles. Mais, les jours suivants, privé du concours de M. Queuille, lâché par M. Herriot, sur le point d'être abandonné par M. Daladier sous l'autorité complice desquels il eût voulu s'abriter, M. Mendès-France voyait se dresser contre lui la majorité du groupe radical au Palais-Bourbon, puis la commission exécutive de la place de Valois.

Dans le même temps, M. Edgar Faure rassemblait les parlementaires du parti, faisait le bilan de l'activité gouvernementale, proclamait la fidélité radicale au contrat passé avec les autres groupes de la majorité lors de la constitution du cabinet. Et cela non sans faire remarquer incidemment que si cette majorité n'était pas plus appuyée sur la gauche, la faute en était aux socialistes qui avaient refusé d'y concourir avec un autre programme que le leur strict.

Cette dernière réflexion était plus particulièrement destinée, semble-t-il, à M. Mendès-France qui, étant président du conseil, avait vainement offert aux socialistes de s'associer aux responsabilités du pouvoir. M. Edgar Faure était approuvé dans sa démonstration par l'ensemble de son auditoire, y compris M. Mendès-France lui-même. Dès lors, la crise radicale revenait à l'état latent.

Sur un autre plan, il convient de noter l'évolution qui s'est produite parmi les formations politiques après les élections cantonales. Les efforts multipliés des communistes pour rechercher l'unité d'action avec les socialistes en sont l'élément majeur. Il est apparu que si les instances supérieures de la S.F.I.O. ont repoussé les ouvertures du Bureau du parti communiste, des accords sont intervenus néanmoins à l'échelon local et ils ont été efficaces dans un certain nombre de cas. D'où il résulte que la possibilité du retour au scrutin d'arrondissement est désormais exclue. Et c'est aussi la raison pour laquelle les tenants actuels de la majorité se montrent disposés à écarter des sujets qui pourraient les diviser.

MARCEL GABILLY

★ ☆ ★ CORRESPONDANCE ★ ★ ★

NOUS avons reçu de M. Richard Aldington la lettre suivante :

Monsieur,

Je n'use qu'avec beaucoup de précautions de mon droit de réponse, encore n'est-ce que pour rectifier des erreurs de faits. Je tiens cependant à signaler à l'attention de M. Bernard de Fallois qui parle de moi dans le numéro de mars de votre revue comme d'un « certain Monsieur Aldington » que j'ai publié des livres depuis 1915 jusqu'à 1955. Je vous expédie un exemplaire de ma bibliographie (parue en 1948) qui peut éclaircir l'ignorance de M. de Fallois si toutefois il peut lire l'anglais. Vous verrez que j'ai publié onze livres de poèmes, et quatre éditions collectives ; six livres d'Essais, huit romans, quatre biographies, etc. Mes livres ont été traduits en français, espagnol, tchèque, slovène, allemand, suédois, danois, russe, hongrois, italien et polonais. J'ai eu l'honneur de traduire en anglais *La Trahison des Clercs* de M. Julien Benda, ainsi que des œuvres de Cyrano de Bergerac, Choderlos de Laclos, La Bruyère, Voltaire, Rémy de Gourmont, Gérard de Nerval, Boccace et Goldoni et des auteurs grecs et latins et provençaux. Ces traductions ont toutes paru aux Etats-Unis, en Angleterre et dans tout l'Empire britannique. C'est bien la peine de donner des années de sa vie à faire connaître la culture française à l'étranger pour être à la fin insulté à Paris.

En vous priant d'insérer ma réponse dans un prochain numéro, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

La sympathie que M. Aldington témoigne à l'égard de la culture française mérite certes la gratitude. Et il est vrai que son œuvre est importante. Mais la question soulevée était celle-ci : son jugement sur Lawrence est-il valable ? On trouvera ci-dessous une note de Pierre Frédérix sur son livre. Elle ne contredit pas l'article de M. de Fallois. On se souvient que Pierre Frédérix avait publié dans la Revue de Paris *du 1er août 1949 une étude documentée sur le cas Lawrence.*

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

" LAWRENCE L'IMPOSTEUR "

M. Richard Aldington, auteur anglais de bons romans, vient d'écrire un méchant livre. S'il s'était borné à replacer l'histoire de T. E. Lawrence d'Arabie dans celle de la guerre de 1914-1918, et à remettre sous nos yeux ce que d'autres témoins — les Wavell, les Barrow, les Brémond, etc. — ont écrit, il aurait fait une mise au point utile. Les lectures, les recherches auxquelles il s'est livré sont considérables. L'esprit de dénigrement systématique qui l'emporte gâche malheureusement tout ce travail. Lawrence ne fut assurément pas le seul à accomplir des raids contre la voie ferrée du Hedjaz ; il a manqué à ses égaux en courage, Britanniques et Français, d'être aussi de grands écrivains pour atteindre une réputation comparable à la sienne. Ces raids n'en sont pas moins réels. Lawrence n'a pas « inventé » l'expédition contre Akaba. Mais s'il n'y avait joué que le rôle d'un comparse accidentel, comme le prétend M. Aldington, pourquoi le gouvernement britannique aurait-il jugé bon d'en faire un Compagnon de l'Ordre du Bain, distinction dont ne bénéficiaient que quelques centaines de militaires dans tout l'Empire ? Sans Lawrence, la « révolte arabe » se serait produite ; sans la révolte arabe les Britanniques n'en auraient pas moins vaincu en Moyen-Orient ; sans cette victoire, les Turcs n'en auraient pas moins été entraînés dans la défaite des Empires Centraux. Tout cela est évident. Et « T. E. » n'était pas assez sot pour l'ignorer. Il ne prétendait pas faire œuvre d'historien. Il écrivait le récit de son aventure personnelle, extérieure et intérieure. Lui reprocher son égocentrisme, ses truquages, son incapacité de départager en lui — Allenby l'avait noté — « le côté authentique et le côté charlatanesque », c'est reprocher à Rousseau et à Chateaubriand leurs mensonges. On s'étonne que M. Aldington, qui est romancier, commette au nom de la vérité un pareil contre-sens.

Il est exact que Lawrence a été lancé, dans le grand public, par les conférences et par le film de Lowell Thomas, journaliste américain fort doué et grand connaisseur en méthodes publicitaires. Il est

exact que « T. E. » fournit lui-même à ses premiers biographes les éléments de sa légende. Il est malveillant de nier ses contradictions internes : « *Le mépris où je tenais ma faim de renommée...* » La complexité du supercérébral que fut Lawrence résulte précisément de la claire conscience qu'il avait de ses faiblesses et de sa volonté de puissance. Il était le premier à voir l' « imposture » dans le rôle qu'il jouait. Il écrivait lui-même à un de ses amis, dès 1920 : « *Dans l'histoire du monde (édition populaire) je suis un héros de magazine. Aux yeux de ceux qui savent j'ai lamentablement échoué.* » Si Lowell Thomas et les laudateurs les plus outranciers de Lawrence n'avaient pas existé, celui-ci n'en aurait pas moins écrit « *les Sept Piliers de la Sagesse* » qui reste un des beaux livres de la littérature anglaise.

M. Aldington reconnaît que Lawrence « n'était pas dénué de talent en tant qu'écrivain ». Il est bien bon. Il critique avec beaucoup de pertinence la francophobie de Lawrence, qui fut malheureusement un trait commun de la plupart de ses collègues du Bureau Arabe. Il écrit des pages amusantes sur la Conférence de la Paix. Tout ceci n'est pas une raison pour faire de Lawrence un simple batteur d'estrade animé des motifs les plus médiocres. Il est possible que son mépris des femmes, sa haine de la vie sexuelle, ait eu pour racine le ressentiment qu'il éprouvait contre sa mère. Mais peut-on admettre que ce ressentiment ait été la « clef » de sa fuite dans la R.A.F., où il ne voulut plus être que le « soldat Shaw » ? Sans doute M. Aldington voit-il plus juste quand il parle de son nihilisme profond. Lawrence éprouvait de façon intense la futilité de l'effort humain ; il était « *fatigué à mourir d'agir librement* », il cherchait, selon ses propres mots, le « suicide moral ». Nous voici loin du cabotin menteur que M. Aldington se plaît à décrire. Le titre donné à l'édition française du livre aggrave inutilement le « cas Aldington ». Le titre anglais, exactement traduit, est « *T. E. Lawrence, la légende et l'homme* ». Ce qui est tout de même très différent.

PIERRE FRÉDÉRIX

ENTRETIENS AVEC GEORGES ENESCO

par Bernard Gavoty *(Flammarion)*

La récente disparition de Georges Enesco donne un prix particulier à ce témoignage d'un homme qui l'a bien connu et aimé. Dans son petit livre qui fait suite à des entretiens à la radio, l'auteur a su, bien que tenant la plume, s'effacer complètement et transformer ces entretiens en souvenirs personnels du grand musicien. Opération délicate — ce qui explique le ton un peu incertain des premières pages. On retrouve cependant vite le style alerte de Bernard Gavoty et même si l'on n'est pas un professionnel de la musique on lira avec un vif intérêt ces pages consacrées à un homme qui, violoniste virtuose et grand professeur, s'est avant tout voulu compositeur.

S. DE LA BAUME

VIE DE VERHAEREN

par Mabille de Poncheville *(Mercure de France)*

Au moment où l'on célèbre le centenaire de Verhaeren on doit remercier M. Mabille de Poncheville qui publia jadis *Promenades avec Verhaeren* de nous donner enfin le livre qui retrace l'existence du grand poète mort tragiquement à Rouen en 1915.

Verhaeren a été, comme le rappelle l'auteur, un artiste qui s'inscrit dans la lignée des Van Eyck et des Rubens, peintres de la terre féconde. Si dans sa maturité l'imagination de Verhaeren devait déborder les frontières de son pays, les caractères permanents de son art, amour des paysages noyés de pluie et des brumes fluviales, n'en attestent pas moins que sa terre natale était toujours restée l'inspiratrice de son œuvre. M. de Poncheville nous restitue parfaitement la figure du Verhaeren intime dont il a été le familier.

S. DE LA B.

LE TOUT-PARIS ET NOUVEAUX PORTRAITS

par Françoise Giroud *(Gallimard)*

C'est une épreuve assez redoutable pour des ouvrages de ce genre — suite de portraits de personnalités du monde des Lettres, du Théâtre, de la Politique — bref du « Tout-Paris » que d'être lus d'affilée. Les deux livres de Françoise Giroud triomphent de cette épreuve. On lit avec un plaisir constant, les deux livres de Françoise Giroud, et nombre de ses portraits sont plus et mieux que de hâtifs crayons de journaliste. L'auteur a non seulement de l'esprit et de la vivacité de plume mais beaucoup d'intelligence et de perspicacité.

L'écueil, c'est que sa manière brillante, bien qu'elle donne l'illusion du naturel, trahit à la longue le procédé et que, comme on l'a déjà remarqué, ce brio qui appartient en propre à Françoise Giroud, finit par créer une sorte de parenté — pour le moins inattendue — entre des modèles aussi éloignés l'un de l'autre qu'Edith Piaf et Jean Rostand. Enfin — mais cette réserve s'applique à presque tous les auteurs de portraits — l'auteur, soucieux de ménager la susceptibilité d'une race facilement irritable, se garde d'appuyer le trait. Le lecteur est obligé de lire entre les lignes — exercice parfois moins aisé que ne l'imaginent les « initiés ».

S. DE LA B.

JULES ROMAINS ET LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

par André Cuisenier *(Flammarion)*

Personne ne connaît mieux qu'André Cuisenier l'œuvre et la pensée intime de Jules Romains. Le livre qu'il publie est la préface la plus pénétrante aux *Hommes de bonne Volonté* dont il dégage les idées maîtresses et les thèmes nombreux et divers. Il a nettement marqué l'originalité de l'entreprise qu'il différencie des autres romans symphoniques et il fait dans la création du romancier un juste départ entre l'observation directe, la documentation et l'intuition. Il évoque à son tour et explique les conflits sociaux et internationaux qui forment la toile de fond des *Hommes de bonne Volonté*, en fait revivre les milieux, les groupes et les personnages principaux. Cette exégèse fouillée est une véritable reconstruction du roman à laquelle on ne manquera pas de se référer pour se guider dans cette forêt.

Mais ce livre veut être une explication plutôt qu'un livre de critique proprement dite qui comporterait « des critiques ». André Cuisenier accorde à l'œuvre une adhésion sans réserve. Certes on ne saurait sans parti pris ni injustice contester les dons exceptionnels de création, la lumineuse intelligence, la puissance d'évocation de Jules Romains. Mais enfin, des jugements plus nuancés, voire quelques objections, auraient eu leur place dans un travail d'ensemble sur *Les Hommes de bonne Volonté*. André Cuisenier s'est si bien identifié avec l'objet de son étude qu'il lui a semblé impossible d'apporter à son éloge la moindre restriction.

RENÉ GEORGIN

LE BEL ETE

par Cesare Pavese
traduction de Michel Arnaud *(Gallimard)*

Comment résumer les trois romans, ou plutôt les trois longues nouvelles qui composent ce volume et qui, succédant à « Avant que le coq chante », consacrent l'art très grand d'un des maîtres du roman italien contemporain ? « Le bel été », « Le diable sur la colline », « Entre femmes » ne peuvent se raconter. On y retrouve la vie de tous les jours, les nuits passées à danser et à boire, l'amour, Turin, la campagne aux collines de pins, et sur cette trame de vie quotidienne, une impression de monotonie, de vide, d'attente toujours déçue de quelque chose qui viendrait donner un sens à ces heures qui s'écoulent. « Il s'agit toujours d'une sorte d'ennui », dit l'un des personnages, « d'un vice initial », et c'est de là que tout naît. Le drame lui-même ne résout rien. La dernière nouvelle, qui se termine par un suicide — « l'idée d'en avoir fini avec un autre jour lui était insupportable » — a été écrite un an à peine avant que Cesare Pavese ne se tue lui-même.

P. B.

AVANTAGE A PUCE

roman par Addy-Frédérique *(Éditions du Seuil)*

Comme nombre de romanciers de sa génération, Addy-Frédérique a rebrodé son livre sur fond de guerre. Non que la guerre soit pour elle un sujet en soi. Elle n'en est que le cadre, l'événement à partir duquel sa vie s'est dégagée des limbes de l'enfance.

Philipott, avant que ses parents ne trouvent la mort dans un bombardement, était une vraie graine de bourgeoise. Sans autre intérêt que son visage frais et joufflu. Jusque-là elle était telle que son milieu l'avait faite. Mais, après que son père et sa mère ont été tués, c'est la vie qui s'empare de Philipott... Et comme elle serait frêle et sans consistance entre leurs mains, cette « petite adulte » de dix-huit ans, si n'intervenait Puce ! Puce, lutin ironique, gâteur de sauces sentimentales, tout à la fois bon esprit et mauvais génie, Puce, qui est la conscience de Philipott.

« Avantage à Puce » ! proclame Addy-Frédérique. Avantage pour Philipott qui, insensiblement, devant un destin qu'elle avait tout d'abord refusé, en marge duquel elle avait en vain tenté de vivre, devient elle-même.

Dans son corbillon de romancière,

Addy-Frédérique a mis tout ce qui lui est passé par l'esprit, les yeux et les sens. Et son livre, sans aucun doute, aurait gagné à être plus resserré. DOMINIQUE FABRE

POLEMIQUES

par Raymond ARON *(Gallimard)* Paris
Collection « Les Essais »

M. RAYMOND ARON vient de réunir une dizaine d'études dont l'une au moins — *Jean-Paul Sartre, le Prolétariat et les Communistes* — est déjà connue des lecteurs de la *Revue de Paris*. (Livraison de juin 1954.) Quelques vues de ces études sont polémiques, ainsi que l'indique le titre du livre. Et l'auteur admet « sans ambages qu'une intention de combat anime d'un bout à l'autre ce recueil ». Encore que les autres réfutent, elles aussi, et critiquent, elles proposent avant tout une analyse et une interprétation du monde actuel. Nous vivons à une époque où les idéologies politiques et les religions séculières tendent à remplacer, à resserrer ou à défaire les liens nationaux. Nous avons vu des progressistes verser dans le millénarisme, des conservateurs participer aux aventures qui devaient ruiner la civilisation dont ils se réclamaient. Quelle est la séduction du totalitarisme ? Quelles sont les raisons de l'apostasie, les ressorts de la trahison, l'idée qu'on s'en fait ? C'est beaucoup moins le journaliste qui répond ici qu'un homme de grande culture historique et philosophique. « La vraie fonction des polémiques, écrit-il, n'est pas de convertir mais d'aider chacun à comprendre l'autre. » Raymond Aron garde la tête froide. Il s'efforce d'éclaircir. Heureux contraste avec ce que nous infligent les invectives, la confusion d'esprit, les vaticinations et la mythologie sartriennes. P. F.

NOTES INTER-ARTICLES

Molière, homme de Théâtre, par René BRAY, p. 18. — *Le Sens de la Création*, par Nicolas BERDIAEV, p. 34. — *La Marine française pendant la campagne* 1939-1940, par le contre-amiral R. DE BELOT, p. 54. — *Seule avec les Touareg*, par Marie-Louise LÉDÉ, p. 99. — *L'Homme à la conquête de l'Univers*, par J.-G. LEITHAÜSER, p. 99.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Maiolès, Claude Talmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret et R. Gallaux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 3265-9-55.

EN VENTE CHEZ TOUS LES SPÉCIALISTES

TABLE DU 1er SEMESTRE 1955

N° 1. — JANVIER 1955

André SIEGFRIED. — Un dictionnaire américain des Idées reçues.
LA VARENDE. — Monsieur Dodo.
Jacques SOUSTELLE. — Comment vivaient les Aztèques.
Marcel JOUHANDEAU. — Le Domaine de mon Père.
Georges MANUE. — Le Destin du Viet-nam.
Marc CHADOURNE. — Le Mal de Colleen (II).
Félicien MARCEAU. — Balzac... et l'Affaire Dreyfus.
Jules MARGOLINE. — Non omnis moriar.
Bernard de FALLOIS. — La Malchance de Valiès.
J. de SAINT-CHAMANT. — L'Avenir de Madagascar et la France.
Robert DEBRE. — La Poliomyélite, Problème mondial.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Thierry MAULNIER. — « Port-Royal ».
Pierre AUDIAT. — Egéries romantiques.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

N° 2. — FÉVRIER 1955

Jules ROMAINS. — Derniers Jours de Stefan Zweig.
Robert d'HARCOURT. — L'Allemagne devant l'Armée Nouvelle.
Pierre GASCAR. — L'Asile.
Gabrielle ROY. — Souvenirs du Manitoba.
Marc CHADOURNE. — Le Mal de Colleen (fin).
Henri PERRUCHOT. — Montherlant ou le Vœu de l'Unité.
Gérard WALTER. — Néron et l'Incendie de Rome.
Paul GUTH. — André Siegfried.
Thierry MAULNIER. — Les Sorcières de Salem.
Marcel THIÉBAUT. — La Politique des Mandarins.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

N° 3. — MARS 1955

André MAUROIS. — Ernest Hemingway.
Paul CLAUDEL. — Fulgens Corona.
Henry DE MONTHERLANT. — Une justification de Port-Royal.
Jules ROY. — La Femme infidèle (I).
Paul MORAND. — Édouard Bourdet.
Vivant DENON. — Le Noble Bandit.
Tibor MENDE. — Le Problème de l'Indonésie.
Henri PERRUCHOT. — La Folie de Van Gogh.
Pierre ROUSSEAU. — Les Soucoupes Volantes.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — Une Hérésie économique.
Bernard de FALLOIS. — Lawrence le Véridique.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Thierry MAULNIER. — Reprise de Volpone.
Pierre AUDIAT. — Les Parfaits et les Croyants.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

N° 4. — AVRIL 1955

PASTEUR VALLERY-RADOT. — La Crise de la Profession médicale.
Princesse BIBESCO. — Un Homme sans Frontières.
Henri GUILLEMIN. — La Jeunesse de Claudel.
Jules ROY. — La Femme infidèle (fin).
Gabriel PUAUX. — La Ligue arabe.
James BOSWELL. — Journal d'Allemagne.
Ed. GISCARD d'ESTAING. — La France et l'Expansion économique.
Pierre Jean JOUVE. — Les Sonnets de Shakespeare.
Paul GUTH. — Rencontre avec Jean Vilar.
Philippe ERLANGER. — Vie et Légende de Diane de Poitiers.
Paul-Marie DUVAL. — A la Recherche de l'Art Gaulois.
Thierry MAULNIER. — Hors des Chemins battus.
Marcel THIÉBAUT. — L'Évasion par la Folie.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

N° 5. — MAI 1955

André SIEGFRIED. — L'Age du Prototype.
René MAYER. — Pour une Réforme intérieure.
LA VARENDE. — L'Amour de Monsieur de Bonneville (I).
DANIEL-ROPS. — Un Précurseur des Missions d'aujourd'hui.
Françoise SAGAN. — Menu.
Pierre FRÉDÉRIX. — Six Semaines à Pékin.
Raymond ARON. — Idéologie communiste et Religion.
Michel ROBIDA. — Albert Robida.
Henri GUILLEMIN. — Claudel avant la « Conversion ».
Damon RUNYON. — Son Altesse.
Paul MOUSSET. — Inquiétudes italiennes.
Pierre-Henri SIMON. — Malraux devant le Monde chrétien.
Denise BOURDET. — Images de Paris.
Thierry MAULNIER. — Un Cas intéressant.
Pierre AUDIAT. — Servir Napoléon.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

N° 6. — JUIN 1955

André MAUROIS. — Hans Christian Andersen.
Arthur KOESTLER. — Quand j'étais communiste.
LA VARENDE. — L'Amour de Monsieur de Bonneville (II).
Pierre FRÉDÉRIX. — Six Semaines à Pékin.
P. de MANDIARGUES. — Rodogune.
Jacques MOINNET. — Le drame des deux Asies.
Georges PILLEMENT. — Le Siège d'Avignon.
Armand LANOUX. — Rencontre avec Salvador Dali.
Pierre ROUSSEAU. — Grandeur d'Einstein.
Jean COCTEAU. — Louise de Vilmorin.
Thierry MAULNIER. — Jeunes Compagnies.
Marcel THIÉBAUT. — Journaux et Journaux intimes.
Le Mois à Paris. Chronique bibliographique.

GRASSET

Vient de paraître :

RENÉ HÉRON DE VILLEFOSSE

Histoire de Paris

Un vol. in-16 soleil, 368 pages, 24 illustrations hors-texte et nombreux plans — 1.200 fr.

A. DE CHATEAUBRIANT

Cahiers (1906-1951)

Un vol. in-8° couronne — 585 fr.

PIERRE DOMINIQUE

La Politique des Jésuites

Un vol. in-16 jésus — 675 fr.

ANDRÉ THÉRIVE

Les Voix du sang

Roman — 540 fr.

Nos récents succès :

ANDRÉ MAUROIS *de l'Académie française*

Robert et Elisabeth Browning

Portraits suivis de quelques autres — 570 fr.

GEORGES PILLEMENT

La France inconnue (Sud-Est)

Un vol. in-16 jésus, 16 illustrations hors-texte — 840 fr.

CHARLES-NOËL MARTIN

L'Heure H a-t-elle sonné pour le monde ?

Message d'Einstein

Un vol. in-16 jésus, illustré — 540 fr.

denoël

Un extraordinaire document sur la civilisation maya

LIVRE DE CHILAM BALAM DE CHUMAYEL

Préfacé et traduit par
BENJAMIN PERET
avec les dessins du manuscrit original
et de très belles photographies

Nouveaux romans

ALBERT AYCARD

LES CANARDS BOITEUX

Un malade " mis en observation "
observe la faune tragi-comique de l'hôpital

JACQUES CONIA

SAIGNÉE BLANCHE

Du caoutchouc et des hommes dans l'Indochine qui bouge

NADINE GORSE

BATTRE LA CAMPAGNE

Un candidat idéal
Un programme : le Bonheur
Une campagne électorale à la manière des " COPAINS "

denoël

VIENNENT DE PARAITRE

KARL GEIRINGER

BACH ET SA FAMILLE

200 ans de génie créateur. Une documentation prodigieuse, un livre magistral.

•

R. ET E. STERBA

BEETHOVEN ET SA FAMILLE

Une analyse aussi impitoyable que compréhensive basée sur des documents irréfutables.

•

MARGARET RIEMSCHNEIDER

LE MONDE DES HITTITES

Un magnifique volume, relié, grand format, 168 reproductions.

•

CHISTIAN DUCOMTE

LES ASSASSINS

Un premier roman : une révélation.

•

MARC SLONIM

LES TROIS AMOURS DE DOSTOIEVSKI

La vie sentimentale et sexuelle de l'écrivain.

BUCHET/CHASTEL CORREA

RIRE, amour ET Fantaisie !

PAUL GUTH

LE naïf

aux 40 enfants

Un vol. in-16 : 480 F VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ÉTOURDISSANT !

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINE FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer : *Un exemple* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

ÉDOUARD HELSEY

ENVOYÉ SPÉCIAL

Un grand reporter, qui a parcouru le monde pendant trente ans raconte ses curieux souvenirs.

Un volume : 500 frs

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

HENRY VALLOTTON

CATHERINE II

Une étude approfondie de la vie et de l'œuvre de la grande czarine, qui mérita le nom de Catherine le Grand, et dont Voltaire a dit qu'elle sut plaire et régner.

Un volume : 850 frs

CHARLES-MAURICE CHENU

TRAGÉDIE CRÉOLE

Roman

La délicieuse et voluptueuse atmosphère des Iles au XVIIIe siècle sert de cadre à un pathétique roman d'amour et d'action.

Un volume : 900 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

J U L L I A R D

LISE DEHARME

LE CHATEAU DE L'HORLOGE

Un roman de pure poésie... A quoi bon résumer pareil livre? Tout son charme est fait de mille détails... Une réussite paradoxale et ravissante.

Jean MISTLER *L'Aurore.*

Dans LE CHATEAU DE L'HORLOGE, la magicienne nous prend par la main avec fermeté et nous conduit au-delà de tous les interdits dans son monde réel et pourtant rêvé, rêvé et pourtant réel...

Robert KANTERS *Samedi-Soir.*

Le récit, avec ses personnages dont les cheminements se recoupent sans cesse, où le passé et le temps actuel se mêlent, et qui se peuple de créatures extraordinaires, est une constance création et. pour le lecteur, une surprise de tous les instants. C'est une histoire ravissante.

Robert MARGERIT. *Le Populaire du Centre.*

Une très subtile féerie. Lise Deharme, agitant ses grelots et ses fanfreluches, écrit un nouvel « Eloge de la folie » qui eût empêché Erasme de publier le sien.

Albert-Marie SCHMIDT, *Réforme.*

C'est une fête de la nuit.

Max-Pol FOUCHET.

1 vol. 600 fr.

●

ANIOUTA PITOËFF

LUDMILLA MA MÈRE

Cette vie de Ludmilla Pitoëff par sa fille, en même temps qu'un document de premier ordre sur l'histoire du théâtre, restera comme le plus émouvant cri d'amour filial.

1 vol. illustré 780 fr.

RJ

J U L L I A R D

ANDRÉ PERRIN

MARIO

Je dois me borner à signaler le mérite rare du roman de M. André Perrin, MARIO, qu'il faut lire. Robert COIPLET, *Le Monde.*

On devrait lire aussi MARIO d'André Perrin...
Jacques CHARDONNE, *Arts.*

Le récit est bien conduit, dans une langue pure, plus pure que l'aventure qu'elle raconte. Gérard BAUER, *Journal d'Alger.*

... Une plongée dans un monde singulier où scintillent quelques-uns des prestiges noirs qui nous ont attachés à certaines œuvres de Carco et de Mac Orlan.
Jacques BRENNER, *Paris-Normandie.*

... Aventure de la tendresse inquiète, ce drame d'une passion dévoyée, traité dans un style d'une pureté classique. *La Nouvelle République de Bordeaux.*

Avec une franchise qui n'exclut pas une infinie délicatesse, André Perrin a su, avec une maîtrise révélatrice d'un réel talent, élever son roman au rang des meilleurs ouvrages inspirés par la passion amoureuse. *Le Maine Libre.*

1 vol. 600 fr.

●

MAURICE PONS

VIRGINALES

Le style nu ne permet aucun artifice, ni une faute. La limpidité de Maurice Pons a ses profondeurs compliquées et ses nuances. Elle veut un lecteur qui a des yeux, et un peu d'oreille. Jacques CHARDONNE, *Arts.*

Ce style ne ressemble à rien de connu. C'est la griffe d'un écrivain, cette révélation tellement rare d'une voix unique et qui a sans doute beaucoup à nous dire.
Claude MAURIAC. *Le Figaro.*

Pons agit, pense, frissonne comme ses héros... il est comme Métrobate : il n'a rien dit, mais tout est dit et nos âmes sont troublées.
Jean-Louis BORY, *Samedi-Soir.*

Maurice Pons s'y entend comme nul autre pour communiquer au lecteur ce trouble comme un frisson. Par cette curieuse et étrange voie, il rejoint le sacré, créant à mesure toute une mystique de la chair. Hubert JUIN, *Combat.*

Ceux qui ne connaissent pas LA MORT D'EROS auront une excellente occasion de découvrir Maurice Pons en lisant VIRGINALES.

L'unité de style et de ton est si constamment soutenue que l'on n'a pas l'impression de passer d'un sujet à un autre ni changer de personnage.
Kléber HAEDENS, *Paris-Presse.*

La réussite de M. Maurice Pons est, à mon sens, exceptionnelle... Ce bonheur d'écriture est celui d'un écrivain déjà formé. M. Maurice Pons a un style, il sait voir et penser. Son talent s'impose.
André DALMAS, *La Tribune des Nations.*

Dans ses meilleures pages, Pons est mieux encore qu'un observateur de premier ordre, c'est un écrivain de race qui sait les rapports subtils des mots entre eux, c'est un romancier qui s'entend à saisir la vie dans toute son amplitude humaine.
Constant BURNIAUX, *Le Soir de Bruxelles.*

1 vol. 420 fr.

RJ

LES ANNALES

Sommaire de juin

DANIEL-ROPS
de l'Académie française
Savonarole, ou le cri de la juste fureur

DUSSANE
« Cyrano de Bergerac »

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
La vie d'Alexandre Dumas père
II. - Antony

RENÉ LALOU
Les livres du mois

FRANCIS AMBRIÈRE
Athalie, à la Comédie Française

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 95 francs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE
DES
QUESTIONS ALLEMANDES
10e année - Mai 1955

AU SOMMAIRE

Plus que jamais l'Europe, par Peter HARLIN.
Front d'Armée Sud, 1945, par Robert HAERDTER.
L'évolution de l'opinion publique, analyse de sondages d'opinion.
La réforme fiscale, par Hans-Henning ZENCKE.
La nouvelle bourgeoisie allemande, par Desmond FENNELL.
Les jeunes à la sortie de l'école, par Ise ELSNER.
A quoi s'intéressent les jeunes ? par Ulrich LOHMAR.
et des chroniques politiques, économiques, littéraires, artistiques et bibliographiques.

Le numéro : 150 francs

En vente chez tous les dépositaires des Messageries de Presse des principales villes de France et d'Afrique du Nord.
ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO RÉCENT COMME SPÉCIMEN.

REVUE DOCUMENTS
SECTEUR POSTAL 81.528 PAR B.C.M. "C", PARIS

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française

ASPECTS DU XXe SIÈCLE

"Sommes-nous devenus esclaves de la machine?"

HACHETTE

LOUIS BAUDIN
de l'Institut

LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DES DERNIERS INCAS

Un empereur-dieu
Un empire caserne

HACHETTE

ARMAND COLIN

l'événement littéraire de l'année

M. A. RUFF

L'ESPRIT DU MAL
ET
L'ESTHÉTIQUE BAUDELAIRIENNE

" Une fête du baudelairisme....
Une soutenance, s'il eût pu l'entendre,
une étude, s'il eût pu la lire, qui eussent
consolé Baudelaire " (M. Rat, le Figaro littéraire).

Un volume de la Collection " Études Littéraires ", 492 pages, broché ..... 1.000 F

Dans la même collection :

La Création littéraire chez Balzac, par B. GUYON ..... 575 F
Molière et « le Misanthrope », par R. JASINSKI ..... 865 F
Napoléon écrivain, par N. TOMICHE ..... 815 F
La Poétique de Valéry, par J. HYTIER ..... 955 F
Petite histoire de la langue française par Ch. BRUNEAU. Tome I : Des origines à la Révolution ..... 850 F

PUBLICATIONS DE L'UNESCO

LA MUSIQUE DANS L'ÉDUCATION

Conférence internationale sur le rôle et la place de la musique dans l'éducation de la jeunesse et des adultes avec un texte de
GEORGES DUHAMEL

Un volume in-8°, 352 pages, broché ..... 650 F

COLLECTION ARMAND COLIN

Le marxisme par H. Arvon
Le Brésil par M. Le Lannou
Madagascar par H. Isnard
L'idée d'union fédérale européenne par L. de Sainte Lorette
La pêche maritime et le pêcheur en mer par A. Dupouy
Le Droit aérien par R. Saint-Alary
Conseil d'État et Juridictions Administratives par M. Letourneur et A. Méric

Chaque volume in-16 broché : 300 F

ARMAND COLIN

NOUVEAUX ROMANS!

JEAN CASSOU

LE LIVRE DE LAZARE

•

IGOR GOUZENKO

LA CHUTE D'UN TITAN

•

OVID WILLIAMS PIERCE

LA PLANTATION

Collection « FEUX CROISÉS »

•

CHRISTIAN MURCIAUX

LE GROS LOT

•

MARIE LAURE

LA CHAMBRE DES ÉCUREUILS

PLON

DOMAT

Viennent de paraître :

CLAUDE AVELINE

PHILIPPE

Tome III de LA VIE DE PHILIPPE DENIS

Le couronnement d'une œuvre maîtresse

Le tome III seul..... 780 fr.

LA VIE DE PHILIPPE DENIS complète en 3 volumes (MADAME MAILLART, LES AMOURS ET LES HAINES, PHILIPPE)..... 1.860 fr.

CHRISTIAN CHÉRY

auteur de

LES COUTEAUX SONT DE LA FÊTE

Bourse del Duca

LA GRANDE FAUVE

ROMAN

L'Afrique vraie... et ses sauvages blancs et noirs

Sous couverture luminescente..... 660 fr.

ALFRED FABRE-LUCE

CACHEMIRES

Voyage aux pays fabuleux

des maisons-bateaux, des jardins flottants, des Versailles mogols, des pèlerinages d'hommes nus, des chevauchées dans l'Himalaya.

2.000 exemplaires numérotés..... 990 fr.

KIKOU YAMATA

LE JAPON DES JAPONAISES

... de l'esclavage au féminisme,

de la geisha à Madame le Sénateur, nous découvre l'âme d'un peuple, sa destinée dramatique et mystérieuse dans l'histoire actuelle.

2.000 exemplaires numérotés..... 990 fr.

DOMAT

ADRIEN THIERRY

Ambassadeur de France

DIANE DE POITIERS

Avec 9 planches hors-texte
dont 5 portraits par

CLOUET

1 vol. de format in-4° carré,
RELIÉ et TIRÉ à 500 ex. NUMÉROTÉS

LA PALATINE

8, *rue Garancière* - *PARIS - VI*e

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

HERMANN, 6, rue de la Sorbonne.

LES MORALISTES DE L'INTELLIGENCE

Madame de la Rochefoucauld a ce don stimulant de porter le feu de la lanterne en tous sens.

Émile HENRIOT, *Le Monde.*

C'est un philosophe qui fait honneur à son nom.

Robert KEMP. *Le Soir de Bruxelles.*

On le lit comme un roman et toutes les maximes invitent à la méditation.

Le Libre Poitou.

400 fr.

J U L L I A R D

GONTRAN DE PONCINS

DU TEMPS DE PAPA

Fils d'un homme brillant, élégant, spirituel, excellent cavalier et bon vivant, Gontran de Poncins, le fameux auteur de KABLOUNA, nous trace ici un portrait à la fois humoristique et attendri de son père. C'est tout un monde disparu qui défile devant nous, l'époque heureuse du début du siècle où la vie était bonne et où certains savaient si bien la goûter.

Un volume 540 fr.

RJ

VIENT DE PARAITRE

HENRY DE MONFREID

PILLEURS D'ÉPAVES

ROMAN

Un vol. 575 fr.

VYVYAN HOLLAND

FILS D'OSCAR WILDE

Traduit de l'anglais par JACQUES BROUSSE

Un vol. 550 fr

COLLECTION "L'HISTOIRE"

BERTIER DE SAUVIGNY

LA RESTAURATION

Un vol. 1.150 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

H. REICHENBACH

L'AVÈNEMENT DE LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Un vol. 650 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE

ANDRÉ VEINSTEIN

LA MISE EN SCÈNE THÉÂTRALE ET SA CONDITION ESTHÉTIQUE

Un vol. 960 fr.

AU PORTULAN

LOUIS BOUYER

LA SPIRITUALITÉ DE CÎTEAUX

Un vol. 500 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

R. PENN WARREN

LE GRAND SOUFFLE

roman

traduit de l'américain par J.-C. CHAUFFETEAU et G. VIVIER

Passion, trahison, évasion

Un vrai roman romantique

JOHN CALDWELL

LE PACIFIQUE CONTRE L'AMOUR

traduit de l'américain par J. DUMAS-SIMART

Une aventure vécue,
une étonnante odyssée.

LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS

O. W. RICHARDS

LES INSECTES SOCIAUX

Voudrions-nous ignorer le monde surprenant des insectes, nous ne le pourrions pas. « Ils constituent actuellement le seul groupe animal qui rivalise avec nous dans la domination du monde » Carrefour.

Dr MAURICE MATHIS

LA VIE DES POUX

Une véritable épopée de la vie animale greffée sur le destin de l'homme.